

Fonds Queneau - SCD Université de Bourgogne - Droits réservés

OEUVRES DE RAYMOND QUENEAU

N.R.F.

LOIN DE RUEIL 1.6 1.7
UN RUDE HIVER 1.6 1.7

LES ENFANTS DU LIMON

ODILE

LES DERNIERS JOURS

LE CHIENDENT 1.1 GUEULE DE PIERRE (I)

LES TEMPS MELES (GUEULE DE PIERRE II)

LES ZIAUX 1.1 BUCOLIQUES

EXERCICES DE STYLE



Chez d'autres éditeurs :

CHENE ET CHIEN

L'INSTANT FATAL

UNE TROUILLE VERTE

A LA LIMITE DE LA FORÊT

fre tithe

1) 2.128 1.105
B 18 hant
I. LES POISSONS) 2.119e roman



17.5 2 10 P I E R R E : 10

grec esp. thout
au haut du 3e bar

10 d'oct 67

16/10/67

3

*C.I.D.R.E.
R.Q.
LIMOGES*

Drôle de vie, la vie de poisson!... Doradrole ! vairon...
Je n'ai jamais pu comprendre comment on pouvait vivre comme
cela. L'existence de la Vie sous cette forme m'inquiète
bien au delà de tout autre sujet de larmes que peut m'
imposer le Monde. Un aquarium foment pour moi toute une ribambelle
de tenailles rougies au feu. Cette après-midi, je suis
allé voir celui dont s'enorgueillit le Jardin Zoologique de
la Ville étrangère. J'y demeurai dans le bouleversement jus-
qu'à ce que les fonctionnaires m'en chassassent.

La condition de prisonnier accentue plus encore l'étran-
geté de cette vie. Je remarquai l'un de ces animaux, strié de
noir, nageant de long en large avec une parfaite régularité.
Comme ces bêtes ne dorment pas, telle est du moins mon opinion,
je suppose donc qu'à cette heure tardive à laquelle j'écris
maintenant, mon zèbre ~~court~~ encore de large en long, toujours
aussi radicalement inoccupé. Pour manger même, il n'a pas
besoin de s'arrêter, non plus que pour se reproduire. Cette
dernière activité se passe, dit-on, d'une façon si imperson-
nelle qu'il n'est évidemment pas besoin pour s'y livrer de ces-
ser de battre des nageoires.

Alors à quoi pense-t-il mon poisson? Bien entendu, je
ne lui demande pas de réfléchir, de se livrer à une activité
rationnelle, de construire des syllogismes et de réfuter des
sophismes, non, bien entendu. Mais par exemple ne regarde-
t-il donc jamais ce qui se passe de l'autre côté de la vitre
épaisse qui le sépare du monde humain? De l'avis de tous,



lui demande pas de réfléchir de se livrer à une activité logique, de construire des syllogismes et de refuter des sophismes; non, bien entendu. Mais par exemple ne regarde-t-il donc jamais ce qui se passe de l'autre côté de la vitre~~se~~ épaisse qui le sépare du monde humain? De l'autre côté tous~~se~~ la réponse est : non, le poisson ne passe pas, la vie intellectuelle se réduit au néant. C'est cela que je trouve atroce. Il n'est pas possible d'avoir de rapports humains avec un poisson. Les pêcheurs, il me semble, racontent certaines anecdotes. Hors de son aquarium, l'animal reprend vie. On peut attribuer un sens à son existence; il va et vient dans la rivière, file entre les herbes couchées par le courant, guète sa pâture, se laisse tenter à l'appât. Oui, le poisson de rivière, on comprend encore... mais le poisson de mer? la sardine? C'est abrutissant, une sardine. J'en ai vu au cinéma des sardines, les unes sur les autres, innombrables et maritimes, foule compacte se frottant populairement l'écaille. Une sardine pourtant, c'est un être vivant. Qu'on ne me parle pas de la morue, du hareng. Les larmes m'en viennent aux yeux. Papa! Maman! C'est vraiment trop atroce la vie de poisson de banc! A vouloir y penser trop longtemps, on risquerait de se fendre le crâne. On naît en chœur par millions, puis tous ensemble nous allons, nous harengs fraternels, traverser les mers démesurées, nous serrant les nageoires et tombant dans tous les filets. C'est là notre vie à nous harengs. Et celui qui se trouve au milieu du banc? des millions de congénères l'entourent et voilà qu'un jour, mais il ne connaît jour ni nuit, et voilà qu'un jour, mon hareng se sent du génie. Oui, du génie. Quel serait alors son destin? Oh! c'est vraiment trop atroce. Papa! Maman! c'est vraiment trop atroce la vie de poisson de banc.

Cela devient intolérable. J'en ai les écailles toutes

Ces anecdotes, légendes
et ouï. x. loim. dire

la réponse est: non, le poisson ne pense pas, son activité intellectuelle est égale à zéro. C'est cela que je trouve atroce. Il n'est pas possible d'avoir de rapports humains avec un poisson. Les ^{Unes ce sont gens que l'on rencontre peu dans nos pays natale, elles sont pour moi} pêcheurs, il me semble, racontent certaines anecdotes. Hors de son aquarium, l'animal reprend vie. On peut attribuer un sens à son existence: il va il vient dans la rivière, ^(J'ai vu des rivières, chez les Etrangers) file entre les herbes couchées par le courant, guette sa proie, se laisse tenter par l'appât. Oui, le poisson de rivière, on comprend encore... mais le poisson de mer? la sardine? le hareng? la morue? C'est abrutissent une sardine. Dans un cinématographe de la Ville Etrangère où récemment je m'égarai, je vis, à plat, des sardines, les unes sur les autres, innombrables et maritimes, foule compacte se frottant populairement l'écaille. Une sardine pourtant, c'est un être vivant. Et la morue! le hareng! Les larmes m'en viennent aux yeux. Papa! Maman! C'est vraiment trop atroce la vie de poisson de banc! A vouloir y penser longtemps, on risquerait de s'éclater le crâne. On naît en chœur par millions, puis tous ensemble nous allons, nous harengs fraternels, traverser l'Océan sans mesure, nous serrant les nageoires et tombant dans tous les filets. C'est cela notre vie à nous harengs. Et celui qui se trouve au milieu du banc? Des millions de congénères l'entourent et voilà qu'un jour, mais il ne connaît jour ni nuit, et voilà qu'un jour, ^{le vertige le prend} ~~le vertige le prend~~, le hareng central. Oui, ^{le vertige} ~~le vertige~~. Quel serait alors son destin? Oh, c'est vraiment trop lugubre! Papa! Maman! c'est vraiment trop atroce la vie de poisson de banc.



1- 5 lignes de l'histoire



Cela devient intolérable. J'en ai les écailles toutes froissées. Le sel me fend les gencives. Le bouillonnement de l'Océan vient crever ses dernières bulles sous ma fenêtre. Je suis si seul dans cette ville où péniblement j'étudie la Langue Etrangère. Mais c'est bien le dernier-né de mes soucis. Cela ne m'intéresse pas. La Ville Natale m'accorde une Bourse Honorifique pour me permettre d'acquérir une connaissance approfondie de ce langage. Professeur de charabia, c'est la seule école que mon père ^(me) croit capable de ~~devenir~~ ^{de donner}. Je ne voudrais pas le décevoir; je me montrerai digne de cette faveur qu'il réussit à me faire obtenir; j'ai du cœur et de la reconnaissance; mais pourquoi mon père me croit-il bête? Je serai professeur de Baragouin, soit. Je m'incline et me tais, mais je ne peux m'empêcher d'avoir d'autres inquiétudes, et qui concernent la science de la Vie. La Vie! Je consacrerai ma vie à l'étude de la Vie! J'en fais le serment, ici et maintenant, devant ma fenêtre qui donne sur ~~la ville~~ ^{une des rues quadrilatérales} de la ville Etrangère. Je me suis levé, j'ai tendu le bras vers l'air de la rue et j'ai dit: Je, et cætera, vie. Puis je me suis rassis. Voilà qui est fait. Ma vie a un sens maintenant et j'estime que le fait de donner un sens à sa vie lorsqu'on est jeune encore permet d'accroître ses possibilités et d'intensifier son devenir, bref: de se construire un destin. Il me semble que se lève l'étoile qui me conduira vers les Sommets que je veux atteindre et que j'atteindrai. Car j'ai de l'orgueil moi. C'est aux Sommets de la science de la Vie que je parviendrai, moi, et loin du Bouilli-Bouilla patois de ces Etrangers que



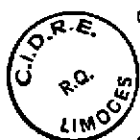
31
nous ne connaissons que sous la forme de ~~Touistes~~ et rares. A quoi bon leur parler?



5 lignes
Aujourd'hui, je suis retourné à l'Aquarium. J'ai vu les murènes. Chacune est seule dans sa cage. Elles sont féroces. Elles mangent de la viande. Au temps où les peuples avaient un empereur, elles mangeaient des esclaves, disent les journalistes. Elles diffèrent beaucoup des autres poissons, et ce qui les exalte ainsi, c'est la férocité. Or la férocité, c'est une des catégories cardinales de la vie de l'homme en société. Il y a là de grands mystères. Que la férocité sauve certains poissons de l'atrocité de la vie commune de ce genre, c'est encore un sujet d'inquiétude. La murène paraît être un Individu autonome par la Seule Puissance de sa Férocité!

Il y a pour moi un autre sujet d'angoisse: la Raie. La construction anatomique de ce poisson me serre le coeur: avoir ainsi la tête sur le dos ou sur le ventre, on ne sait pas, cela me fait mal. Ses ouïes, je les prends pour des yeux. Et ses yeux, elle les porte sous elle! et elle a un nez! et une bouche petite et cruelle. J'ai failli pleurer de douleur en déchiffrant cette épouvantable figure, et cette apparition s'est envolée vers la surface de l'eau, battant de ses nageoires, comme si c'étaient des ailes, soudain devenue quelque oiseau marin, image reflétée de l'albatros aux grandes plumes. Non. Cela n'est pas possible, k'

l'existence de la raie. Avoir les yeux ainsi placés, et voler dans l'eau, et ne rien faire...



Voilà ce qui arrive. J'ai commencé trop bas dans l'échelle des Vivants. L'abîme est si profond. La vie d'un singe, cela peut s'admettre; d'une vache, passe encore; d'un oiseau, soit. Mais ce que je n'arrive pas à comprendre chez toutes ces bêtes, c'est qu'elles ne s'occupent pas et se préoccupent encore moins. Passons. Ce matin, j'ai reçu deux lettres, l'une de mon père et l'autre de Paul. Le premier m'écrit: "Notre ville se prépare pour la fête. Je regrette que tu ne puisses y assister; il n'y en aura pas eu de plus belle depuis des années et des années. Je ferai des sacrifices considérables qui consacreront ma richesse et ma gloire."

"J'espère que tu travailles ardemment et que tu te montres digne de cette Bourse Honorifique que j'ai eu tant de mal à obtenir te faire ~~distinction~~. Heureusement que j'ai pu te décrocher cette distinction méritoire qui t'assure une situation brillante, respectable et inédite: guide interprète drosman breveté de la Ville natale. N'est-ce point beau? Quel avenir, fiston! Quelle reconnaissance ne me dois-tu pas! Sans moi, que serais-tu? Pour moi que ne dois-tu faire? Rends-toi digne de mon grand nom. Travaille."

Soit. Le second m'écrit: "Tout le monde dit que cette année, la fête dépasse en splendeur tout ce qui s'est vu jusqu'à présent. C'est embêtant que tu ne sois pas là. Mais ne



« n'est pas ça le plus intéressant. Jean fait de ^{curieuses} ~~curieuses~~ découvertes; il est sur une piste vraiment très ^{trôle} ~~curieuse~~. Nous attendons d'être sûrs de nous pour t'informer de cette extraordinaire nouvelle. » Une découverte est une découverte, une piste n'est pas une découverte. Des enfants Mes frères?



Je vis vraiment en Etranger dans cette Ville Etrangère! sans aucun contact avec sa population. Je ne connais guère que la Logeuse, le Professeur et le Gardien ~~de la ville~~. Je n'ai même pas avec ses habitants ces rapports moyens et froultitudinaires qu'engendre l'utilisation des transports en commun, car je me déplace uniquement par le moyen de la birotation. Ma bicyclette me transporte de l'endroit où ma logeuse veille à l'endroit où mon professeur enseigne et de là, le plus souvent, à l'endroit où le gardien règne. Je roule à travers la Ville Etrangère, sans autre relation avec la foule compacte qui se presse dans ses rues, que les injures que je ne comprends pas des conducteurs d'autobus et les admonestations des agents vigilants de la ^{police} ~~police~~ urbaine veillant à la régularité de la circulation. Les seules relations existantes sont celles que je me construis, pour moi-même, par moi-même. Autrement dit, parmi les réelles, je n'en vois point de féminine. ~~Ma~~ ^{Ma} virginité, je la crois nécessaire à l'intensité de ma pensée. C'est comme cela qu'un Etranger imagine la loi de la chute des pommes. Je ne dois pas perdre en semence



ce qui me monte au cerveau pour ma gloire future. La vie est consacrée à la Vie, j'en ai fait le serment. La Vie, je la regarde chez le homard. Alors c'est épouvantable. Lui, le homard, s'en trouve bien. On le croirait du moins. Je viens d'écrire à mon père ce que je pensais de la vie des homards. Je sens bien qu'il n'a pas d'idées, là-dessus, ^{non plus} mais je tiens à le mettre au courant des progrès de ma pensée.

Il semble au premier abord qu'il n'y ait guère de différence entre la vie des poissons et celle des crustacés. Je voyais avant-hier un homard se promener au milieu de turbots et de soles. Ils paraissaient appartenir tous au même monde. Mais, en y réfléchissant bien, je m'aperçois qu'il y a entre eux bien des différences. Un homard, c'est autre chose qu'un poisson! La sole ne s'éloigne pas tellement de l'homme après tout: c'est ce que ~~crois~~ maintenant. Mais le homard! Vivre dans une carapace, autrement dit avoir ses os autour de soi, quel changement radical cela doit être dans la façon de comprendre la Vie! Avoir constamment la Mer entière autour de soi; remuer les pinces; voir passer les poissons; guetter sa proie: voilà sans doute, les ^{fondements} de réflexion ~~de~~ du homard. Et ne pas oublier que depuis les poissons, il n'y a plus de langage! Le silence absolu préside aux Idées sous-marines. C'est le Silence qui s'étend à travers les Mers, de la Surface ~~à~~ l'abîme: le Silence, l'obscurité, les deux éléments premiers de la méditation crustacée.



Quant aux poissons, je persiste à leur trouver une *chienne* de vie, et dépourvue de personnalité. L'*aigreur* du homard n'en est pas pour cela moins angoissante. Est-ce donc cela la Vie? Ce silence, cette obscurité, ces algues, cette espèce de férocité au bout des pinces, cette armure *vide*? Qu'on songe à la Vie, en pensant à *l'homard* dans *l'obscurité*. Et comment meurent-ils, ceux qui ne finissent pas ébouillantés dans les marmittes ménagères? Décèdent-ils de vieillesse, les homards? «S'en vont-ils» tout doucement, ou bien combattent-ils la Mort de leurs pinces courbées par l'arthritisme et sur lesquelles de petits vers se sont inerustés? Soupçonne-t-il sa mort, le homard? Ne préférerait-il pas être une *laine*, par exemple, avec des yeux sur le ventre et des ailes blanches? Ne préférerait-il pas pouvoir grimper aux arbres pour en manger les fruits comme son collègue le crabe des cocotiers, cet animal *véloce* et *dentelé*. Et lorsque je dis qu'un animal est ceci ou cela, j'entends bien ne pas porter un jugement subjectif... pas même humain, mais définir le sens même de son *existence*.



Je n'ai pas reçu de lettre de la Ville Natale. J'ai durement travaillé. Les rues me paraissent si longues, en rentrant, le soir. J'ai pensé à mon père, à ma mère, à mes frères; ensuite, au guépard rencontré l'autre jour au Jardin. Cela peut paraître étrange, mais il appartient à la catégorie du Chevalier. Quel

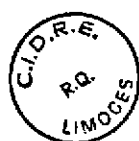


saut du guépard au homard, bien que ce dernier porte aussi armure.

Je ^{m'imaginais} ~~supposais~~ qu'un homme et un guépard restent seuls au monde. Tous deux marchent à la surface de la terre, fiers et libres compagnons. ^{Il en serait probablement} ~~Il en serait probablement~~ ainsi. Supposons maintenant un homme et un homard, seuls survivants de quelque catastrophe. Les flammes illuminent l'horizon. L'homme épuisé enlève ses chaussures déchiquetées, ses chaussettes effilochées; il trempe ses pieds sanglants dans la mer pour y chercher quelque douceur. Le homard vient alors et lui ~~brise~~ ^{croque} le gros orteil. L'homme qui a perdu l'habitude de hurler se penche à la surface de l'eau et parle au homard: "Nous sommes les deux seuls êtres vivants sur cette terre dévastée, homard! Nous sommes les seuls vivants de l'univers, nous sommes seuls à lutter contre l'universel désastre. Veux-tu faire alliance, homard?" Mais l'animal dédaigneux lui tourne la carapace et se dirige vers d'autres océans. Car sait-on à quoi songe un homard? Et que peut-on penser de son incompréhensible ~~existence~~ ^{résistance}? L'image du homard inflexible et imperturbable transperce le ciel des humains de ses pinces inintelligibles. Par dessus les toits brumeux de ma fenêtre ouverte, je crois voir se dresser soudain ses deux pattes menaçantes, ouvrant et refermant leurs tenailles gigantesques sectionnant les constellations.



Je ne fais ~~ni~~ ^{rien} près aucun progrès en Langue Etrangère.



Mon professeur m'a prévenu et, si je l'ai bien compris, je retournerai dans ma Ville Natale pas beaucoup plus bilingue qu'auparavant, un peu moins peut-être. Que dirait alors mon père et la ville entière avec lui? Cela pourrait être pour moi un sujet d'inquiétudes si je n'en avais d'autres plus graves. Par exemple :

La vie animale serait-elle un perpétuel bonheur? Et de nouveau je retourne à l'aquarium regarder les soles et les dorades. Je les examine impartialement, objectivement. Eh bien ! les poissons ne paraissent pas spécialement heureux: ils n'en donnent pas l'impression. C'est encore une catégorie qui ne peut s'appliquer à cette vie animale et maritime. Elle ne participe pas au bonheur. Mais au malheur? Congres, turbots et soles ne pouvaient me répondre. Je dédaignai donc de porter là plus longtemps mon attention et m'avançai vers une ^{quartier} ~~habitation~~ que je ne connaissais pas encore et qui sert de refuge aux poissons tropicaux. Il y en avait là des japonais et des chinois et d'autres qui venaient de la mer des Antilles. Il y en avait des plumés et des moustachus et d'autres qui avaient des faces de chien ou le corps tronqué. De millimétriques individus, absolument transparents, se déplaçaient avec une vélocité prodigieuse. De plus grands se permettaient des ornements variés, des zébrures, des pointillés, de la couleur. Ces petits poissons commencèrent à diriger tout mon esprit sur une nouvelle piste aussi ~~confondante~~ ^{intéressante} que la première; il me semblait toutefois que ces minuscules bêtes, probablement dépourvues de toute vision du



monde un peu cohérente, à ce que j'imaginai alors, manifestaient, au moins dans un certain sens, tous les signes de la gaieté. Leurs virevoltements brusques et absurdes, les éclairs qu'ils décrivirent dans l'eau, pour injustifiables qu'ils pussent être du point de vue de n'importe quel système quelque incoordonné qu'il fût, le ~~has~~ hasard de ces trajectoires brisées me parurent, manifestant une certaine joie qui, à mon sens, ne pouvait être que tropicale.

Cette découverte d'un peu d'humanité dans le comportement de ces bestioles, ou pour m'exprimer autrement mais d'une façon quasiment identique, cette découverte d'une vitalité véritable correspondant à l'image humaine de la Vie m'avait un peu ^{soulagé} ~~de l'angoisse que toute visite à l'aquarium m'inflige,~~ ~~révélé que ces créatures n'étaient pas des machines, mais des êtres vivants.~~ ~~lorsque j'aperçus non loin de la sortie un coin faiblement éclairé où semblait dormir une cage de verre. J'ignorais ce qu'il y avait là. J'y fus.~~



En un sens, il est préférable que j'y ~~sois~~ allé: dans l'intérêt de la Science de la Vie. Mais je me serais parfaitement passé de cette affreuse vision. Le ^{réceptacle} ~~conteneur~~ isolé contenait (contenait!) quelques vers blancs; c'étaient des poissons; très exactement des poissons cavernicoles. Loin du soleil, ils ont perdu les yeux. Ils ont oublié toute couleur, et leurs nageoires ne sont plus que de minuscules appendices vermiformes. Le Silence et l'obscurité de la mer est encore une phosphorescence et un écho. Dans les cavernes souterraines où stagnent les poches d'eau pure,



c'est un silence, une obscurité minérale. On y peut vivre, là aussi. Il y a des vivants, mais quels vivants; ces blanchâtres larves qui prétendent au nom de poissons. Leurs ancêtres, dit-on dans la notice explicative, étaient de braves poissons à l'œil vif et à la nageoire agile, portant couleur comme tout ce que la lumière caresse. Mais l'habitude des ténèbres les a transformés, et les voici. Ils vivent! Ils vivent! Il y a des gens qui voient là un témoignage de la puissance, de la souplesse, de la pérennité de la Vie. Moi, j'ai pleuré devant les aquatiques vivants cavernicoles, devant l'atroce vie qu'ils menaient. Il est difficile d'imaginer cela! Naître, durer, crever peut-être: obscure, aveugles. Et qui se reproduisent. Quel terrifiant mystère, cette persistance à subsister dans d'aussi misérables conditions. Oui, misérables, ils sont misérables! Et s'ils avaient cependant une façon... je ne sais pas de penser, mais s'ils avaient cependant... je ne sais pas une conscience... mais s'ils avaient une façon de se transcender? Oui, exactement cela: une façon de se transcender. Il n'y a là rien qui ressemble à la vie humaine. Ce serait parfaitement inhumain et sans interprétation possible; et pourtant, cela aurait alors un sens de vivre ainsi: aveugles, obscurs.

Aveugles... Obscurs... J'ai bien pleuré.



~~-----~~ *5H*
Ma mère m'a écrit. Jean fait de longues excursions dans les Collines Arides, ces montagnes âpres et violentes où jamais



personne ne s'aventure. Absent depuis plusieurs jours, peut-être est-il allé jusqu'à la Source Bétrifiante, peut-être jusqu'au Sommet du Grand Minéral, le plus haut de ces monts. Tout cela inquiète ma mère. Elle craint qu'il ne revienne plus. Mais mon père ne lui fait jamais aucun reproche. Quant à moi, je dois travailler et me rendre digne du grand honneur que l'on m'a fait. Oui je veux bien me rendre digne, mais cette Langue Etrangère me paraît si peu faite pour moi... Je ne fais aucun progrès. Mon professeur me blâme et se lamente. Des échos de mon impuissance seraient-ils déjà parvenus dans la Ville Natale? Ce bonhomme aurait-il écrit? Parfois je m'imagine que ma logeuse est une espionne. Ah! que ne suis-je ~~pas~~ délivré de l'obsession de ces mots biscornus que les Etrangers emploient pour exprimer ce qu'ils croient être des pensées; et les revoir, ces Etrangers, sous l'aspect de Touristes, avec leurs questions bêtes, leurs intérêts stupides, leurs sottises ~~curieuses~~ ^{curieuses}; et leur parler en savonnant de ma salive les globuleux vocables de leur bouilli-bouilla! Fi! Misère!. Et tout à coup, je me suis souvenu, mais pourquoi ce souvenir? d'un jour d'hiver. Le vent beuglait derrière les fenêtres: seul dans ma chambre je m'exerçais au Printanier; je devais avoir onze ans. Il faisait déjà nuit. Mon père entra brusquement, me regarda quelques instants et ses yeux me parurent être de pierre; puis, sans rien dire, tout doucement, il referma la porte et s'en alla. Je cessai de jouer et me mis à réfléchir; et compris que plus tard je deviendrais... Silence. Ce n'est





pas le souvenir d'un instant heureux, mais une impression inquiète, l'annonce d'un fait inouï.

Lorsque je serai de retour dans la Ville Natale, je crains que mon père et ses administrés avec lui ne me jugent d'abord sévèrement, car ma connaissance de la Langue Etrangère leur paraîtra peut-être insuffisante, bien que peu d'entre eux soient des connaisseurs. Mais leur opinion à cet égard ne me troublera pas, car j'aurai d'autres trésors à leur présenter, des trésors conquis dans les profondeurs, des trésors pour la découverte desquels je m'aventurai jusque dans les cavernes les plus secrètes, m'accointai avec le homard et me commis avec les sardines innombrables de l'Océan Atlantique. Mes méditations sur la vie, voilà ce que je leur offrirai et c'est alors, et alors seulement, que la Ville Natale pourra s'enorgueillir d'être telle pour moi.

C'est lorsque je perds la vie telle que l'homme la comprend que j'atteins l'objet de ma recherche et cet objet se manifeste d'une façon absolument pure et lancinante sous l'aspect des poissons cavernicoles. Aujourd'hui, je retourne les voir. Je pensais bien qu'au cas où ils seraient capables de se transcender, quelle inhumanité cette transcendence! Mais voyons, était-ce possible? Les regardais. L'^{unique} ~~exemplum~~ qui les contient (contient!) n'est pas spécialement grand. Une lampe horizontale les éclaire, mais faiblement comme il se doit. L'eau semble stagner, comme également il se doit. Ils sont là, quatre exactement. Peut-être d'autres se cachent-ils plus radicalement de la lumière.



re. Ils ne font pas grand'chose. La plupart du temps, ils restent immobiles. Lorsqu'ils «se» remuent, c'est une sorte d'écoulement blanchâtre, un ventre blême qui froisse légèrement le sable et quelques «pas» plus loin s'immobilise. Je me demande quand ils mangent et ce qu'ils mangent. Oui, que mangent-ils? Et le homard que dévore-t-il? des poissons, je suppose; cela peut encore donner l'illusion de pénétrer dans le monde du homard puisque l'homme aussi consomme de la mer. Mais ces êtres livides? que mangent-ils? Une herbe aussi dépourvue qu'eux-mêmes de toute couleur? Peut-être ne mangent-ils pas? Ou peut-être quelque chose qui n'est pas une nourriture?

Ce qui m'intéressait il y a seulement un mois me laisse maintenant complètement indifférent. C'est la Vie et non son expression baroque dans un patois barbare, c'est la Vie elle-même qui est le sens de mon activité: c'est vers la Compréhension que tend toute mon intelligence. Et ce qui est de plus beau, c'est que ~~de~~ cette étude passionnée résulte immédiatement l'affirmation contraire de la non-compréhensibilité de la Vie animale, de son inhumanité. Comment prétendre faire entrer l'Univers dans une série de concepts liés, je veux dire un système, ~~le sens~~ ^{si} le sens de la vie du homard ou du poisson cavernicole, par exemple, échappe complètement à toute emprise de l'esprit humain? Les seules catégories sous lesquelles on peut distinguer cette Vie sont celles de l'Inconscience, du Silence et des Ténébres. Pour les poissons cavernicoles, peut-être faut-il ajouter la Découverte.





loration.



Deux heures de la nuit sonnent. De ma fenêtre, j'aperçois en face une chambre éclairée. Les volets sont fermés. Cette chambre éclairée très tard, comme la mienne... La lumière s'éteint... Était-ce un miroir?

5 H

Mon père m'a écrit. J'ai gardé sa lettre dans ma poche. Je ne l'ai pas encore lue. Une grande partie de ma journée s'est passée au Jardin. J'ai surtout pensé aux écrevisses et à leurs rapports avec les homards. Comment se fait-il que l'écrevisse semble avoir une existence plus «acceptable», de même que les poissons de rivière semblent plus «proches» que les poissons de mer? Serait-ce donc l'Océan qui constituerait le mystère de leur existence? Et, par contre, la vie des rivières participerait-elle à l'activité des sociétés humaines? ~~Cette invention me vient fort tard~~ ~~que je regonflais mon pneu sur la route impériale numéro sept.~~

Mais la lettre est là. Je reconnais l'écriture de mon père et le timbre à date de la Ville natale. Je l'ouvre. Je la lis. Voilà qui est fait. Il n'a pas aimé ma dissertation sur la vie du homard; non seulement, il n'a pas aimé cette dissertation, mais il l'a détestée, et la déteste encore. A son avis, ce ne sont là qu'absurdes divagations, pour ne pas dire: stupidités noires. "Je me suis donné beaucoup de mal pour que tu obtiennes cette bourse", m'écrit-il, "et voilà que tu t'apprêtes à gâcher à la fois mes ef-



la forts et ton avenir. Quoi ! la Ville Natale te fait confiance, elle t'entretient pendant une année entière pour que tu apprennes la langue étrangère dans le pays même où elle pousse, et tu passes ton temps ~~à regarder divaguer~~ à regarder divaguer un homard dans une caisse de verre remplie d'eau salée !



~~C'est~~ C'est vrai, c'est cela que je fais. Je ne le nie pas. C'est bien cela que je fais : ~~à regarder~~ le homard, la caisse de verre, l'eau, le sel, tout y est. Père, c'est exact. Je te le crie par-dessus la mer et les terres et les ruisseaux qui séparent la Ville Etrangère de notre Ville Natale, je te le crie d'une voix vigoureuse ; c'est exact ! Mais je n'~~ai~~ si pas ^{peu} honte. Je me permets de te le dire, père respecté, pour une fois, je crains bien que tu n'aies pas tout à fait raison. C'est ton fils aîné qui se permet de te le dire. Mes recherches ne sont pas vaines élucubrations. C'est un pas en avant de l'esprit humain, à supposer que l'esprit de l'homme soit bipède comme son corps et comme lui susceptible de réaliser des pas. J'en suis persuadé, c'est là le sens de ma vie.

Il faut que je lui fasse admettre cela. Je vais lui expliquer ce que c'est que la vie des poissons cavernicoles. Son intelligence et son impartialité ne pourront que s'incliner devant la profondeur et la beauté de mes découvertes. Mais ce n'est pas tout. S'il est satisfait de Paul, calme, intelligent et travailleur, Jean par contre l'inquiète un peu. ^{Quelle invention y avait-il donc pour lui ?} ~~Quelle invention y avait-il donc pour lui ?~~ Depuis mon départ ? Il vient de rentrer épuisé, harassé, affamé, après une semaine entière passée dans les ~~collines~~ ^{collines} arides. Ne serais-



Je pas responsable de cette transformation? A ces question, je ne puis répondre. Je n'ai rien à dire là-dessus. Est-ce que je sais moi, le pourquoi de ce bouleversement? Je ne sais rien, moi. Couvert de poussière, les cheveux en désordre et ses mains si fines, ses doigts si minces, blanchis par la craie des collines, et la bouche un peu tordue vers la droite, comme celle d'un homme qui a beaucoup souffert, Jean passe dans la rue, sous ma fenêtre. Je me suis levé, je me suis penché, je l'ai vu, accablé de fatigue, traînant des espadrilles déchirées sur le pavé de la Ville Etrangère et s'évanouir sous la réverbère, lorsqu'~~ils~~ ^{elle} entendait le pas d'un agent de police. Il n'était pas seul.



J'ai répondu ceci :

On appelle cavernicoles les animaux vivant dans l'obscurité des cavernes; parmi ceux-ci se trouvent des poissons. Le milieu les ~~rendent~~ ^{les} aveugles et ~~décolorés~~ ^{décolorés}. Ils ressemblent à des larves. J'ignore de quoi ils se repaissent, et j'estime qu'on ne peut rester impassible devant le fait même de leur existence. Pour ma part, lorsque je réalise ce fait de cette existence, je défaille. Lorsqu'on a dépassé ce premier rapport, purement sentimental et qu'on l'approfondit en tous sens, on constate qu'il n'est pas uniquement affectif mais qu'il exprime la réalité même, c'est-à-dire l'Inhumain. Je voudrais lui faire comprendre que la Vie, ce n'est pas quelque chose d'entièrement assimilable aux diverses facultés de compréhension de l'homme, et que les va-



leurs éthiques ou esthétiques qu'on lui attribue n'appartiennent pas à toutes ses formes et par conséquent encore moins à la Vie en Soi. J'ai élargi un peu le sujet, et j'ai obtenu une longue lettre de dix pages. Plus quatre pages à ma mère et quatre à Paul et une dizaine de cartes postales à la famille (je n'ai pas oublié la ^{plus déchirante} ~~ma mère~~: remercier, pour le mandat inter-
~~urbain~~ ^{le mal lui ne quittera: la rumeur la rumeur} destiné à m'offrir un médicament contre ~~la rumeur la rumeur~~
^{rétrécissement} ~~ma corpulence~~ ^{garce} vieille grand'mère aux doigts crochus et aux dents longues, confinée dans sa petite ferme, loin de la Ville et près des montagnes). Puis, j'ai mis le tout à la poste. Je vais chez le professeur. Je déjeune. J'assiste à une conférence et vers les trois heures et demie je cours au Jardin Zoologique.

Les problèmes que pose l'existence des mammifères me paraissent peu engageants. Il y en a de plus ou moins stupides, sympathiques, beaux ou puants, mais tous rentrent dans cette ligne de vie à laquelle appartient l'homme. Avec les oiseaux, ~~rien~~ n'est encore perdu. Le mystère de la chouette est un mystère humain.

Peut-être me suis-je jeté trop profondément dans l'abîme pour mes premiers essais. Peut-être une lente et longue descente eût-elle été préférable. J'aurais recherché chez le singe tout ce qui y survit d'humain, ^(le chien, le chat, l'éléphant, le raton laveur) puis chez ~~les autres animaux~~, jusqu'à l'ornithologie; puis chez les oiseaux. Avec les reptiles, déjà, j'aurais pressenti les premières fissures. Les poissons,



bien que toujours vertébrés, inquiètent définitivement. Avec les invertébrés, commence l'anxoïsse.

Mais ce chemin aurait été trop long. Je ne ^{re}cherche pas la déperdition de l'humain à travers les espèces, mais l'aube de l'inhumanité....

Je me suis promené à travers le Jardin assez à l'aise en face des divers bêtes, otaries ou vautours, pumas ou pélicans, chats ou pingouins. Je dois dire toutefois que les oiseaux-mouches m'ont un peu déconcerté, mais cette monstruosité ne saurait me faire revenir à la contemplation des volatiles. Assez à l'aise en face des bêtes, si-je dit, moins à l'aise en face des hommes. Je suis plein de défiance à l'égard de ceux qui sont là.. les étrangers. Je ne crois pas beaucoup à eux, ^(ils ne ressemblent) pas tout à fait sincères. Aussi comment pourrais-je me jeter à corps perdu dans l'étude de leur langue, peut-être inventée de toutes pièces pour on ne sait quelle cause?



Depuis deux jours, je n'ai fait aucun progrès. Je suis allé au Muséum où se bousculent des milliers de bêtes empaillées et des millions d'insectes. Mais cette cohue ne m'intéresse pas. J'ai cependant pu constater qu'un ^{fonctionnaire, à qui} ~~certains fonctionnaires~~ je demandais où se trouvaient les commodités m'a répondu dans ma langue. Cela est extravagant. Car: qui se ^(un futur Touriste? Ou) soucie parmi les étrangers d'apprendre notre langue Natale? ^(quel! après tout!) peut-être ai-je mal entendu? Ce personnage avait d'ailleurs un regard aigu sans rapport avec ~~son emploi~~ son emploi ^(quel! après tout!) et la politesse de ses propos.



Mais je réussis à échapper à ses serres, assez insolemment je le crains; s'il était innocent des mystérieuses intentions que je lui prêtai sans parvenir à les imaginer.

Ce soir, il pleut; les nouvelles que je reçois de la Ville Natale sont loin d'être exquises. Travaille la Langue étrangère, voilà ce que ma mère me répète, tout au long de six pages. Et mérite la Bourse, ajoute-t-elle. A la fin, dans un post-scriptum, elle me dit que la conduite de Jean lui paraît de plus en plus étrange, mais que son père (le mien) lui passe tout. Cette lettre m'a fait un effet désagréable. Je me demande pourquoi.

Etudier la Langue étrangère! ~~la bouillie bouillie~~, c'est tout ce qu'elle trouve comme conseil à me donner. Il me semble entendre toute la Ville Natale chuchoter derrière elle : étudie la Langue étrangère! ~~la bouillie bouillie~~. Je la déteste, moi, cette Langue Etrangère. Je la hais. Je n'en veux rien apprendre. Pourtant ne serait-ce pas terrible de retourner là-bas sans pouvoir mériter l'honneur que l'on me fit, d'entendre murmurer partout que je ne suis qu'un incapable et un paresseux et que mon père dispose un peu trop à sa fantaisie des distinctions honorifiques et des revenus matériels de la communauté. Ah! comme triompheraient ses ennemis, les Paracole et les Catagay! Ah! comme ils trépigneraient d'aise! Comme ils baveraient de satisfaction!

Bien que je me répète tout cela au moins une fois tous les deux jours, je n'arrive pas à craindre cette éventualité; car malgré l'avis de mon père qui ne me paraît pas très bien saisir





la situation, je suis certain qu'en exposant mes recherches à mes concitoyens, je détruirai d'un seul coup ces misérables diffamations et m'attirerai leur estime, leurs encouragements et leur déférence.

Tout cela était écrit lorsque je reçus une lettre ~~X~~ qui me déconcerta complètement. Il ne voit pas du tout la nécessité de se tracasser et de se surchauffer les méninges au sujet d'insignifiantes bestioles. Le temps que j'y consacre est perdu pour les choses essentielles, à savoir ma carrière de guide interprète d'homme breveté. Il me conseille aussi de ne pas souffler mot de ces extravagances à mes concitoyens, car tu verrais comme ils se ficheraient de toi. Enfin si je continuais des errements qui amèneraient infailliblement le déshonneur de la famille, il se verrait obligé de sévir. Mais il ne me dit pas de quelle façon.

Et voilà. Je ne comprends plus. Cela me dépasse. Comment a-t-il pu en arriver là? Et comment peut-il se tromper à ce point sur la portée de mes recherches? Comment peut-il aller jusqu'à écrire ce mot: sévir. Sérais-je inexplicable? Mais lui ne l'est-il pas plus encore? L'aurait-on circonvenu? Mais qui? Et pourquoi? Alors comment? Autant de nuages qui s'amoncellent sur ma tête et dont divers aspects singuliers de la Ville Étrangère me semblent être les signes précurseurs. Peut-être n'est-ce pas sans raison que la logeuse sourit lorsque, passant devant elle, j' imagine absurdement, qu'elle connaît ce qui lui est certainement impossible de connaître.





24



Je reviens à l'Insecte. Descendu au homard, je devrais, pour en parler, remonter à l'homme, car l'insecte grimpe parallèle à l'homme. Ainsi chez la fourmi qui représente par excellence l'arthropode : trois paires de pattes et à respiration trachéenne, le fait de vivre en Société efface l'inhumanité de son existence, bien que sous un autre rapport cette vie collective paraisse écrasante. Je cherche autre chose et je l'ai découvert chez le homard et les poissons cavernicoles : l'explicable horreur de certains aspects de la vie et leur illégitimité complète aux yeux des vivants supérieurs, j'entends aussi bien le loup et le lézard ocellé que l'homme ou le cormoran.

Plus j'y pense, plus je me convaincs que c'est l'Océan qui donne à la vie des êtres qui l'habitent ce caractère d'inhumanité qui me consterne tant chez le homard et si peu chez la fourmi. Que l'on compare, en effet, l'huître et l'escargot, l'un océanique et l'autre terrestre, eh bien, ce dernier n'est pas un animal tellement mystérieux ni d'un aspect tellement incompréhensible. Serait-ce qu'il possède certains caractères de la tortue ? Ses ballades champêtres le font entrer dans un certain jeu d'appréciations purement humaines. Tandis que l'huître... cet aspect de crachat, cette façon brutale de se désintéresser du monde extérieur, cet isolement absolu, cette maladie : la perle. si je les réalise tant soit peu, ma terreur recommence. Cet être vivant, VIVANT vit, VIT indéfiniment accouplé à un rocher, immobile, imperturbable, féroce, ouvrant le bec pour le refermer cruellement sur de mal-

xxxxx



heureux animalcules et de mauvres algues. C'est cela la Vie. Elles se multiplient, les huîtres, elles meurent, elles seraient même (j'ai honte de l'écrire) hermaphrodites; bref, elles vivent. Affreuse existence! Les escargots au moins on les fait cuire avant de les manger; les huîtres, on les dévore vivantes.

La moule est encore plus significative que l'huître ~~et~~ plus immédiatement admissible encore dans le domaine de l'épouvante. Que l'on considère en effet que cette petite masse gluante dont la stupidité collective hante les pilotis des jetées-promenades, que l'on considère que cela est vivant au même titre qu'une Vache. Car il n'y a pas de degrés dans la Vie. Il n'y a pas de plus ou de moins. La Vie tout entière est présente dans chaque animal. La Moule est aussi parfaitement, aussi pleinement, vivante que la Vache - ou que l'Homme. Que LA moule, qu'une moule ait, non pas une conscience, mais une certaine façon de se transcender ~~et~~ voilà de nouveau plongé dans des abîmes d'angoisse et d'insécurité.

Et l'holothurie des grands fonds? Constituée uniquement par une sorte de boyau, elle subsiste dans les Ténèbres totales et homogènes des profondeurs océaniques, traînant sur le sable roussâtre des abîmes ses formes tourmentées et ~~admirables~~ ^{faibles}, loin des menaces humaines, libérée de la crainte...

Libérée de la Crainte. Je m'arrête ébloui.



Depuis minuit, je demeure béant. Il est incontestable qu'



phes. Tandis que maintenant! Le ^{Vertige}~~cauchemar~~ étant une ~~réalité~~ ^{réalité} objective Incontestable, mon père ne pourra que me reconnaître et je légitimerai mon ignorance de la Langue Étrangère par la manifestation de ~~ce cauchemar~~ ^{vertigineux}! ainsi je serai le premier homme de génie de la Ville Natale, et dans la voie la plus difficile, la plus ardue et la plus passionnante, celle qui mène aux profondeurs de la Vie.

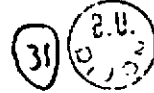
Je suis donc arrivé à un point tournant, un moment décisif, j'ai découvert une catégorie qui unit l'huitre, le homard et l'homme: la Crainte. Je sais bien qu'en un sens, c'est une banalité. ~~Truisme mis-je énonçant~~ ~~conservation et de reproduction~~ que les deux instincts ~~fix~~ fondamentaux sont ceux de conservation et de reproduction et l'on peut dire que la crainte est une manifestation du premier de ces sentiments. Mais étant donné le chemin que j'ai suivi, il n'est pas question que je me tienne sur ce terrain classique. En effet, la Crainte produit l'inquiétude et l'inquiétude est précisément ce Digne élève de l'humanité dont la disparition m'épouvantait si fort. L'huitre est inquiète, le homard, la morue sont inquiets, et par là, sont proches de l'homme. Leur Inhumanité s'humanise, leur vie se justifie, leur existence se légitime. Entre l'homme et le homard, entre le homard et l'huitre, il y a ~~xxxxxxx~~ (en dehors de la lettre h) ce lien, ce pont, cette sollicité: la Crainte.

X Mais ce n'est pas là que gîte ma Découverte. Là où je découvre, là où je suis génial, c'est lorsque je tire à la lumière



27

Absorbé par les nombreuses pensées qui ~~me hantent~~ ^{flottent} sous mon crâne depuis l'inouï moment d'avant-hier minuit, j'arrive en retard chez le professeur. J'ignore ce que je dois savoir et j'



ai même oublié ce que j'avais appris. Il n'y a évidemment aucun espoir ^{pour moi d'arriver} ~~de devenirs manipulateur de~~ un jour à ~~devenir~~ la langue étrangère: voilà ce qu'il pense, mon professeur. Je le pense aussi. Il a écrit à mon père pour le lui faire savoir. Soit. Il y a quelque jours, ce nouveau fait m'eût accablé. J'envisage maintenant les conséquences avec le plus grand détachement. La lettre d'hier en annule, je crois, tout l'effet. ^{Un quelconque kiden} ~~peut apprendre~~ aux petits enfants à prononcer des mots barbares, mais qui donc pourrait éclairer, si faiblement que ce soit, les mystères opaques de la vie profonde, sinon son fondateur: Pierre ~~Valbonide~~ ^{Valbonide}.



Dans ces conditions, et tout bien examiné, j'ai pensé qu'il était inutile ~~de~~ ^{de continuer} des études ~~qui m'in-~~ ^{disposent} ~~de continuer~~. J'en ai avisé le professeur, le Conseil Municipal, mon père: trois lettres officielles. Je resterai quelques jours ici, puis je reviendrai pour la Fête. Ces énergiques décisions prises, je vis devant moi s'étendre une longue après-midi, très claire et très libre. Depuis bien longtemps, je n'avais ressenti cette impression, depuis je crois ce jour d'il y a deux ans, où partant à l'aube en bicyclette avec mon plus jeune frère, j'aperçus devant moi la grande route soudainement éclairée par un jeune soleil. Où était-il mon frère, à ce moment même où je me ramémorais cet instant? Était-il de nouveau dans les ~~Collines~~ Arides, solitaire errant?

Méditant ainsi, je me promenais dans les rues de la Ville



Etrangère. Je fus attiré par son centre ~~attractif~~, que je ne connaissais que fort peu. Au début, je marchais sans faire grande attention à ce qui m'entourait; mais je finis par m'imaginer que, sur mon passage, les gens ^{propageaient} ~~disaient~~ non pas des remarques à mon égard, mais plus exactement des allusions à ma situation, ou aux questions qui m'intéressent. Il m'était difficile de m'en rendre compte exactement. En effet, je comprends assez mal la ^{langue étrangère} ~~communication~~ et, d'autre part, je ne voyais pas bien comment ces gens auraient pu non seulement se tenir au courant des particularités de mon ^{existence} ~~être~~ mais encore se trouver ainsi sur mon passage; précisément sur mon passage. En troisième lieu, il me paraissait singulier qu'une telle série de hasards ou coïncidences se succédassent avec une telle rapidité, car ~~ce n'était pas une simple coïncidence~~ ^{j'ai vu} ~~au moins cinq groupes dont les propos attrapés au vol, mais impigeables, semblaient avoir quelque rapport avec ma personnalité.~~

C'est avec une certaine gêne (oppressive) que ^{je} parvins au nombril de la cité. Je regardais, assez inquiet, les voitures tourner en rond ^{autour de l'obélisque} ~~avant d'être~~ projetées dans les rues rayonnantes par quelque ~~puissance~~ force centrifuge. J'étais également assez indécis. J'aperçus alors en face de moi un bâtiment d'aspect officiel; je réussis à l'atteindre ^{après} avoir contourné une partie de la cavitation circulatoire. C'était un musée, ou plutôt le Musée, national et universel. J'y entrai,



désagréablement impressionné par le fait que l'escalier principal avait un nombre pair de marches.

Mais pourquoi raconté-je tout cela si longuement? Je continue quand même. Dans une salle consacrée à des verreries, ces verroteries à dire vrai, je fus pris d'un doute ~~serieux~~ quand à la réalité de l'instant, d'un doute ~~serieux~~ vis à vis de moi-même. Je restai immobile, regardant machinalement ma face dans une sorte de miroir déformant; je constatai que j'avais l'air plutôt ~~con, qu'~~ on ~~m'~~ avait toujours ~~attribué~~, et cet air ~~de~~ multiplié par la déformation ~~bizarre~~ que ~~me~~ ~~connaît~~ à mon image, ^{une exagération d'identité.} Et je restais là, me disant: s'il n'en était rien! S'il n'en était rien! Et je pensais ~~à~~ mon retour dans la Ville Natale, ^à ~~et~~ à mon père. Et je dus m'immobiliser un certain temps car un gardien finit par rôder autour de moi, intrigué. J'avais déjà remarqué combien curieusement tous les ~~fonctionnaires~~ ^{fonctionnaires} de cette Ville étrangère ont une ressemblance étonnante avec des ~~notables~~ ^{notables} de la Ville Natale, comme si ~~des~~ quelques ~~ceux-ci~~ ^{se} chargeaient de défendre les merveilles de cette lointaine cité. Celui-ci ressemblait à Le Busoqueux: le même aspect de vieillard en voie de dessication, cette propreté dans la ride, cette démarche larmoyante. La présence de cette image burlesque me dégoûta. Je sortis précipitamment de ce lieu sans que disparût le doute qui m'étreignait.



Le jour approche où je quitterai la Ville étrangère, je dirai



Unité, une Unité que la Multiplicité n'affecte pas car le dédoublement ne multiplie pas cette Unité. Elle vit aveugle, silencieuse et sourde. Et sans crainte: car elle ne connaît pas d'ennemis. Elle ne connaît qu'une autre Unité: l'Océan, et non la Crainte. Elle ne connaît qu'une autre Unité, une unité nutritive et ne connaît pas les multiplicités dévorantes, même si ~~elle se compare avec l'activité~~ elle se compare avec l'activité consommée d'un vivant égal ou supérieur; pour moi, ce n'est là qu'un détail. ~~Je me disais tout ça~~ lorsque je fus troublé. Des gens passèrent qui ~~voulurent~~ donner une signification à ce fait: qu'ils passaient là. Deux hommes notamment vinrent ~~parcourir~~ ^{parcourir} très fort près de moi et je crus comprendre qu'ils se moquaient de quelqu'un qui parlait mal leur langue. Il ne s'agissait pas de moi, mais leur ironie m'agaçait. Je me levai, enfourchai ma bicyclette et ~~me précipitai~~ ^{je me précipitai} Sur le chemin, les gens s'arrêtaient et je les voyais prêts à me désigner de l'index. J'accélérai l'allure.

C'est alors que je vis d'un seul coup d'oeil ~~tous~~ ^{tous} les animaux inhumains qui vivent dans les eaux, les poissons cavernicoles, les holothuries des grands fonds, l'amibe, je les vis tous, aveugles, silencieux et sourds et je compris que les catégories qui permettent de les approcher n'étaient pas celles qui limitent l'homme, mais celles qui mesurent l'embryon. ~~que~~ ^{que} leur vie, c'était la vie foetale, et ~~qu'après~~ ^{et} il y avait deux vies: celle de l'homme et celle du fœtus, et qu'il y avait deux ensembles de catégories, et que la Vie c'était aussi bien



le Silence, l'Obscurité, l'Immobilité et l'Unité que le Divers, le Mouvement, la Lumière et le Renouveau ~~celui-ci~~, que c'était aussi bien le Repos que l'Inquiétude et la Quiétude que la Peur. Et je vis que l'une était de l'avenir et s'appelait la Gloire, et que l'autre, du passé, se nommait le Bonheur. Et je compris que je venais d'avoir un ^{Vertige} ~~deuxième~~ ~~vertige~~, filant ainsi à bicyclette devant les menaces peut-être imaginaires de toute une Ville alarmée par ma présence.



54
Cette fois-ci, c'est sérieux. Mon père, mon père que j'aime et que je respecte, lui qui est pour moi le Modèle et l'Exemple à l'ombre duquel j'ai grandi, lui qui m'a protégé, guidé, instruit, lui vers qui tout ~~autre~~ se dirige comme vers l'^{être} Unique qui fut le Maître de mon Enfance, le Maître et le guide légitimes qui me témoigna toujours son amour, son affection et son amitié, lui qui me délivra des ~~langues~~ ^{langues} puérils pour me conduire vers la virilité, lui grâce auquel enfin je fus admis à la Science et pus ainsi conquérir cette Bourse Honorifique pour l'Etude de la Langue Etrangère, lui qui de cette façon est en quelque sorte l'auteur indirect de mes Découvertes et le responsable de mes ^{vertiges} ~~vertiges~~, mon père me renie. Il ne veut plus me voir. Je ne suis plus son fils. Je ne m'appelle plus ^{Robert} ~~Bouvard~~. Ma bêtise, ma folie, mon prétendu ^{vertige} ~~vertige~~, je peux les garder pour moi seul, avec ces aberrations, et je ne les aime plus ni Lui ni Elle ni Paul ni Jean, ni la grand-mère Pauline, ni la famille. Je suis



une honte et une dégénération. Mon père, lui qui est l'image de l'honneur, a immédiatement remboursé la Ville Natale puisque je me suis montré indigne de la distinction qu'elle m'avait accordée, mais ~~comme un plomb~~ tel un plomb, je ~~puis~~ ^{ai} entraîné ~~mon père et la famille~~ ^{dans les fondrières} de la déconfiture. Le papa, des fringues et la famille entière. Voilà ce qu'il m'a écrit, le papa.



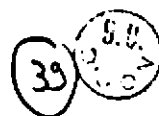
Je rentre dans trois jours. Aujourd'hui, Paul m'annonce sans autres détails, qu'il me révélera un étonnant secret lorsque je serai de retour. ~~Il me dira tout ce qu'il faut~~ ^{Tout d'un coup, j'ai compris, mais, dit-il,} ~~ce secret est si important~~ ^{heureusement} que la préparation de la fête absorbe tous les esprits. On ne parle pas de son histoire, sauf ~~lui~~ ^{Parasole} ~~lui~~ ^{lui} mais personne ne l'écoute, excepté ~~lui~~ ^{Carogon}. Ainsi la Ville Natale s'agite-t-elle loin de moi, ma Ville Natale, ma chère Ville Natale. Bientôt je réoccuperai ma chambre dans la maison de mon père, cette vieille demeure qui honore la Place-à-Musique de son balcon de fer forgé. ~~Et~~ Mes concitoyens ^{vont} ~~pourront~~ me juger, et je leur expliquerai ce que c'est que la Vie, et comment il y a des façons parfaitement extrahumaines de transcender son existence dans le creux des rochers, et comment le Sommeil est la Vie, aussi bien que le mouvement désordonné des Petits Poissons tropicaux ou l'incessante activité de la fourmi commune. Je le leur expliquerai ^{à tout} ~~et~~ et ils deviendront alors sur les jugements in-



considérés qu'ils auront pu formuler, oui, tous, ^{ils reviennent,} tous mes conci-
toyens, le ~~notables~~ ^{notables} y compris et ~~lui-même~~ ^{paracole} lui-même, et
aussi mon père. Car si mon père m'a si sévèrement jugé, c'est
sur la foi de rapports inexactes venus ~~on ne sait d'où~~ ^{on ne sait d'où}. Mais lors-
que je serai là, il devra s'incliner devant ~~la Vérité~~ ^{la Vérité}, ^{sinère} tous avec
lui devront s'incliner devant ~~ma Vérité~~ ^{ma Vérité}, car je leur apporterai
la Vérité, ma Vérité, ^{sinère} celle que j'ai vue de mes yeux ^{vue} et que je
suis le seul à avoir vue. J'arriverai dans ma Ville Natale,
couvert d'opprobre et de ~~déshonneur~~ ^{honte}, déconsidéré, ~~les~~ ^{honte} premiers
contacts ~~humilient le bonhomme~~ ^{humilient le bonhomme}, oui, je sais que je de-
vrai d'abord subir les regards outrageants de toute la Ville.
~~ils me prennent pour~~ ^{ils me prennent pour} un honteux, ~~pour un~~ ^{pour un}
~~qui devrait avoir honte~~ ^{qui devrait avoir honte}. Et ~~pour~~ ^{pour} j'aurai dans la
tête ~~plus~~ ^{plus} des secrets de la Vie. Oui, cette
tête incapable de répondre à la confiance de la Ville, cette
tête qui ne put s'imbiber des vocables puérils de la ~~langue~~ ^{langue}
trangère, cette tête contient en elle la solution de ~~mon~~ ^{mon}
mystères. Aussi ne l'inclinerai-je pas comme quel-
qu'un là-bas le supposent ~~aut-être~~ ^{aut-être}. Celui qu'ils verront revenir ne se-
ra pas celui qui ~~l'a~~ ^{l'a} ~~le vertige~~ ^{le vertige} ~~gouffre~~ ^{gouffre}.



Encore deux jours. Je m'enferme dans ma chambre pour ~~me~~ ^{me}
~~coaguler~~ ^{coaguler}. La logeuse m'a demandé si je n'étais pas ~~soffert~~ ^{soffert}
~~Non, je ne le suis point~~ ^{Non, je ne le suis point}. Elle venait me déranger. Com-
ment ai-je pu supporter si longtemps son visage hypocrite et



chafouin ? N'aurait-elle pas écrit à mon père de faux rapports sur mon compte ? Elle est peut-être payée pour m'espionner, est-ce que je sais ? Toute cette Ville Etrangère me paraît maintenant responsable des Erreurs qui me nuisent dans ma Ville Natale. Et ce professeur, n'est-il pas lui-même le type de ces gens qui me détestent ^{par envie} ~~par envie~~, me haïssent ^{par jalousie} ~~par jalousie~~, me dénigrent avec perfidie, me sous-estiment avec hilarité, me méconnaissent avec stupidité. Ils se contentent d'insinuations. Ils prononcent mal leur propre Langue pour que je ne la comprenne pas et la prononcent bien pour que je la comprenne de travers. ~~Je pense~~ S'ils ne le font pas sciemment, ils se mettent là dans le monde pour que je puisse croire qu'il en est ainsi. En tout cas, un certain nombre d'entre eux me paraissent au moins très suspects, dont ma Logeuse.

Donc, Je suis resté enfermé dans ma Chambre pour méditer sur tout cela et je me suis répété les mêmes phrases que j'ai écrites hier. J'ai lu à haute voix ce que j'ai ~~parlé~~ hier. J'en suis ^{tout} ~~un peu~~ autant satisfait qu'hier. La Vérité triomphera de la méconnaissance et le ~~Village~~ ^{Village} des ~~Assis~~ ^{Assis}. Il n'y aura pour m'attendre à la gare, ni ~~fanfare~~ ^{fanfare} de la Ville, ni ~~les notables~~ ^{les notables}, ni le ~~Coeur~~ ^{Coeur} des Jeunes Filles, ni ~~la haine~~ ^{la haine}, ni ~~la haine~~ ^{la haine}. Il n'y aura pour m'attendre à mon retour que la Dérision et la Moquerie, d'une part; la honte et le D'honneur, d'autre ~~part~~ ^{part}. C'est ainsi que les choses doivent se passer, mais la ~~haine~~ ^{haine} et le Coeur n'auront fait qu'attendre. ~~Ne~~ ^{Ne}-t-on jamais vu le faux triompher du vrai ?





Ma mère m'a écrit une lettre humide, de larmes, j'espère. L'écriture est brouillée. Je n'y ai pas compris grand'chose. Que voulait-elle? Me condamner elle aussi, ou bien me "consoler"? Me prévenir? A certains endroits, j'ai cru déchiffrer qu'elle me suggérait de faire ceci ou cela, mais ses conseils ^{paraissent} ~~sont~~ obscurs. ~~Derrière~~ ^{ces gîtouilles} ~~mon père~~, la méprisante colère de mon papa. Et j'ai aussi reçu ce billet froissé, écrit au crayon: "Il y a vingt-cinq mille neuf cent vingt pas de la Ville Natale à la ferme de la grand-mère Pauline. De la base au sommet de la Montagne Aride, il y a vingt et une heures de chemin et du Défilé des Ancêtres à la Source Fétrifiante, il y en a treize. Si tu passes par Nicomède et l'icodème, tu raccourcis ta route. La fête approche. Tu ne l'as pas oublié. Tu seras de retour pour assister à une étrange catastrophe. La Ville s'agite inconsciente et tout cela se terminera mal. Nous compterons ensemble le nombre d'heures que durera la tragédie et tu te souviendras de ce nombre comme d'un talisman. Car après, nous nous séparerons. Cette Fête différera des autres. Je n'ai pas en vain passé tant de nuits solitaires dans les Collines Arides. Les uns prétendent que je marchais sur les mains, d'autres que je me cognais la tête contre les rochers pour prouver la solidité de mon crâne, d'autres que j'insultais la face de la Lune éblouissante et que je défiais cette étoile dont les paysans ne veulent pas dire le nom. Ce n'est pas en vain que j'ai passé tant de nuits solitaires, dans ces Collines Arides. Cette Fête différera des autres. Tout cela finira mal. ~~Mais nous~~



« Mais nous compterons ensemble les heures qui nous séparent du dé-
 nouement. que ceci soit notre réconciliation. N'oublie pas que
 « Paul est celui qui réside au milieu de la Ville comme il ~~habite~~ ^{est}
 « ~~entre~~ nous. Je lui apprendrai bien des choses qui ne
 « se peuvent écrire, mais il n'agira pas. Nous ferons route ensem-
 « ble pendant quelques instants, puis tu reviendras vers la Ville
 « Natale, et moi je m'en irai pour ~~me reposer~~ ^{revenir un jour avec une compagne qui m'a} car ce n'est pas en-
 « vain que j'ai passé tant de nuits solitaires dans les ~~collines~~
 « Arides. Jean. »



Je suis allé revoir le Jardin Zoologique. L'Aquarium était
 fermé. Suprême preuve, dernière méchanceté de cette ville qui
 a vu se lever mon étoile et grandir mon ~~Vestige~~.

Voici mes ~~bagages~~ bagages faits, la Logeuse payée avec
 cet argent de la Bourse. Comédie ! C'est dans deux jours, en
 effet, que la Fête commence, la Fête de notre Ville Natale. Dans
 deux jours, commence la Saint-Glinglin. Je serai là.





fre. teta



II) 2 12 8
13 18/16

LE PRINTANIER) 2 11 8
///

Belle page

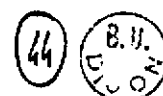
10 douces

0 54



Dès six heures du matin, la Ville Natale s'anima. Une ru-
 meur croissante dénonça le réveil plein d'espoirs de la popu-
 lation. Sur l'Esplanade, colporteurs et camelots installaient
 leur marchandise. Sur la Grande Place, on déballait avec pré-
 caution la faïence et la porcelaine pour la Fête de Midi. Les
 cafés envahissaient déjà les trottoirs et déjà les Ruraux ar-
 rivaient par bandes, en cars ou en carrioles. A six heures et
 demie, la Fanfare fit un petit tour à travers la ville en jou-
 ant Vainqueurs des Sarrasins, l'hymne traditionnel et en si bé-
 mol mineur de la Ville Natale. Le réveil devint général.

Robert, émergeant des rêves en bâillant, entendit la
 musique dans le lointain, ouvrit les yeux et vérifia l'heure
 sur le réveil ~~quatre~~. Dans le lit voisin, son frère dormait en-
 core avec obstination. Il l'écoute un instant respirer, puis
 son attention se tourna vers les bruits de la rue. Décidément,
 c'était bien la Fête. Il se leva pieds nus et en chemise de
 nuit, pour aller faire pipi; ensuite de quoy, se recoucher et,
 prenant ses genoux dans ses mains, se mettre à penser avec en-
 thousiasme: la Fête s'annonçait si éclatante cette année! Toute
 la ville le proclamait! Jamais il n'y avait eu autant de bara-
 ques, ni, disait-on, de villageois! Ni de Touristes! Et les Ruraux
 depuis plusieurs jours, arrivaient par flots. Parmi lesquels le
 plus notable aux yeux de Robert ~~était~~: l'oncle Oscar, le viticul-
 teur. Il le trouvait bien bête, le brave homme, mais d'une iné-
 puisable générosité; il ~~avait~~ ^{doit} aller le chercher ce matin même



à la gare. Cette pensée l'amène à regarder de nouveau l'heure; celle-ci vue, il se rendormit.

Lorsqu'il se réveilla, huit heures sonnaient à l'appareil adéquat. Son frère levé, l'eau de savon jaillissait autour de lui. Les yeux ouverts, Robert resta silencieux quelques instants, examinant avec attention et enregistrant méthodiquement chaque geste. Manuel vida l'eau de la cuvette en ~~etab~~ ^{etab} une grande mare autour du seau, puis entreprit de se peigner, ~~sa~~ ^{sa} ~~et~~ ^{et} ~~labeur~~ ^{labeur} délicat. Le résultat désiré obtenu, il pencha sa figure vers un ~~miroir~~ ^{miroir}, examinant ses joues.

-Ça a repoussé depuis hier ? demanda Robert.

-Tiens, ~~ta~~ ^{voilà, toi}, répondit Manuel.

X Il s'était fait raser la veille pour la première fois.

-Quand c'est que tu y retourneras ? demanda Robert.

-Eh, je sais ! Ça repousse vite, tu sais, une fois qu'on a commencé.

-Quand c'est que tu te raseras tous les jours ?

-Tu m'embêtes, ~~Tu~~ ^{Tu} ferais mieux de te lever, ~~comme d'habitude~~.

Robert se tut. Il ~~continua~~ surveilla les différentes étapes de la toilette fraternelle.

-Alors, tu te lèves ? ^{quand Manuel} Si tu es en retard, je t'attendrai pas.

Robert boudit, se passa de l'eau sur les doigts et ^(sur) le nez, et en moins de deux s'habilla. Il retrouva Manuel dans la cuisine en train de faire chauffer le café.





- ~~Papa~~ des tartines, Robert, j'ai faim.

- Le vieux n'est pas levé?

- Pas encore. Dis donc, t'as encore bouffé du sucre hier soir, y en a plus dans le sucrier.

Robert coupait le pain sans répondre; puis il beurra des ~~tranches~~.

Lorsqu' le café fut prêt, tous deux s'assirent et petit-déjeunèrent.

Ils avaient à peu près fini lorsque la porte s'ouvrit. Un être blanchâtre apparut, la face livide et les yeux glauques.

- Bonjour les enfants, dit-il.

- Bonjour papa, répondirent les enfants.

- Y a du café pour moi ?

- Non, répondit Manuel. J'ai pris le reste d'hier.

- Tu devrais bien m'en faire.

- Pas le temps, je vais chercher l'oncle à la gare.

- Et Robert, il peut pas ?

- J'accompagne Manuel, papa.

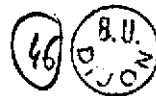
Le père s'assit sur un tabouret, en bâillant, les bras désarticulés.

- Ah, c'est vrai, y a Oscar qu'arrive ce matin, dit-il d'une voix ébattue tout en se relevant le bout du nez avec la paume de la main. Alors y a pas de café ?

Manuel et Robert s'étaient levés.

- On s'en va, dit l'aîné.





~~Alors~~ Vous vous en allez? demand~~é~~^a le père avec un intérêt simulé, pâteux tout de même.

-Tu en as pris une cuite hier, dit Robert avec un grand sérieux et une certaine admiration.

-Peuh! fit l'autre. Oh là là, ajouta-t-il en bâillant.

-Alors, on s'en va, dit Manuel. N'oublie pas de te faire du café, hein? Tu dis toujours que ça calme les gédébés. On rentrera pour dix heures, attends-nous, hein?

-C'est ça, je vous attends, c'est ça, dit-il en se levant et en retournant se coucher.

Dans la rue, les deux frères marchèrent d'un bon pas vers la gare. La Ville Natale se préparait derrière les murs des maisons avec une ardeur discrète, ne manifestant pas encore toute son exaltation. A 9 h 12 le train arriva. L'oncle, les souliers cravatés de boue séchée, descendit d'un compartiment de troisième classe avec des lots de Bureaux parlant fort et riant haut. Tout ce monde se poussa vers la sortie et se répandit sur la place de la Gare. C'est alors que Manuel aperçut, seul dans sa solitude, Pierre ^{Valmore} ~~Rougard~~, une valise à la main. Il l'abandonna l'oncle sur qui veillait cependant Robert et, se cognant contre le voyageur, s'essuya.

-Ça c'est une surprise! Vous rentrez pour la Fête?

-Bonjour, ^{Manuel} ~~Pierre~~. Je ne croyais pas que ce serait toi le premier que je rencontrassais!

-Vous avez fait un beau voyage?



Pierre haussa les épaules.

-Les voyages, c'est de la blague. Dis donc, qu'est-ce qu'on dit de moi, ici ?

-Ah bien, pas grand'chose, répondit Manuel gêné. Le feu d'artifice, ce soir, va être épatant.

-Tu sais que j'ai renoncé à la Bourse?

-On m'a dit ça.

-Qu'est-ce qu'on en dit ?

-Vous savez, on ne parle que de la Fête.

-Pas de moi ?

-Pas de trop.

-Enfin, qu'est-ce qu'on dit de moi?

-Pas grand'chose. Que la Bourse c'est fini, quoi, c'est à peu près tout. Et qu'est-ce qui s'est passé? demanda Manuel avec la plus extrême indiscretion.

-C'est très simple. J'ai fait des découvertes là-bas. Alors, tu comprends, je n'avais pas le temps d'étudier la langue étrangère. J'expliquerai ça tout au long à mon père. Et puis j'ai l'intention de prononcer un discours.

Manuel n'en revenait pas.

-Un discours! Vous allez prononcer un discours ?

Pierre sourit.

-Adieu, je te quitte! Je ne t'en dis pas plus long pour le moment. Je te reverrai pendant la Fête.

-Entendu! répondit Manuel enthousiasmé.





-Tu n'as pas vu Jean ces jours-ci ?

-Il est parti dans les Collines. Hier soir, il n'était pas encore revenu.

Pierre, sans *commenter*, reprit son chemin seul dans sa solitude et sa petite valise à la main.

Manuel, très *excité*, s'en retourna vers l'oncle et ses paniers.



O 5H



Nabouide

~~Nabouide~~ ce qui sans prénom signifiait alors le Maire de la Ville Natale, était assis, vêtu d'une robe de chambre à ramages. Il vérifiait minutieusement le mécanisme d'une mitrailleuse, car ~~xxxxxx~~ une coutume de la Ville Natale voulait que son premier édile en possédât une. Donc, avec minutie, il la nettoyait enché sur une tâche qu'il n'aurait voulu confier à personne, il semblait absorbé. Il n'en restait pas moins fort attentif aux bruits du dehors et même, il se sentait aux aguets. Il finit par entendre ce qu'il attendait: un certain pas dans le couloir. Il cria par deux fois: Paul; ~~celui-là que ce nom désignait~~ ^{l'individu que ce nom désignait} entra ouvrit la porte, sans doute pour demander la raison de cet appel. ~~V~~

Nabouide

ne lui en laissa pas le temps.

Sans le regarder, il lui demanda :

-Où vas-tu ?

-Je vais voir si tout est bien en place.

-C'est inutile. ~~Quelqu'un s'en est chargé~~ ^{Quelqu'un s'en est chargé} Tu peux rester ici.

-Ce serait peut-être mieux si j'allais y jeter un dernier coup d'oeil.

-Tu veux sortir, hein? Tu veux aller chercher Pierre à la gare? Hein, c'est ça ^{que} tu veux, aller chercher Pierre à la gare? Eh bien, je te défends d'aller chercher Pierre à la gare, tu m'entends?

-Mais...

-Tu vas peut-être me dire que tu n'avais pas l'intention





d'aller chercher Pierre ?

-Non...

-Je veux qu'il ne voit personne avant moi? Tu as compris?

-Oui, père.

La porte se refermait.

-Jean n'est pas encore rentré?

-Non, père.

-C'est bon.

La porte se referma. L'oreille tendue, Kougard écouta la direction du pas et comprit que son fils lui avait obéi. Toujours attentif aux allées et venues, il reprit son astiquage. Lorsqu'à la porte de la rue on sonna, il ne tressaillit pas. Il entendit la vieille bonne ouvrir, dire "bonjour M. Pierre", l'autre voix demander "mon père est là", puis ~~en~~ pas se rapprocher dans le couloir. La colère ne ~~lui donnait~~ pas ~~une réaction~~ ^{la fièvre}.
On frappa.

-Entrez, dit-il en se fixant dans l'attitude absorbée par une mitrailleuse.

On entra.

-Bonjour, père.

-Quouin, répondit Kougard toujours dans ~~la même attitude~~ ^{la même}.

Il y eut un silence.

-Je viens d'arriver par le train du matin, il y avait du monde.

Puis :





-Tu n'es pas trop fâché? Tu comprends, j'ai préféré rentrer. C'était inutile que je reste là-bas. Je perdais mon temps.

Puis :

-Tu vois, je n'étais pas fait pour être interprète. Ce n'était pas ma destinée. A cause ^{de} la Bourse, c'est ennuyeux, je sais bien. Mais enfin...

~~Nafruide~~ ^{Nafruide} enfin, se leva. Il était gros et ^{caré} ~~arrêté~~. Des mains ^{cahotiques} ~~cahotiques~~ pendaient au bout des ~~bras~~ bras. Il regarda Pierre fixement. Celui-ci ne fut pas consumé par la flamme paternelle.

- Père, ~~as-tu~~ lu les lettres que je t'ai envoyées ?

-Alors ?

-Je sais tu ne crois pas à ^{la vertige} ~~mon existence~~. Mais je te le prouverai que ^{deviens de plus en plus vertigineux} ~~je suis~~ père. La Vie, voilà ce que j'ai découvert: les deux aspects de la Vie ! La Vie lumineuse et la Vie obscure. Et c'est en regardant des poissons cavernicoles que ...

-Est-ce-que-ça-se-manège-les-pois-sons-ca-ver-ni-co-les?
^{Nafruide} articula ~~Nafruide~~ d'une voix monotone et plombagineuse en s'avançant lentement par lourds glissement successifs.

Pierre examina tristement la masse puissante qui se dressait devant lui; avec dégoût, il remarqua l'huile qui tachait les ~~doigts~~ ^{doigts} paternels. Il recula. Au bout de son itinéraire rétrograde, il se cogna la tête contre le mur. Il





chercha le bouton de porte derrière lui en tâtonnant, et sortit, la nuque en avant. La porte se referma. ~~Yougard~~ ^{Naboude} ~~assena~~ ~~une violente coup de poing contre le mur, et se précipita vers la porte~~, bondit.

Pierre avait déjà monté trois marches de l'escalier.

-Où vas-tu? cria ~~Yougard~~ ^{Naboude}

Un regard atroce lui signifia qu'il ne lui serait pas répondu.

-Tu veux t'en aller, mon enfant, dit ~~Yougard~~ ^{Naboude} avec douceur. Il n'y a pas de place dans ~~cette maison~~ ^{cette maison} ~~pour les gens~~ ^{pour les gens} ~~qui ont le vertige.~~

Pierre redescendit les trois marches, passa devant son père sans tourner la tête, plaça son chapeau sur la haut de son crâne ainsi qu'il en avait l'habitude, se pencha de côté pour ~~prendre~~ ^{sa valise} ~~sa valise~~ et sortit.

~~Yougard~~ ^{Naboude} retourna ~~à son~~ ^{à son} ~~vérifier~~ ^{vérifier} le fonctionnement de sa mitrailleuse; ses gestes n'exprimèrent aucun ~~sentiment~~ ^{énervement}.





O AS

~~Mostril, Saint-Pier~~ et Choumaque s'assirent et, tout en buvant, se mirent à bavarder.

Mostril, l'adjoint, ^{également} fabricant de phosphatine, reposa son verre sur la table et dit :

- C'est curieux comme les jours de fête on a soif de bonne heure.

Saint-Pier, le ~~faibl~~ ^{faibl} antier, reposa son verre sur la table et dit :

- La boisson, ça n'a pas le même goût un jour comme qui-ci que les autres. C'est bien meilleur.

Il souffla, vessie qui se dégonfle. Mostril alluma sa pipe.

- Fera beau temps, remarqua-t-il, avec assurance en regardant flamber son allumette.

Cette remarque était certes superflue, car il ne faisait jamais mauvais temps ~~depuis la mise en service~~ depuis ^{la mise en service} du chasse-nuages ~~par l'installation d'un~~. Mais on disait encore des choses comme ~~cela~~ de temps à autre; ~~comme~~ une ~~bonne~~ ^{bonne} habitude qui perpétuait sans motif un souvenir de la bonne vieille époque où la météorologie ~~avait~~ ^{avait} encore un sens.

Choumaque, le fournisseur, reposa son verre sur la table et dit :

- Alors, votre vaisselle est prête ?

Les deux autres inclinèrent le chef.

- Je me suis fendu de quinze mille turpins cette année, dit Mostril. Rien que de la belle porcelaine.





- Vous tenez bien votre rang, dit Sainpère amer et envieux.

Dans la ~~fiacre~~ lanterrie, il "perdait" plutôt "de l'argent".

- J'ai envoyé deux mille sept cent cinquante tasses de ~~maux~~ café, insista le fabricant de phosphatinate,

Choumaque siffla d'admiration.

- Moi, je m'en tire avec un billet de mille. C'est bien assez pour moi. Je n'ai pas l'intention de devenir maire.

- Don exposition Cette année, est colossale dit Nostril
~~ce n'est pas de la science~~. Il s'est à moitié ruiné.

- Dame, dit Sainpère en étalant son ventre, il faut bien qu'il rattrape le déshonneur que lui ~~causa~~ ^{occasionne} son fils.

- N'employons pas de si grands mots, chuchota Nostril.

- Vous avez entendu dire qu'il rentrait aujourd'hui ? demanda Choumaque.

- Ma foi non, dit Sainpère.

- Si, si.



Nostril s'empressait d'intervenir. Il se croyait toujours bien renseigné.

- Non seulement je l'ai entendu dire, mais j'en suis sûr. Il est arrivé ce matin.

- Qu'est-ce qu'il va en faire ? demanda Choumaque.

- C'est bien triste, cette histoire, dit Nostril. Un garçon qui avait un si bel avenir devant lui. Devant lui, naturellement, pas derrière.

- Bien sûr, fit Sainpère. Devant.



- Qu'est-ce qu'il a bien pu faire dans la Ville Etrangère ? demanda Choumaque ^{à Choumaque.}

- Peuh, ^{s'exclama} ~~il~~ ^{incroyablement} ~~vostril~~ la noce.

- Il tiendrait ça de son père, affirma Saint-Pierre. ^{7'ai} ~~l'impression qu'il court jusqu'à sa future belle-fille.~~

~~Peut-être~~ c'est une ^{jeune personne} ~~personne~~ qui a tourné la tête, ^{le fourmilles} ~~de cet enfant~~, dit ~~vostril~~. D'ailleurs, ^{on ne peut pas lui trouver} ~~vostril~~ l'air très ~~vostril~~ fute. ^{ayant suspendu sa phrase, ilorna son silence d'une bonne prise d'air ambiant.}

~~Et cet adolescent~~

- Eh ~~oui~~ oui, c'est sûrement à cause d'une petite poule, ^{accorda} ~~vostril~~ l'adjoind ^{en se garrant le portrail avec nervosité.}

^{il avait peur.}

- Alors, on ne comprend pas pourquoi il serait rentré, rétorqua Choumaque ^{qui avait l'air d'un logne.} ~~vostril~~.

Vostril se tut. L'autre continua :

- Moi, j'ai entendu dire autre chose, et qui n'a rien à voir avec les filles.

- Les garçons ? demanda Saint-Pierre.

- Mais non, mais non ! Il paraîtrait que Pierre ^{valmure} ~~Kougaré~~ aurait fait une découverte là-bas, dans la Ville Etrangère.

- Une découverte ? s'étonnèrent les deux autres.

- Oui, une découverte concernant les poissons.

- Ça alors ça n'est pas ordinaire, dit Saint-Pierre.

- Comment donc savez-vous ça ? demanda Vostril jaloux.

- Je le tiens de son frère Paul. C'est un secret. Je vous dit ça entre nous.





- Ah, c'est Paul qui vous a dit ça, dit Saint-Paul pensivement. Si c'est Paul qui vous a dit ça, alors...

- Et qu'est-ce que vous pensez du plus jeune ? demanda Zostril. Vous trouvez ça normal d'aller passer des nuits dans les montagnes et des jours on se demande à quoi faire ?

~~Miloude~~ - ~~Kougard~~ lui passe toutes ses fantaisies, dit Choumaque.

- C'est presque officiel les fiançailles de Paul et de la petite Eveline Le Busoqueux, dit Zostril.

- Peuh! Elle a plutôt l'air d'en pincer pour le père, remarqua Saint-Paul. *Pour le père qui la pince, ajoute-t-il*

- Tiens, ~~comment~~ ^{vous} avez-vous vu ça, ~~à l'instant~~ ^{vous} Zostril *avec un sourire*.

- Justement le voilà, dit Choumaque.

~~Miloude~~ ~~Kougard~~ entra dans le café, sa mitraillette sous le bras.

- J'ai encore le temps de boire un verre, non ?

- On peut partir dans dix minutes, ça sera suffisant, dirent les autres.

- J'ai bougrement soif. Le jour de la Saint-Glinglin, ça me prend toujours de bonne heure.

- Il est dix heures et demie, remarqua Zostril.

- Vous avez déjà été sur la Place ?

- J'y suis passé à huit heures, répondit l'adjoint. Ça marchait comme sur des roulettes. Dites donc, c'est formidable ce que vous exposez.

- Près de quatre cent mille objets.

- Ho, ho, on n'a jamais vu ça.





Machut, ~~Marqueux~~ et Mandace se groupèrent autour d'une table déjà poisseuse et, tout en gobant des petits verres de fifrequet, ils se mirent à commenter les événements.

Machut qui pratiquait la ~~chasse~~ ^{chasse} avec virtuosité, reposa son verre sur la table et dit :

- C'est drôle hein, quand c'est fête, j'ai la pépie dès potron-minet.

~~Marqueux~~ le marchand de cellophane (la Ville Natale n'en faisait pas une grande consommation) reposa son verre sur la table et dit :

- Je trouve que ce qu'on boit, c'est bien meilleur un jour comme aujourd'hui. Ça a plus de goût.

Il claqua la langue. Machut alluma sa pipe.

- Va faire beau temps, déclara-t-il avec conviction en éteignant son allumette dans une petite ~~mare~~ ^{mare} de fifrequet.

Cette déclaration était absolument inutile, puisqu'il faisait toujours beau dans la Ville Natale, depuis qu'il ~~chasse~~ ^{le} ~~chasse~~ ^{chasse} se balançait au bout de son nez.

~~expression~~ Mais on usait encore de cette ~~expression~~ ^{expression}, de temps en temps; c'était une ~~formule~~ ^{formule} populaire qui ne ~~était~~ ^{était} ~~pas~~ ^{pas} tombée en désuétude. Mandace, l'importateur (bien que les urbinataliens ^{qui} appréciaissent fort minimement ~~les~~ ^{sa} provenance exotique) reposa son verre sur la table et dit :

- Alors votre vaisselle est en place ?

Les deux autres s'agitèrent dans un sens affirmatif.



- Moi, je n'expose que pour la forme, continua-t-il. J'aurais même pu ne pas le faire, si j'avais voulu.

- Vous avez bien raison de tenir votre rang, dit Machut.

- Moi, j'ai trouvé qu'un billet de cent francs, c'est bien assez pour ma situation, dit ~~M~~Marqueux.

- Ma foi ça regarde que vous, dit Mandace.

- Tout le monde peut pas se ruiner comme le maire, ajoute ~~M~~Marqueux pour sa défense.

- C'est formidable, la vaisselle qu'il a amené, cette fois-ci, ~~dit~~ Machut.

- Dame, fit ~~M~~Marqueux en tirant sur sa moustache, il faut bien qu'il retape un peu sa réputation, après l'histoire de la Bourse Honorifique, dame!

- Il paraîtrait qu'il arrive aujourd'hui même, dit Machut.

- Qui ça donc ?

- Le fils ~~Marqueux~~ ^{Malouze}, celui qui a eu la Bourse.



Mandace, prétendant toujours être au courant de tout avant les autres, dit aussitôt :

- Il est arrivé ce matin même. Le fils ~~Marqueux~~ ^{Boujean} l'a vu à la descente du train.

- Il lui a parlé ?

- Oui, il paraît qu'il va prononcer un discours.

- Comment: un discours? s'inquiéta ~~M~~Marqueux. Qu'est-ce que ça veut dire ça qu'il va prononcer un discours ?

- Il va parler de ses découvertes, expliqua Mandace.

- Je ne comprends plus, dit ~~M~~Marqueux en tirant sur sa moustache. C'est un inventeur alors, ~~ce n'est pas~~ ?
Sgala?



- Oui, c'est un inventeur et il prononcera un discours, affirma Mandace très embarrassé.

- Ça n'est pas clair tout ça, dit Machut.

- Pour sûr que non, renchérit *Marqueux*.



Mandace, vexé, se tut.

- Ça m'étonne qu'il soye devenu un inventeur, reprit l'autre, parce que je me souviens bien que mon garçon quand il était en classe avec lui, il l'appelait jamais que l'abruti.

- Ça, c'est vrai, confirma le charcutier.

- C'est qu'il faut en avoir dans la tête pour être un inventeur, continua le marchand de cellophane.

- Faut reconnaître que pour une drôle de bande, c'est une drôle de bande les fils *Wabouille* ~~Kugeri~~, dit Mandace.

- Vous savez toujours pas pourquoi le plus jeune *rural?* fréquente ~~certains~~ le facteur *Personne* demanda *Marqueux*.

Mispropos, hélas, n'en savait rien. Mandace aurait bien inventé, mais ça le dépassait.

- C'est tout à fait inexplicable, se lamenta Machut. Il n'y a pas moyen de le *découvrir*.

- Même quand il est saoul, *Sabud* ne parle jamais de ça, dit Mandace.

- En tout cas ça a rapport avec du louche, dit *Marqueux*.

Ils opinèrent tous de la tronche, approbativement.

- Et pourquoi qu'il va se balader tout le temps dans les *Collines* Arides ? demanda Machut. Est-ce que ça a un sens, non mais dites-moi ?

- Tout ~~lex~~ ça tournera mal, proféra Mandace sombrement. J'ai des idées là-dessus.

60
(61)

60

- Ah? fit Machut.

Mandace ne broncha point, car il mentait.

Il y eut un silence.

C.I.D.R.E.
R.Q.
LIMOGES

- Qui c'est que vous croyez qui gagnera au printanier
cette après-midi, demanda Carqueux pour ~~abandonner son opinion~~ ^{sortir du domaine}
~~de l'ignorance~~ ^{de l'ignorance et entrer dans celui de la probabilité.}

- Rosquilly a des chances, dit Machut.

- ~~Borjean~~ ^{Borjean} aussi, dit Mandace, c'est un vrai connaisseur
lui et qui se classera sûrement parmi les premiers.

- ~~Borjean~~ ^{Borjean}, il en a pris une de ces chouques hier soir;
dit Carqueux. On a été obligé de le rapporter chez lui.

- Justement le voilà, dit Machut.

~~Le Forêt~~ ^{Borjean} entra en effet dans le café accompagné de
son frère le ~~commis~~ ^{rural} et de ses deux fils. Mandace, qui
espérait tirer des renseignements complémentaires de Manuel,
harponna la quadrette.

- ~~Borjean~~ ^{Borjean}! Venez donc par là! Il y a de la place!

Tout le monde s'assit dans un grand brouhaha.

- Ah bien, dit ~~Borjean~~ ^{Borjean}, j'ai envie de faire trenpette.
Quand c'est la Saint-Glinglin, ~~ça~~ ça me tracasse dès que
je suis levé, la sécheresse.

- Sûr qu'on n'est pas ici pour rester le gosier ~~sec~~ ^{sec},
dit l'oncle en commandant du fifrequet pour tout le monde.

Ça c'est un rural comme on n'en fait plus, pensèrent
les trois commerçants.

- Alors, vos trucs, c'est installé? demanda ~~Forêt~~ ^{Borjean}.



- Oui, dirent les autres.

- On va aller voir ça tout à l'heure, dit l'oncle. Ça vaut le dérangement ?

- Le Maire fait une exposition comme il n'y en a pas eu depuis celle de ^{voilà grand'père} ~~Salon~~ ^{et le charcutier.} ~~en 1937~~, c'est extraordinaire.

Machut était très fier de sa ville natale; il en connaissait l'histoire ^{avec précision, sur la fête,} ~~avec précision~~ et, dans l'exercice de son ^{profession} ~~profession~~, ^{enrichissait ses propos} ~~de nombreux exemples et anecdotes~~ d'exemples et anecdotes tirés des annales de la localité. Pas un porc dont il n'ignorât le pedigree.

- On verra ça, on verra ça, dit l'oncle que la fête de l'année précédente avait plutôt déçu.

- Alors, Manuel, demanda Mandace, tu as revu Pierre ^{Malbouche} ~~Kongar~~ ?

- Non, msieu Mandace, répondit Manuel, il prépare peut-être son discours.

- Qu'est-ce que ça signifie ce discours ? demanda ~~Marqueux~~ ^{Marqueux}. Onze heures sonnèrent.

- Aïe, s'écria Mandace, nous voilà en retard.

- Il faut filer, dit Machut.

Les trois exposants s'essuyèrent les moustaches et se levèrent en hâte.

- On vous reverra tout à l'heure, ~~dit~~ ^{dit} leur cria ~~dit~~ ^{dit} ~~Boujean~~.

- C'est ça, approuvèrent-ils en laissant l'oncle payer les consommations.

- Alors, demanda Boujean à son fils, maintenant ~~les~~ ^{les} sont partis, un discours, d'ici, moi, seuxé.

- Laisse donc ça hanfille, dit Oscar, t'as toujours eu tendance à te casser la nénette.

Il n'y a pas
une seule
idée dans
cette histoire
de Boujean
et Oscar

O H



Sur la ~~grand~~ Place s'étalait la vaisselle. Par centaines étaient exhibés les services de tables complets ou les lots d'un article spécial. Une banderolle annonçait le nom du propriétaire, et celui-ci, présent, attendait le début de la Fête qui ne commençait qu'à midi. Les tas étaient plus ou moins importants et différaient grandement entre eux tant par la quantité que par la qualité. La foule circulait, appréciant avec impartialité les objets exposés, n'hésitant pas à critiquer sans aménité les montres chichement ou minablement fournies.

Bonjour, l'oncle Oscar, Manuel et Robert se mêlèrent à la cohue. L'un des premiers exposants qu'ils rencontrèrent sur leur chemin fut Machut le *carcutier*. Il n'avait près de lui qu'une pile de plats, quelques terrines vides et toute une série de petites tasses à thé ~~parce qu'il n'avait rien d'autre~~.

- On dirait qu'un de vos plats est fêlé, dit *Bonjour* ~~Robert~~ avec suspicion.

Une telle supposition ~~sur~~ attira immédiatement l'attention de ceux qui l'entendirent et le cercle se forma autour de Machut. Celui-ci protesta violemment.

- Non, mais, pour qui me prenez-vous ? Raconter des trucs comme ça ! Et puis, lequel qui serait fêlé, dites ?

Bonjour ~~le~~ montra ~~du~~ du doigt. Machut l'exhiba.

- Fêlé celui-là ! non mais, fêlé, celui-là !

Il ne l'était pas.

- Bôn, bon, ça va, dit-on.





- Vous ne vous fendez pas beaucoup cette année, Machut, dit ^{Benjamin} ~~André~~ avec ostination.

- Et ces tasses à thé, répliqua le charcutier, c'est pas beau ? Un cadeau de mariage de ma tante. Regardez. Ça vient vraiment de ^{chez les Médians. Pour eux, c'est comme qui dirait de petits cadrons solaires} ~~de l'étranger~~. ^{Quand il en voit une, ils savent qu'il est cinq heures de l'après-midi.} ~~Quand il en voit une, ils savent qu'il est cinq heures de l'après-midi.~~ ~~Forêt qui n'aimait pas~~ cessa de le persécuter. Les étalages suivants ne présentaient rien d'extraordinaire : de la vaisselle de ménage banale mais en quantité suffisante pour ne pas encourir le mépris de l'opinion publique, beaucoup de faïence et peu de porcelaine. Plus loin, se trouvait le lot de ~~Rostul~~ ^{Rostul}. Il se signalait cette année à la fois par le nombre et l'homogénéité des objets : deux mille sept cent cinquante tasses à café en porcelaine s'amoncelaient près de lui. Et pas une n'était fêlée ainsi que l'avait vérifié le garde urbain le matin même. Un murmure admiratif auréolait tant les ~~gouttes~~ ^{gouttes} que leur possesseur qui, d'un geste élégant, s'appuyait sur sa canne de golf. Cet objet intriguait les gens.

- Qu'est-ce que c'est ? demandait-on au ~~détendeur~~ ^{Rostul}.

- Un cadeau de mon ami Mandace. Ça vient de l'Étranger.

- A quoi ça sert ? demandait-on.

- C'est des trucs de là-bas. On ^{ne} sait jamais trop avec ces gens-là. Il paraîtrait que ça sert à faire des trous dans ^{le gazon} ~~le gazon~~.

Robert et Manuel ~~regardaient~~ auraient rudement eu envie d'en avoir une comme ça. Mais l'exposition voisine finit par les attirer; elle se composait uniquement d'assiettes anciennes,

65 2.0.2

-
 C.I.D.R.E.
 R.A.
 LIMOGES
 X-



la coutume. Habillé en chasseur, il portait de grosses bottes de cuir splendidement cirées, qui étincelaient au soleil, et serrait contre son flanc une jolie mitrailleuse qui ne reluisait pas moins que sa maroquinerie. Un grand silence s'étalait autour de lui. Les gens stationnaient, béants et muets. Là, se taisaient les murmures d'approbation et les hipipourassements de l'enthousiasme aussi bien que les crisements du sarcasme ou les houhoulements de la haine. ~~Robert, Manuel et leurs anciens se mêlèrent à la silencieuse assistance et pendant dix minutes participèrent à la sensation commune que causaient sur la population. l'imposante présence du maire et l'ébahissante merveille de sa vaisselle exposée et le brénétique astiquage de sa mitrailleuse~~ Robert, Manuel et leurs anciens se mêlèrent à la silencieuse assistance et pendant dix minutes participèrent à la sensation commune que causaient sur la population. l'imposante présence du maire et l'ébahissante merveille de sa vaisselle exposée et le brénétique astiquage de sa mitrailleuse.

Cependant l'animation croissait d'instant en instant. Sur le balcon de la Mairie, le garde-urbain ^{Quelane} ~~Cocor~~ se préparait à faire éclater le ballon de baudruche, signal du début de la Fête.

A midi moins une, l'événement devint ^{manifeste} ~~évident~~. On allait et venait, chacun choisissant la place de son goût. Au premier coup de midi sonné par l'horloge municipale, ^{Quelane} ~~Cocor~~ se mit à souffler dans le ballon de baudruche rouge qui de plate chiquette qu'il était se transforma peu à peu en passant par diverses formes bizarres, en une sorte de dirigeable qui se gonflant s'éleva vers le ciel. ^{Quelane} ~~Cocor~~ soufflait





avec ampleur, les joues pleines, les yeux sanguinolents,
~~du~~ front ~~écroulé~~ ^{d'homme malade}. Le cinquième coup de midi sonné, le ballon
 finit par atteindre une dimension monstrueuses et les gens
 gardaient un silence absolu. Nul ne toussait, ni ne chuchotait
 encore moins ne murmurait ni ne soupirait. La foule fixait,
 immobile et muette, le gonflement de la baudruche, ~~écroulé~~
~~se demandait~~ ^{crainde} avec ~~qui~~ des
 deux éclaterait, la tête de ~~l'objet~~ ou l'objet qu'il te-
 nait entre ses dents. ~~Il n'y avait plus rien à voir.~~ Avec le
 dixième coup, l'attente ^{put de tonalités physiologiques} les crânes se vidè-
 rent de leur cerveau ^{la moelle épinière coulait dans les trayettes} et les consciences ~~se dissolvaient~~
^{en forme de braquement.} Il semblait impossible qu'un vulgaire ballon de
 baudruche, même municipal, pût atteindre un aussi stupé-
 fiant volume. Les nerfs crissaient sous la peau.

Le douzième coup de midi tombe dans l'abîme du passé.
 Le ballon éclate. La fête commence.

Nostril lève sa canne de golf et d'un coup puissant
 et vigoureux écrase d'un seul coup pour le moins deux
 cent trois assiettes. De toute part le tapage éclate verti-
 calement, atteignant en quelques secondes son maximum d'in-
 tensité. Exposants et visiteurs se précipitent en hurlant
 sur la faïence et la porcelaine. Les uns brisent les sala-
 diers à coups de pied; d'autres s'emparant d'une large sou-
 pière, la lancent dans un lot de compotiers et le tout se
^{s'effrite} ~~écroule~~ ^{avec grand} vacarme. Les saucières et les
 beurriers valsent en l'air et s'écrasent à terre avec fra-
 cas. Quelques-uns se spécialisent dans la destruction des



soucoupes se les cassent méthodiquement sur le crâne. Certains jonglent ~~avec des assiettes~~, puis abandonnent tout à coup la pratique de leur adresse; les assiettes semblent un moment s'immobiliser en l'air, puis piquent du nez et se pulvérisent sur le sol. D'autres s'assoient brutalement dans de grands plats ovales, pour les ~~les~~ casser. ~~Un fantaisiste s'emprisonne la tête dans un sucrier et se délivre d'un coup de cafetière. Le Busoqueux plétine sa collection d'assiettes~~ ~~Pratice~~ en beuglant. Manuel concasse à coup de talon les ~~de~~ rébus de Choumaque. Sous les pieds ardents de Robert, les tasses à thé ~~porcelaines~~ de Lachut depuis longtemps ne sont plus que ~~de la~~ poudre. Aux fracas et aux hurlements se mêlent des cris aigus. A cette exaltation vient se joindre enfin le tac tac d'une mitraillette.

~~Robert~~ ^{Robert} descendait lui-même sa vaisselle. Il balayait de son tir les soixante-cinq mille sept cent cinquante objets en porcelaine (sans compter les coquetiers) qu'il avait charriés jusque-là; et les beurriers sautaient et les saucières s'émiettaient et les ravers se pulvérisaient et les piles d'assiettes voltigeaient; de seconde en seconde augmentait le tas de leurs débris.

En moins de dix minutes, il ne restait plus un seul objet de faïence ou le porcelaine qui ne fut en pièces. Peu à peu, exposants et visiteurs cessèrent de hurler. Quelques convaincus recherchaient les assiettes qui avaient pu échapper à la destruction pour les briser. On n'entendait plus que le crépitement de



68
(69)

la mitraillette s'acharnant sur le monceau de morceaux. Les ments s'émiettaient, les miettes se pulvérisaient. Un nuage de poussière s'élevait vers le ciel. Puis le tir cessa.

La fête était terminée, la place entière recouverte d'une couche de débris épaisse pour le moins de dix centimètres. Il n'y avait eu que cinq blessés : deux par ^{malinade} ~~Kougar~~ avec son arme à un par ~~Kougar~~ ostril qui en balançant un coup de canne dans ses assiettes avait fendu le crâne d'un Touriste imprudent, les deux autres s'étaient entamés les yeux avec des bouts de faïence.

- Dis-donc, papa, qu'est-ce qu'elles ont pris les tasses à Machut!

- Ah! mes enfants, quels coups de talon j'ai flanqué dans les saucières de Mandace, répondit *Borfan* tout joyeux. Squ'on se sent mieux après un truc comme ça.

- Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

- J'irai bien boire un verre, dit l'oncle qui en avait mis aussi un bon coup.

Machut et *Marqueux* les rejoignirent.

- On va s'humecter les amygdales, proposa ce dernier. La poussière, ce que ça peut donner soif, bon dieu.

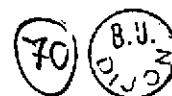
- Dites-donc, fit Machut à *Borfan*, ça sera votre tour l'année prochaine.

- Je pense bien, répondit celui-ci. Je ferai aussi bien que vous.

- C'est ce qu'on verra, répliqua celui-là.

- Ça valait le déplacement, dit l'oncle.





- Oui, mais avec sa sacrée mitraillette, il empêchait d'approcher et de taper dans sa vaisselle, remarqua ~~Forêt~~ *Borjean*.

- Ça c'est vrai, reconnut *Marqueux*, c'est pas régulier, ce truc-là! Il a tout démolì soi-même, c'est pas bien ça!

Mandace vint se joindre à eux.

- Vous ne trouvez pas, vous ? lui demande l'autre. C'est pas des façons de tout casser soi-même.

Mandace hocha la boule :

- C'est ce que je me disais à moi-même dans ma pensée actuelle.

- C'est pas bien d'avoir fait ça, insiste *Marqueux*. C'est du mépris à la population, pour ainsi dire.

- Faudrait pas qu'il continue comme ça, fit Machut tout à coup menaçant.

- C'est pas la peine de vous exalter, lui dit ~~Machut~~ *Borjean*.

- Et ses fils ? demanda brusquement Machut. On n'en a vu aucun.

- Même pas le cadet, remarqua Mandace.

Ce mystère accrut leur pépie.

- On va chez Hippolyte, non ? dit *Marqueux*.

- Oka, dit *Borjean*. Vous venez les enfants ?

- ~~D'ac~~ pater, répondirent-ils.

- Ils sont bidonnants, remarqua l'oncle *Qacar*.

Naturellement chez Hippolyte, il n'y avait guère de place. Et ça gueulait là-dedans. Ils trouvèrent cependant à se caser au bout d'une longue table de zinc aux deux-tiers occupées par





une famille de ~~Bureaux~~.

- Du fifrequet pour tout le monde, hurle l'oncle.

- Et vous les gosses ? demanda ~~Farceur~~ *Boujean*

- On veut bien du fifrequet, dit Manuel. *Boujean*

- Alors, amenez-nous-en une bouteille, dit ~~Farceur~~ au garçon.

- On y va, on y va.

- Il va encore nous faire attendre une heure, grommela Mandace *qui, chaque fois qu'il faisait sa langue sur la lèvre supérieure se*
~~dont la langue demandait à se piquer à ses poils de barbe.~~
frisait aux poils de sa moustache et il se la faisait tout le temps.

- Dis-donc, Manuel, dit ~~Marqueux~~ *Valonide*, qu'est-ce que c'est que ce truc qu'il veut faire, Pierre Kougard *Valonide*.

- Il veut prononcer un discours, M sieu ~~Marqueux~~.

Celui-ci réfléchit.

- Ca c'est vraiment une drôle d'idée, finit-il par opiner.

- Et on sait pas ce qu'il dira ? s'enquit ~~Boujean~~.

- Non, papa.

- Oh! moi, je demande ça comme ça. C'est pas ça qu'empêchera mes poils du nez de friser.

- Farceur, dit l'oncle ~~Oscar~~ en payant la bouteille de fifrequet.



O 24

72

~~Paul avait pris en douce sa belle bicyclette nippée toute~~
~~neuve, /~~ ^{Et tandis /} que son paternel justifiait son titre de maire en pulvé-
risant sa vaisselle, ^{Paul} roulait ~~vélocement~~ ^{à deux roues ramené par son frère} vers l'est de
la Ville Natale, ^{monté sur un appareil à} ~~de l'étranger.~~

Il prit le Boulevard Important puis, enfilant l'Avenue
Perpétuelle, aboutit à la Route Extérieure qui mène aux ~~Cartons~~
~~gnes~~ Arides et le long de laquelle la Ville Natale s'allonge
et s'amincit en un faubourg marmiteux qu'on réserve aux semi-
ruraux. Paul stoppa devant une maison ^{basse} / longue et sectionnée
par des grillages en une demi-douzaine de petits logis. Une
importante quantité de gosses verminait tout alentour; on les
avait bien vêtus pour la Fête, ce qui ôtait pour l'instant
à cet endroit tout son habituel pouah pittoresque. En face,
une buvette envahissait la rue de ses bancs et de ses tables
de zinc et les très rares ototones que la Fête de Midi n'in-
téressait pas commençaient à se piquer le nez.

De chaque fenêtre cuisinale, jaillissaient des vapeurs
de brouch / toucaille. Par l'une d'elles, Paul se pencha.

- ^{Sabul} n'est pas rentré ? demanda-t-il.

Sans cesser de touiller dans une marmite, ^{avec} ~~une~~ ^{Sabul} ré-
pondit :

- C'est que non qu'il ne l'est pas encore, rentré. Dès
cinq heures qu'il est parti comme c'est que vous lui aviez
dit et le voilà qui ~~ne~~ ^{est} pas encore, rentré. C'est que je
voudrais bien qu'il mange la brouch / toucaille avec nous au-
tres, ~~avec~~ Paul. Le pauvre homme, hé, c'est pas des trucs à





lui faire faire, ^{dit} Paul, et le jour de la Saint-Glinglin, encore. A cinq heures qu'il s'est levé, il a pris sa ^{ma} et le voilà parti. C'est que voilà que maintenant il a raté la fête de la vaisselle et ^{qu'} s'il continue, il ne mangera pas la brouchtoucaille avec nous.

- Mon frère n'est pas rentré alors ? interrompit Paul.

- Ah bien non. C'est bien des nouvelles idées d'aller comme ça dans les montagnes; dans mon temps, c'est qu'on y allait pas, hé non, dans les montagnes, c'est qu'il faut avoir du courage pour y aller tout le temps comme ça. Vous avez des bien drôles d'idées, vous tous. Je vous dis ça pas pour vous ^{aler} ~~aler~~, bien sûr.

- Je le sais bien, madame ^{lady} ~~lady~~.

- C'est comme votre frère, celui qui a eu la Bourse, il devait arriver aujourd'hui, pas vrai ? ^{lady} ~~lady~~ m'a dit ça hier.

- Il est arrivé, mais je ne l'ai pas vu.

- Comment donc que vous avez pu faire ça?

- Mon père l'a pas voulu.

- Vous ne dites pas le vrai, s'écria ^{lady} ~~lady~~ en cessant de touiller la brouchtoucaille.

- Mais si. Je ne sais même pas où il est, Pierre, ni ce qu'il fait.

- Oh! c'est que ça doit vous rendre triste, ^{madame} ~~madame~~ Paul. Et le jour de la Saint-Glinglin encore que ça se passe comme ça! Dites-moi les détails, ^{madame} ~~madame~~ Paul.

- C'est malheureux, mais je n'ai pas le temps, madame





Paul.

- C'est que c'est bien malheureux, ça.

- Voulez-vous faire une commission à *Paul* ?

- Eh bé, dame oui, que bien sûr.

- Voulez-vous lui dire qu'il m'attende *chez Hippolyte* ~~au café des Nègres~~ ?

res. J'y passerai après le printannier. Vous avez bien compris.

- Oui, *Madame Paul*.

- Si vous voyez Jean, dites-lui la même chose. Et surtout qu'il ne rentre pas à la maison avant de m'avoir vu. Je me sauve.

- Quelle histoire, quelle histoire, soupira *Madame Paul* tandis que Paul filait vers l'Ouest.

Lorsqu'il arriva sur la *Grande Place*, la fête était terminée, la mitraillette avait cessé son chant, la foule commençait à évacuer les lieux, piétinant les morceaux de faïence et de porcelaine. Remontant le flot, il louvoyait vers son père; il le trouva très entouré par les notabilités.

- C'est la plus formidable destruction de vaisselle qui ait jamais eu lieu, je ne dis pas dans la Ville Natale, mais même sur la surface de la planète, *disait Le Busoqueux, s'il en existe une.*

- Ce n'est rien à côté de votre admirable choix d'assiettes rares, répondit poliment *Paul*.

- Vous voulez rire, vous voulez rire, minauda Le Busoqueux.

- Tiens, te voilà, *dit Paul* en apercevant son fils.

Je ne t'ai pas beaucoup vu.

- J'étais là-bas, répondit Paul en désignant une extrémité





de la place.

- Tiens, je ne vous ai pas vu non plus, dit le notaire qui se trouvait dans cette direction.

- Je vous ai pourtant piétiné quelques assiettes.

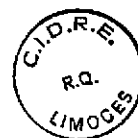
Paul mentait, ~~é~~ naturellement.

- Très bien, très bien, fit ~~Paul~~ ^{La Tourne} en souriant, j'espère que tu t'es bien amusé.

On se dirigea vers la Taverne ~~La Tourne~~ ^{La Tourne}. Il fallait bien s'ouvrir l'appétit pour le déjeuner qui, ce jour-là, se composait essentiellement d'un plat débrouchtoucaille. La brouchtoucaille se prépare ainsi dans la Ville Natale (~~ma-
telle d'ajouter qu'il n'y a que dans cette cité où l'on sache
bien la préparer~~) : prenez choux, artichauts, épinards, au-
bergines, laitues, champignons, potirons, cornichons, bette-
raves, raves, choux-raves, tomates, patates, dattes, céleris,
radis, salsifis, fèves, oignons, lentilles, épis de maïs et
noix de coco; épluchez, pelez, nettoyez, lavez, coupez, ha-
chez, concassez, triturez, tamisez, étuvez, égouttez, passez,
balayez, ramassez, délayez, sublimez, concrétisez, arrangez,
disposez et cuisez ^{partie à l'eau, partie à l'huile} partie à l'eau, partie à la grais-
se de boeuf, partie à la graisse d'ole. Prenez d'autre part
des animaux vivants, mammifères mâles et volatiles du sexe
faible. Égorgez-les, écorchez-les, découpez-les, sectionnez-
les, débitez-les, embrochez-les et rôtissez-les. Dans un
grand chaudron préparez une sauce avec huile, ail, vinaigre,



moutardes diverses, jaunes d'oeufs, fine champagne, poivre,
sel, piments, safran, cumin, girofle, thym, laurier, cari
et paprika. Jetez-y l'élément/que vous tempérez par l'élément
animal
végétal. Touillez et ratatouillez et lorsque l'heure sera
venue, servez dans le grand plat ancestral que vous aurez eu
soin de ne pas laver depuis la dernière fête.



O 5A



Les dames attendaient.

Pendant que les hommes participent à la Fête de Midi, les femmes préparent la brouchtouaille. Les réjouissances nistres ne commencent qu'avec le jeu de printanier, ~~vers cinq heures~~ dans l'après-midi.

Les dames attendaient donc.

Mme Le Busoqueux recevait Mesdames ^{Nobriade} Postril, Choumaque, ^{Kougar} ~~gard~~ mère et ^{Nobriade} ~~Kougar~~ épouse; plus Mesdemoiselles Eveline Le Busoqueux et Laodicée, sa cousine. Bref, tout le gratin femelle de la Ville Natale.

Ces dames attendaient.

Car les maris, la fine fleur de l'élite urbaine natale, s'entonnaient du fifrequet pour détruire les effets nocifs de la poudre de kaolin. La brouchtouaille cuisait à petit feu dans le grand chaudron familial. Les vingt sept coups d'une heure et demie tintèrent.

X - Ces Messieurs ne vont pas tarder, dit Mme Le Busoqueux.

- Je voudrais bien, ronchonne la grand'mère Pauline. J'ai la dent.

Quand elle a faim, ~~ixxiixiix~~, elle croquerait bien des boutons de porte, la vieille. Les demoiselles la regardent avec terreur et frissonnent, quand elle répète :

- J'ai la dent.

Les demoiselles examinent la dent, hébétées.

~~- Ils ne vont pas tarder, dit Mme Kougar sans conviction.~~





- Ils ne vont pas tarder, dit Mme *Halvord* sans conviction.

- Si nous prenions un doigt de porto, proposa Mme Le Busoqueux. Je sais que cela fait un peu Touriste, mais Mandace a réussi à en vendre une bouteille à mon mari. Rien qu'un doigt.

- Allez-y, gronde la grand-mère Pauline.

Et ces dames se mettent à suçotter le doigt de porto. Elles ne trouvent pas ça mauvais.

- Hrrouin, fit tout à coup Mme *Halvord* mère.

Ca fait taire les autres. La vieille habite une ferme isolée à la limite de l'aridité des *Conclines*. Cela ne rassure pas.

- Mon fils, ce serait malheureux qu'il ne triomphe pas.

- Évidemment, dit Mme *Bostril* sans réfléchir (croyait-elle).

- Mon fils est Maire, articula l'ancêtre.

De nouveau c'est un silence stupide. Une mouche tombe sans connaissance dans le verre de porto de Mme Chaumaque.

-Oh! quelle horreur! crie-t-elle, une mouche!

-Je vais vous donner un autre verre.

Mme Le Busoqueux s'empresse de réaliser cette polie parole. La vieille, elle, regarde la femme du fournisseur avec mépris. Une mouche, ça s'enlève avec le bout du doigt, une mouche, et ça s'écrase contre la table, une mouche. Peuh. Quelle dégénération dans cette génération! Profitant





du léger brouhaha provoqué par le décès de cet insecte domestique, les demoiselles se lèvent et vont chuchoter devant la fenêtre.

- Ce qu'elle me fait peur, dit Eveline.
 - Et moi donc, dit Laodicée.
 - Elle doit manger les petits enfants!
 - Tu es bête, Eveline. Dis-moi, on va l'avoir sur le dos toute la journée ?
 - Ah bien non, alors! Tu veux rire.
 - On va encore l'avoir au dîner chez les ~~maîtres~~.
 - Ah zut alors, zut zut zut!
 - Si elle pouvait boire, beaucoup, ça serait bien. Elle irait dormir dans un coin.
 - Oh oui, c'est ça, on va dire à Paul de la faire boire.
 - Ça la rend peut-être méchante.
- Toutes deux restèrent pensives un moment.
- Tiens voilà les ~~Enfants~~ ~~Bourgeois~~ qui passent, dit Laodicée.
 - Tu as vu, Manuel ~~Bourgeois~~ nous a regardées, dit Eveline.
 - Il est très gentil, tu sais, ce garçon.
 - Il est mal habillé.
 - Hrrrouin, dit-on tout à coup derrière leur dos. Qu'est-ce que vous regardez là, mes petites ?
- Eveline balbutia quelques mots sans suite.
- Vous parlez de vos amoureux, hein, dit la vieille, écarquillant ses dents.





Les voilà! s'écria Eveline, désignant convulsivement du doigt un groupe de messieurs qui s'avançaient décidés vers l'étude. Savoir : Rostril, Choumaque, Le Busoqueux, Paul *Nabouide* et le Maire.

- Les voilà! cria la vieille. Ils arrivent! On va pouvoir manger la brouchtoucaille!

Elle trotta vers les latatories.

- Elle me fait bien peur, cette sale vieille, dit Laodicée.

- Regarde *Nabouide* comme il est chic avec sa mitraillette, dit Eveline.

- Il est bien habillé.

- Ce qu'il doit être fort, grand comme il est.

- Paul nous a vues.

- Il n'est pas si grand que son père.

- Tiens, Jean n'est pas avec eux.

- Il n'est peut-être pas encore rentré des Montagnes.

- Pourquoi ne rentre-t-il pas pour la fête?

- C'est très élégant, ces bottes comme ça.

- Dis-moi, pourquoi Jean n'est-il pas là?

- Tu le demanderas à Paul. Ah! *Nabouide qui* monte.

Elles quittèrent la fenêtre. Peu après, les hommes entrèrent, parlant haut et riant fort.

- Mesdames, mesdemoiselles, saluèrent-ils.

Ils avaient la parole facile, toute humide de fifrequet.

- Nous trinquerons avec les dames, dirent-ils en vidant les bouteilles de porto imparté.





- Alors, madame Le Busoqueux mon épouse, cria le notaire, la brouchtoucaille est-elle prête? Nous avons grandement faim.

- C'est bien dit, monsieur Le Busoqueux, dit la vieille *Nabonide* en rentrant. Je vous attendais avec impatience, car j'ai faim. J'accepterais bien un petit verre de porto.

- Monsieur *Nabonide*, dirent les dames en chœur, il paraît que vous avez été magnifique.

- *Soixante six* cent mille objets en porcelaine, énonça le très cir-
reur de bottes Le Busoqueux.

- Trois *cent* ~~millions~~ dix-sept mille coquetiers, souligna *Ros-*
trille non moins lécheul.

- J'aimerais tant casser de la vaisselle, soupira Eveline.

- Veux-tu bien te taire, lui cria sa mère. Comment oses-tu dire *de pareilles choses*? Une jeune fille bien élevée ne doit jamais parler comme ça.

- C'est très vilain ce que tu dis-là, gronda son père. *C.D.R.E.*

- N'en parlons plus, dit *Nabonide* avec indulgence. *R.Q.*

Il la regarda *sournoisement* tout en lapant le fond de son verre. *LIMOGES*

- *Nabonide* demanda l'une des dames, qui donnez-vous comme ga-
gnant cette après-midi?

- *Boysa* a des chances, répondit le maire. Il a de l'in-
telligence et de l'imaginâtion; et une grande souplesse dans le
poignet, ne l'oublions pas.

- Et *Rosquilly*?

Une discussion s'engagea. Paul et les demoiselles se re-
groupèrent près de la fenêtre et se mirent à bavarder. Quelques



instants après une mule montée par un fonctionnaire ralentit son trot devant la maison du notaire.

Le cavalier agita la main puis, piquant des deux, disparut.

Eveline remarqua que c'était le facteur rural.

- Qu'est-ce qui lui prend ?

- Je me le demande, répondit Paul.

- C'est à vous qu'il a fait ce signe, non ? demanda Lao-dicée.

- A moi ? Vous rêvez.

- Soyez poli, Paul, *hi!*

+ Qu'est-ce qui a parlé du facteur rural ? *demanda* ~~interrompt~~

~~la grand'mère en se précipitant.~~

- Personne, répondit Paul.

*Sur ce, on annonça que la brouchtoucaille était prête.





O 54

C'est au milieu d'un enthousiasme indescriptible que ~~M. Rougard~~ ^{Nabouide} a remis au nom de la Ville Natale à ~~M. Rougard~~ ^{Bougeon} le Prix Triomphal de Printanier. Sans vouloir en aucune façon diminuer les précédents vainqueurs, on peut dire sans exagération aucune que jamais pareil triomphe ne fut mieux mérité. Jamais on n'avait porté à de tels sommets les finesses et les profondeurs du jeu. Les adversaires même de ~~Bougeon~~ ^{Nabouide} se sont accordés pour reconnaître son incontestable supériorité. En quelques brèves paroles, ~~M. Rougard~~ ^{Nabouide} retraça l'histoire du Prix Triomphal depuis sa fondation jusqu'à ces jours et ~~rapporta en souvenir de ses auditeurs les grands noms de Salomon Polyasse et de Yves-Albert Trunath, à côté desquels on peut désormais placer celui de Narcisse Brét.~~ Les applaudissements crépitérent et la Fanfare entama les premières mesures de Vainqueurs des Sarrasins.

- Ça alors ça s'arrose, dit l'oncle.

- Ah! papa, qu'est-ce qu'il va encore prendre comme chouque, murmura Robert.

Il était difficile d'approcher du vainqueur [auquel de fanatiques Touristes réclamaient des autographes. Machut et ~~Marqueux~~ ayant aperçu l'oncle, se dirigèrent vers lui entraînant leurs dames derrière eux.

- Hein votre frère, c'est un as. Quel triomphe.

- Ça alors ça s'arrose, dit l'oncle.

- C'est bien ainsi que les deux autres l'entendaient.

Ils eurent bien du mal à enlever ~~Bougeon~~ ^{Nabouide} à ses admirateurs.



- Ah! bien papa, t'as été à la hauteur, dit Robert.

- C'est c'est bien, papa, t'es un as, dit Manuel.

- Venez que je vous embrasse, mes ~~enfants~~ ^{effrontés}, déclama ~~Bourgeois~~ ^{Bourgeois}.
L'émotion lui picotait les yeux.

- Ça alors ça s'arrose, dit l'oncle.

Son frère lui donna l'accolade.



- On va chez Hippolyte ?

Une foule épaisse y déglutissait déjà le fifrequet. Elle salua de hurlements enthousiastes l'arrivée du vainqueur. L'oncle commanda plusieurs bouteilles d'un coup. Marqueux et Machut s'aperçurent alors que leurs dames ~~à~~ étaient perdues dans la foule.

- Elles nous retrouveront bien, dit le marchand de cellophane qui avait bougrement soif.

Lorsqu'ils eurent fini d'arroser le triomphe, ils se dirigèrent vers la fête foraine. On entendait mugir les gens et les chevaux de bois braire. Des airs moulus et remoulus se vrillaient dans les oreilles, avec des cris de femmes et les rires lourds des mâles; et soutenant cette clameur, le bruit monotone et à peine sensible du piétinement de la foule.

- On va rigoler un peu, proposa le charcutier et les autres le suivirent congestionnés et d'humeur folâtre.

~~Bourgeois~~ voulut s'exercer aux fléchettes, mais failli éborgner la patronne qui portait ses ~~an~~ ¹⁴⁴ en croupe avec une totale abnégation. Marqueux tenta de ¹⁴⁴ lui pincer, mais elle cria holà et le flux l'emporta plus loin. Au tir, l'oncle



se signala par de~~y~~ remarquables performances, mais les autres troublés par les alcools ne furent que ridicules. Mandace passa, traînant derrière lui sa femme qui, saoule, voulait jouer au billard japonais en tapant à coups de boules dans les vases japonais, comme un homme. Robert et Manuel s'exercèrent à la carabine au bouchon, mais ne réussirent pas à décrocher le paquet de cigarettes convoité. Puis la troupe hésita un instant : irait-elle voir le plus petit géant du monde, la poubelle humaine, ou la femme tatouée sur tout le corps dont l'entrée est interdite aux mineurs ?

- On s'offre ça, proposa l'oncle.

- Ça va, dirent les autres qui le laissèrent payer pour tout le monde.

- Les mineurs n'entrent pas, dit la caissière en désignant Robert et Manuel.

- Non mais, non mais, répondit ~~Robert~~ *Robert* poussant les enfants dans la baraque, c'est jour de rigolade aujourd'hui.

Marqueux voulait s'assurer que ce n'était pas de la peinture et approchait son index mouillé de la caravelle qui ornait le dos de la personne exposée. Le spiqueur l'en empêcha, mais ça fit rire un peu. En tout cas on ne pouvait se rendre compte que d'une façon approximative de l'intégralité du tatouage de la dame car on ne montrait pas plus que les bras et la tête et le dos et les mollets. Pour le reste, ~~c'était~~ *c'était* déception.

- Leurs histoires de mineurs qu'entrent pas, c'est de la sauce à l'oeil, dit *Robert*.





Robert et Manuel partageaient l'opinion paternelle et les mollets jوفflus et bariolés de la forte personne n'avaient éveillé en eux aucune mauvaise pensée.

- Elle est vivante! elle est vivante! hurlait un peu plus loin un individu verdi par la débîne et qui désignait à la curiosité débile des citadins et des ruraux une image représentant la femme descendue de la lune sur la terre et qui, suivant le démonstrateur, était pourvue d'une paire d'ailes soyeuses comme celle de la chauve-souris; cette singularité zoologique n'empêchait pas la personne ainsi constituée de fumer la pipe et de jouer à la belote.

La bande ne se laissa pas prendre à ces turpitudes; par contre, elle se sentit invinciblement attirée par un appareil destiné à procurer des sensations violentes aux amateurs d'icelles. On s'entassa dans un baquet qui, après avoir démarré lentement, se mit à tourner avec une vitesse de cent à l'heure, d'après l'effiche, puis, en pleine marche, le susdit baquet se décrocha et chahutant à travers un tunnel vint déverser son contenu sur une pente lisse.

- ~~W~~ Là alors on en a pour son argent, dit ~~Ben~~ ^{l'auile} en reformant son chapeau.

Les enfants voulaient remettre ça.

- Ah non alors, dit ~~Ben~~ ^{Bonjour}. Ça me donne envie de dégoûter, ce truc-là.

- On va prendre un remontant ? proposa Machut.



La bande, virant de bord, se dirigea vers un bistrot. En chemin, le champion de printanier voulut jouer à la loterie. Pendant que papa s'évertuait à mettre en relief sa malchance, Robert et Manuel en profitèrent pour s'offrir de la guimauve mauve.

Ils se mirent à engloutir ça.

- Ah! je vous cherchais, dit Paul en leur tapant sur l'épaule.

Paul était leur aîné à tous deux; et le fils du maire.

- Asc' qu'on rigole, dit Robert pour faire la conversation.

- Vous avez vu Pierre ?

- On l'a vu à la descente du train, répondit Manuel.

Il lécha ses doigts gluants.

- Je ne l'ai pas vu depuis, ajouta-t-il.

- Vous ne l'avez pas revu ?

- Non. Hein qu'on l'a pas revu ?

- Non, confirma Robert empêtré dans ses sucreries. Il va prononcer un discours, ajouta-t-il fièrement.

- C'est lui qui vous a dit ça ? demanda Paul surpris.

- Hé les gosses! cria ~~Barbeau~~, vous vous amenez ?

Il était dégouté. Il venait de perdre quarante turpins en pièces de deux ganelons.

- Voilà papa qui gueule, dit Manuel. On y va.

Paul disparut dans la foule.

- Qu'est-ce qu'il te voulait ? demanda ~~Barbeau~~ intrigué





à Manuel.

- Il sait pas où est son frère.
- Ça tournera mal cette histoire. Ça tournera mal.
- Allons nous mouiller le gosier, proposa ^{Boujean} ~~l'âne~~. Ça m'a tout chaviré, leur truc.

Ils remontèrent le flot de la foule.

Un peu plus haut, des clameurs de jubilation attirèrent leur attention.

Une masse compacte d'Urbinais, de Ruraux et de Touristes se pressaient autour des balançoires. Dans l'une d'elles, deux femmes avaient pris place; comme elles se tenaient debout, il en résultait que leurs jupes volaient très haut. A chaque balancement, la masse mâle poussait un grognement de jubilation provoqué par l'exercice et la vision.

- Dites donc, regardez ça, bégaya ^{Marqueux} ému.
- C'est des vicieuses ces femmes-là, dit l'oncle ~~du village~~ ^{rurale} dont la morale agricole et viticultrice réprouvait de telles exhibitions. Et ils sont deux cents à regarder ça! ajoute-t-il avec mépris.

Une jupe voltigea très haut.

- Ah bien, dit ^{Marqueux} la voix étranglée par l'émotion, ah bien.

Les fils ^{Boujean} se lançaient des coups d'oeil en dessous et rigolaient en dedans. Le champion les regarda d'un oeil sévère.

Il approuva son frère.

- Ça c'est vrai, c'est des vicieuses. Ça donne des mauvaises idées aux gosses. Vous, sortez vos mains de vos poches.



Les deux femmes diminuaient peu à peu l'amplitude de leur vol, leurs jupes se soulevaient de moins en moins jusqu'à ne le plus faire. La masse mâle se dispersa en se félicitant de s'être rincé l'oeil d'aussi copieuse et gratuite façon. La balançoire s'arrêta; les deux femmes sautèrent sur le sol. Carqueux et Machut reconnurent leurs dames.

On en parlerait longtemps de cette bien bonne, et sûr qu'on en ferait une chanson avec accompagnement de binious, vielles, tambourins et lansquenets.





OSV

~~Nalanda~~ accompagné des notables faisait un tour de fête afin d'en superviser la mise en scène et de se montrer un peu à son peuple.

Sur le boulevard Perpétuel l'arrivée de ces messieurs fut marquée par un mouvement de foule respectueux. Les Touristes curieux et les Ruraux sévères ^{se le} faisaient montren du doigt : c'est le grand, là-bas avec le chapeau de paille.

- Si c'est pas malheureux, dit ~~Nalanda~~ ^{Panacole} qui jouait au billard japonais en compagnie de ~~Shantant~~ ^{Catogan}. Si c'est pas malheureux de les voir tous à plat ventre devant cette grande brute.

- Peut, ce sont des lâches, dit son compagnons

- La Bourse Honorifique, c'est un scandale. Un vrai scandale. Eh bien, ça ne leur fait rien.

- Il casse sa vaisselle tout seul; ça ne les révolte pas non plus.

- Oui, ils rouspètent un peu et puis c'est tout.

- Ils n'ont rien dans le ventre, ces gâs-là.



~~Nalanda~~ s'avancait, fendant majestueusement la foule. Il fit une petite station devant un tir et cassant une pipe à chaque coup, gagna une petite décoration que la marchande lui remit, émue, au milieu des acclamations de la population en disposition d'admiration.

- Tu vois ça, dit ~~Panacole~~ ^{Panacole}. quel chiqué! Il raterait un éléphant à deux mètres.

- Ça, tu as tort, c'est un fameux tireur, objecta ~~Shantant~~ ^{Catogan}.

- Tu vois, tu t'en laisses imposer, toi aussi. Si ~~B~~



J'étais pas là, tu serais aussi plat que les autres.

Le Busoqueux qui avait horreur du populaire suivait en geignant la suite majorienne.

- Quelle foule, proféra-t-il.

- Vous pouvez rentrer chez vous, ~~dit~~ lui fit remarquer Saintpère que le notaire avait profondément vexé en ne l'invitant pas à déjeuner.

~~Nalvide~~ se retourna vers Le Busoqueux.



- Vous êtes fatigué ? Ça ne vous amuse pas ?

- Ah, ~~Nalvide~~, quel merveilleux tireur vous faites, répondit le notaire.

- Peuh! casser une pipe à trois mètres, la belle affaire.

- Vous n'avez donc jamais tiré un seul coup de votre vie, ? demanda Saintpère au notaire.

Les autres rigolèrent bien fort de cette bien bonne.

Devant les chevaux de bois, ~~Nalvide~~ proposa de faire un tour. Le Busoqueux s'y refusa. Ça lui donnait mal au coeur. Grimpé sur une vache, ~~Nalvide~~ faisait semblant de s'amuser fortement et les Citadins ~~et les Ruraux~~ disaient: pas fier notre maire, ça c'est bien, et les Ruraux ajoutaient: pas fier ~~leur~~ maire, pas fier du tout, et les Touristes ~~concluaient~~: vraiment, vraiment on nous gâte pour ce qui est du pittoresque, . /

- Regarde-moi ce chiqué! dit ~~Baracole~~ à son compagnon qui essayait de pêcher à la ligne une bouteille de mousseux. Il fait ça pour se rendre populaire; et ça marche!



- C'est vrai tout de même qu'il est pas fier. ~~Salomon~~
~~Quelqu'un n'aurait jamais fait ça.~~

- Tiens tu es aussi naïf que les autres. C'est pas étonnant qu'il soit encore maire avec des cocos ^{bénêts} comme toi.

Agacé par cette remarque, ~~Ratogon~~ fit un faux-mouvement, grâce auquel il pêcha la bouteille.

Redescendant de sa vache au milieu de la déférence générale, ~~Naloude~~ vit ~~Quelqu'un~~ ^{Quelqu'un} qui lui ~~montra~~ ^{fit} des signes. Il le rejoignit et l'entraîna vers un coin tranquille, derrière une roulotte.

- Alors, que font mes fils ?

- Par lequel voulez-vous que je commence ?

- Vous devenez gâteaux, ~~Quelqu'un~~. Je vous demande ce qu'ils font.

- Ensemble, rien, puisqu'ils ne sont pas ensemble, mais séparément, ils s'occupent.

- N'essayez pas de raisonner, ~~Quelqu'un~~. Ça ne vous réussit pas. Jean est-il rentré ?

- Oui, il est rentré vers une heure. Il a mangé la bouchée avec ~~Bathiste~~. Et en ce moment, ils boivent le coup ensemble eux deux avec Paul, ~~tous les trois~~. Oui, ^{chez Hippolyte} à la ~~laverie~~ ^{chez Hippolyte} Bathiste qu'ils sont. C'est pas des amitiés à avoir pour les fils de ~~mon~~ ^{mon} Maire, un facteur rural.

- Gardez vos remarques pour vous, fonctionnaire subalter

- Je vous demande pardon, mon Maire. Mais un jour comme aujourd'hui on se permet des ~~insultes~~ ^{insultations de cet acabit}, dame.





- Qu'est-ce qu'ils peuvent bien faire ? murmura ~~le gars~~ ^{Nabouide}

- ~~Je~~ ^{Je} sais-ti moi ? Ils ont l'air très excités. Mais tout le monde, il l'est aujourd'hui : alors ça ne veut rien dire. C'est ~~Monsieur~~ Jean qui se promène tout le temps dans les ~~arides~~ ^{arides} arides qu'en est la cause, de tout ça.

- Ne raisonnez pas, ~~Quelqu'un~~ ^{Quelqu'un} vous n'y comprenez rien, bon - ~~gais~~ ^{gais}, vous n'y comprenez rien.

- Qu'est-ce qu'ils peuvent bien faire, qu'est-ce qu'ils peuvent bien faire ?

~~Quelqu'un~~ ^{Quelqu'un} haussa les épaules ce qui signifiait pour lui l'ignorance. Puis il se moucha. ~~Nabouide~~ ^{Nabouide} se mit à penser à autre chose.

- Et Pierre ?

~~Quelqu'un~~ ^{Quelqu'un} sourit d'un air satisfait.

- Il est en train de faire un discours.

- Koua ? Koua ?

- Oui. Il est en train de faire un discours et même qu'il a loué la salle du fond, chez ~~Rosquilly~~ ^{Rosquilly} et ça coûte un demi-turpin de participation aux frais, comme il est dit ^{sur l'affiche manuscrite.} C'est pour ça que je suis venu parce que j'ai pensé que vous voudriez entendre ~~Monsieur~~ Pierre faire un discours, et que je m'étonnais, mon Mère, que vous ne fussiez pas là. Dame, c'est de l'honneur pour vous, ~~Monsieur~~ ^{Nabouide} car il n'y en a pas beaucoup de jeunes gens qui seraient capables de faire un discours, surtout sur les poissons, à ce qu'il m'a semblé, d'après les premières paroles que j'ai entendues, mais comme je suis en train de vous l'expliquer -





pliquer, comme je vous y voyais pas chez ~~Raspail~~, j'ai pensé que ça vous ferait plaisir d'entendre ~~M. Pierre~~ Pierre s'adresser aux populations.

~~Quéfave~~ ayant été qualifié d'idiot se tut.

- Allons-y, dit ~~Marbais~~.

Il se dirigea vers chez ~~Raspail~~. Il marchait derrière les roulottes pour éviter la foule. Les chiens des forains bondissaient et lui aboyaient aux jarrets. ~~Quéfave~~ suivait en écartant ces animaux à coups de pieds et en criant sales bêtes avec conviction.





O 7 H



En moins de dix minutes, la Ville Natale en son entier avait appris que Pierre *Nahamde* allait prononcer un discours et cette nouvelle réveilla le souvenir de la Bourse Honorifique dans tous les esprits que la Fête, avait, suivant sa fonction propre, rendus oublieux du fonctionnement régulier de la cité.

γ A l'heure dite, la salle était pleine comme un oeuf et bondée comme un terrier de lapins. A la porte, *Raspail* le patron empêchait d'entrer les arrivants en surnombre malgré leurs protestations d'une véhémence alcoolique. Aucune femme dans l'assistance, et peu de notables. Ni Paul ni Jean n'étaient là, mais Robert et Manuel s'étaient glissés au premier rang.

A six heures exactement, l'orateur parut. Il se dirigea *catégoriquement* vers la table, ~~comme un phalope vers sa flamme~~ et tout de suite se mit à parler. Les gens s'étaient immédiatement tus.

Les premières phrases se perdirent à travers le silence. Qu'est-ce qu'il disait cet abruti de Pierre ? On ne comprenait pas bien. Il y a deux aspects de la Vie. Où a-t-il été *pêcher* ça ? Dans la Ville Etrangère ? Il aurait beaucoup mieux fait de travailler pour faire honneur à sa Bourse Honorifique. Il y a la Vie dans la Lumière et la Vie dans les Ténèbres et dans la Lumière elle est régie par l'Angoisse et dans les Ténèbres par le Bonheur. Voilà ce qu'il raconte. Et pourquoi vient-il en ce jour de Fête déranger les concitoyens en les appelant à méditer sur la Vie. Elle est dehors, la Vie, avec

ses balançoires, ses alcools et ses monstres.

Ah bon, il suppose qu'on ne comprend pas. Son petit voyage l'a rendu crâneur. C'est ça; qu'il explique par des exemples. Ça ne ferait pas de mal après tout, car c'est pas bien clair ce qu'il dit. Koua koua ? la Vie du Foetus ? On peut pas s'empêcher de rigoler en entendant ça. Ah bon, s'il vient ici pour raconter des saloperies, on va peut-être s'en payer une tranche. Et il continue. Il continue et il a l'air convaincu de ce qu'il raconte. ~~Il prétend maintenant que ça a du vrai aussi ce qu'il dit, par un certain côté. Donc la vie c'est souvent quelque chose de ~~très~~ difficile et de dur et on ne sait jamais ce qui vous attend. ~~Et qu'on en a du souci dans la vie et des embêtements et des ennuis et des maladies et des deuils. En conséquence de quoi il a l'odeur comme ça~~ ~~Y a-t-il un moment où on était plus tranquille quand on était dans le ventre de la mère, bien que ça soye un peu cochon de dire tout haut des choses comme ça.~~~~

En tout cas, c'est des drôles d'idées. On s'en passerait bien de se remuer le contenu de la ciboule là-dessus, et ça rime pas à grand'chose tous ces grands mots-là. Et voilà à quoi il passait son temps dans la Ville Étrangère. Comme s'il aurait pas mieux fait d'apprendre la Langue Étrangère. Voilà à quoi ça sert les ~~merveilles~~ ^{turpitudes} publics, à permettre au fils du Maire de remuer dans sa tête des tas d'idées malsaines.

Bon, le voilà qui parle de l'Océan maintenant. On ne voit pas bien le rapport. A cause des Eaux, quelles Eaux ? Ah bon,



on a compris. Mais c'est dégoûtant ce qu'il raconte. On ne devrait pas parler de ça en public. C'est infect et il y a des enfants qui entendent ça. *Panque*, qui avait des délicatesses, murmura, mais on le fit taire.

Maintenant il va parler d'un animal plus affreux que le homard et que l'huître : le Poisson Cavernicole. Où a-t-il été pêcher ça : non mais on se le demande!

- Est-ce-que-ça-se-mange-les poissons-cavernicoles ? articula quelqu'un.

Ce fut un vaste silence. Pierre déchiffra l'assistance et aperçut son frère qui venait d'entrer suivi de *Grégoire*.

- Allons tais-toi, dit *Nélaide* d'un air bon enfant.

Puis se tournant vers les auditeurs, il dit ces mots d'une voix enjouée :

- Mes chers concitoyens, je vous remercie de l'attention bienveillante que vous avez bien voulu accorder au très intéressant exposé que mon fils vient de vous faire. J'espère qu'il vous aura intéressé. Il dénote une certaine ~~in~~ inexpérience que vous voudrez bien excuser en raison du jeune âge de l'orateur. Merci, mes chers concitoyens, encore une fois merci.

Personne ne bougea.

Eh bien, en voilà une affaire! Ah! dans la Ville Natale on en parlerait au moins aussi longtemps que des cuisses à *dame* *Marqueux* *dame Machut*. Conscients de la gravité de l'heure présente et fiers d'assister à ce mouvement tournant de l'his-





Moire, les auditeurs sentaient btarre dans leur poitrine quotidienne un coeur exceptionnel.

Personne ne bougeait.

Quelass essaya de rompre la glace et dit timidement :

- Allons, messieurs, circulez!

Personne n'avait bougé.

Et pourquoi qu'il ne disait rien, l'abruti! Ca aurait un peu soulagé l'assemblée. On se sentait là comme des coupables; mais oui : comme des coupables! Pour un jour de Fête, c'était pas agréable! quelle affaire, quelle affaire! Oh ! sûr qu'on s'en souviendrait longtemps. On en ferait peut-être même une mélopée avec accompagnement de sistres, tambours, flûets et galapias. *halante* mima le départ et se tourna vers Le Busoqueux :

- Vous venez, cher ami ? Dit-il.

Alors *Parole* ~~Quelass~~, avec un grand courage, prit la parole.

- Pourquoi qu'on s'en irait. C'est pas fini.

- Eh non, c'est pas fini, approuva ~~Quelass~~ *catogan*.

D'autres encore étaient de cet avis. On murmura. Plusieurs personnes se levèrent.

- Attendez , attendez, cria Pierre. Je n'ai pas terminé. Attendez donc!

- Rasseyez-vous, cria quelqu'un. Il va parler.

Même *halante* ne bougea plus.



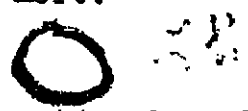
Pierre, après avoir ouvert deux ou trois fois la bouche sans émettre un son, enfin dit :

- Je voulais, comme conclusion, vous parler d'un sujet précis et concret : de la situation faite aux pauvres poissons ~~sur les bords de leur espace humide~~ lorsqu'on les sort de leur espace humide.



Tout le monde se mit à rire .

Quand ils furent tous partis, Pierre découvrit qu'il était triste jusqu'à la mort.



Ces dames étaient restées dans la salle à manger.

- Il se conduit bien mal, ce soir, dit *Jeannine*.

- Pourquoi donc, répondit *Pauline*. C'est jour de fête, aujourd'hui. Tout le monde s'amuse.

- Tout de même, ma mère, c'est un peu honteux ce qu'il fait. Vous n'avez pas remarqué ?

- Quoi donc ?

- Il serre tout le temps la petite Eveline dans les coins. Sa future belle-fille!

- Bah! bah! Elle ne l'est pas encore, après tout, sa belle-fille.

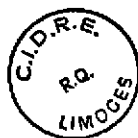
- Et si Paul voyait ça!

- Il n'a qu'à être là. Où est-il encore passé ? quand on est fiancé, on surveille sa future, dame oui.

- Et la petite Eveline qui se laisse faire! Je l'ai vu qui lui pinçait le menton, oui, il lui pinçait le menton.

- Bah, si ça lui fait plaisir. C'est son droit.

- Tout de même, tout de même, *ma mère*.



De la pièce voisine des cris d'enthousiasme, " Ah! la belle verte! " annoncèrent que le feu d'artifice venait de commencer. La vieille *Madeleine* se servit un petit verre de trapu.



- A votre santé, ma fille.

~~Mme Rougerd~~ ^{Mme Valbonide} inclina la tête.

- Tout de même, reprit-elle en soupirant.

- Ah! la belle blanche, cria-t-on à côté.

- Il est coureur. Je veux bien lui pardonner, mais tout de même, sa future belle-fille...

- Vous n'avez rien à lui pardonner, répliqua la vieille. Il fait ce qu'il veut. Ah! mon fils, ce n'est pas un homme comme un autre, allez, faut comprendre ça, ma fille.

~~Mme Rougerd~~ ^{Mme Valbonide} soupira.

- Et ce scandale avec Pierre....

- Il mériterait une correction, ce garsment. Faire ~~un~~ discours, voyez-vous ça, ce morveux qui a passé tout son temps là-bas à busoquer et qui vient maintenant nous parler de poissons! Pah! c'est une correction qu'il mériterait.

Elle finit son verre.

- Venez donc voir le feu d'artifice, ma fille, c'est votre mari ~~mon fils~~ ^{mon fils}, qui a encore organisé ça. Il faut en être fière.

~~Mme Rougerd~~ ^{Mme Valbonide} se leva en soupirant et suivit la vieille. Toutes deux rejoignirent les invités sur le balcon, une douzaine de personnes notables des deux sexes; tout près d'Eveline était ~~Mme Rougerd~~ ^{Mme Valbonide}.

Il était tout près d'elle.

- Ah! ah! ah! cria-t-on en voyant une chenille verdâtre descendre de quelque constellation.

- Magnifique! s'exclama Le Busoqueux.





- C'est le plus beau feu d'artifice qu'il y ait jamais eu, dit *Rostril*.

- Celui de l'an quarante est célèbre, ajouta Choumaque l'érudit, mais il ne valait pas celui-là.

En bas, sur la place, des remous de foule signalaient les belles pièces. On acclamait. Les étoiles soigneusement alignées perçaient le ciel d'un noir ^{bien} épais. L'atmosphère était tiède et douce mais un peu fatiguée par le poids des odeurs, foule, alcools, brouchtouaille, poussière. Mais c'était un beau jour tout de même et l'on respirait ^{à plein gosier} cette heure tendre de la première nuit de printemps.

Dans le ciel s'éparpilla une nuée d'étincelles bleues.

- Que c'est joli le bleu, dit Eveline à son voisin. C'est une très jolie couleur le bleu. Vous ne trouvez pas, *messieurs Nabonide?*

- Très jolie, répondit celui-ci pensivement.

Eveline le regarda.

- A quoi pensez-vous, *messieurs Nabonide?*

- Si l'on montait au second, on verrait bien mieux.

Donc Nabonide mère se gratta le nez, et *son Nabonide* épouse n'avait rien vu.

- Ah! la belle rouge, cria Le busoqueux d'une voix fausse avec un air idiot.

A l'étage supérieur, *Nabonide* ouvrit la fenêtre de la salle de travail de ses fils.

- On ne voit pas mieux, remarqua Eveline.





- Non, mais on est plus tranquille.

- C'est vrai, on est plus tranquille. Ils crient trop fort.
C'est si beau le calme de la nuit. N'est-ce pas ?

- Assurément. Ça rend doux.

Il se tira sur la moustache et coulisant son regard sus-
sus :

- Vous ferez une bien mignonne petite brû.

- Ne parlons pas de ça ce soir, ~~mais~~ *Madame*. Laissons-
nous plutôt rêver.

- Ah ah, fit-il intéressé.

Il ajouta :

- Celui-là je le trouve magnifique.

Il s'agissait d'un effet pyrotechnique qui s'étalait dans
le ciel, dégoulinant ensuite en traînées blanchâtres.

- Moi, vous savez, *Eveline*, ajouta *Madame*, je n'ai pas
beaucoup l'habitude de rêver.

- Vous aviez l'air ^{pourtant} rien rêveur il y a quelques instants.

- Alors ça m'arrive peut-être maintenant sans que je m'en
rende compte, oh, oh, oh.

Ça le fait rire, ce genre d'habitude ainsi surpris au
début de la pousse. Et son tremblement du thorax entraîne une
extension des bras dont l'un vient tout à coup entourer la
taille d'Eveline.

Eveline tremble légèrement, esquisse un ah et conclut,
après vision de quelques chandelles violettes indigo bleues
vertes orangées et rouges :





Monsieur Nabonide

- Et c'est vous, ~~Monsieur Nabonide~~, qui avez choisi personnellement toutes ces beautés.

- Oui, dit-il, Eveline, qu'il ajouta.

Et il rajouta :

- Eveline,

sur un ton plus bas, sa main pressant plus fort.

Là-dessus quelques bombes lumineuses déchirèrent la soie du ciel. Derrière eux, dans la salle de travail, on alluma la lumière. Eveline se dégagea en se retournant. Ayant vu Pierre, elle dit son nom. ~~Nabonide~~ pivota dans cette direction.

- A quoi m'ont servi tous ces livres, ricana Pierre. Tiens! un dictionnaire de ~~langue-étrangère~~.

- Qu'es-tu venu faire ici ?

- Je redescends, dit Eveline.

- Bonjour, Eveline, dit Pierre.

Il la regarda passer.

Ils l'entendirent qui ~~descendait~~ l'escalier, en se pressant.

- Je te demande ce que tu es venu faire ici.

- Te tuer.

- Mais tu n'en as pas le droit, s'écria ~~Nabonide~~ très scandalisé. Je suis ton père.

- Je veux te tuer; Malheureusement, je n'ai rien apporté pour le faire. Je n'ai ni couteau, ni fusil, ni hache, ni bâton.

- Alors, ce n'est qu'un mot.

- Mais je voulais t'en faire part.

- Eh bien, me voilà renseigné.



- Oui, je veux te tuer.
- Après tout, je me demande bien pourquoi.
- Tu m'as contrarié.
- C'était idiot ce que tu racontais aux gens cet après-midi.

- Moins idiot que ton feu d'artifice.
- C'est la coutume, mon ~~petit~~.
- Elle est à reviser.



- Et quoi encore ?
- Ne plus faire fonctionner le chasse-nuages.

D'horreur, ~~Malinide~~ s'appuya contre le chambranle de la porte-fenêtre, en se cachant la face d'une main, dans la paume de laquelle il flaira la trace du parfum d'Eveline. Cette découverte ayant changé le cours de ses idées, il répéta de nouveau le mot "horreur", ~~en~~ en songeant aux moyens de se débarrasser de Pierre et de regagner le balcon à l'étage inférieur.

Il se cala sur ses pattes, découvrit son visage et prit un air non moins détaché que décidé :

- Enfin! comme tu dis, tout ça ce ne sont que des mots.
Merci tout de même de m'en avoir informé! Je rejoins mes invités.

- Je te tuerais!

~~Malinide~~ se mit en marche et devant Pierre qui effectivement ne portait sur lui aucune arme. Aussi c'est sain-z-et sauf que le Laire rejoignit ses invités et le père sa future bru.



104

Lorsque le bouquet se fut éteint, les invités acceptèrent de goûter au champagne, importé par Mandace, nouveauté bruyante, pétillante, énivrante. Le Busoqueux n'était pas d'avis que sa fille y goûtât, mais *Nabonide* en offrit une pleine coupe à Eveline, qui trouva ça bon.

Puis ils suggérèrent quelque jeu de société; il se décidèrent pour caillou qu'on est, cristal qu'en a, qui demande de l'attention. La grand-mère Pauline s'endormit. Eveline se recusa. *Nabonide*, hôte, voulut lui tenir compagnie, bien qu'il adorât cette sorte de distraction. Tous deux s'assirent un peu loin des innocents.

Eveline posa son verre, très vidé, voulut dire qu'elle trouvait ça bon (excellent, délicieux, merveilleux, et *d'autres* ou même rafraîchissant, elle aurait choisi) mais, ayant tourné la tête et vu celle de Kougard qui rougeoyait avec insistance, elle s'inquiéta.

- Paul ne rentrera pas ce soir ?

- Je ne sais pas, répondit *Nabonide* distraitement.



Il avait maintenant les yeux tout ronds, et plantés dans la tête avec le clou noir de l'iris bien briqué.

- Je ne comprends pas pourquoi il n'est pas là ce soir avec nous.

Nabonide n'a pas l'air d'écouter. Il saisit la main d'Eveline. Eveline a peur qu'un des innocents ne se retourne. Mais c'est Paul qui entre.



Kougard lâche la main.

Paul sourit.

- Où donc étiez-vous, demande Eveline. Je ne vous ai pas vu de la soirée. On aurait pu danser.

- Je cherchais mes frères et soeur.

- Mais ~~tu~~ n'as pas de soeur, dit Eveline en riant.

- C'est ce qu'on dit. Enfin, ne parlons que des frères.

- Je n'aime pas tes façons, dit ~~Paul~~ *Malinade*. Tu devais être ici. Que faisais-tu ? Et Jean ?

- Jean est revenu tout à l'heure des Collines Arides. Il y repart avec Pierre. D'ailleurs, ils m'ont chargé de t'en informer.

~~Kougard~~ *Malinade* n'est pas beau à voir. Eveline aimerait mieux maintenant le jeu de société. Mais ~~elle~~ *Malinade* maintenant l'y invite. Elle y court et laisse les deux hommes à leurs histoires de famille.

- Explique-toi, dit ~~Paul~~ *Malinade*.





- Quand je dis les Collines Arides, je veux dire plus précisément la limite : la ferme de grand'mère.

- Et alors ?

- As-tu besoin d'autres explications ? C'est très simple : nous avons fait une découverte.

- Vraiment ?

- Vraiment.

Mébonide alla secouer sa mère, qui rochonna des ~~vestraits~~ ^{nerves} malfaisants. Ils partirent tous les deux. Les innocents qui titombaient firent semblant de ne pas remarquer cette fuite.

Paul s'approche d'Eveline :

- ~~On dansait maintenant ?~~

- Que se passe-t-il ? demanda-t-elle en secouant ~~quelques~~ ^{quelques} fronces.

- Nous sommes en pleine époque historique, ^{dit} ~~dit~~ Paul.

Elle le regarda :

- Oh dites-moi, cher ^{Paul}, Oh, racontez-moi tout.

- Non, dit Paul.

Il la regarda encore une fois.

- Non, dit-il.



105 ter.

108 11.11.2010

fre tithe

III

LE GRAND MINERAL



210 921813 JEAN

haut section

Belle fête

10 douces
5A

109 8.11.2
O.I.C.

Le jour naissait, avec lui le désastre et je partis vers les montagnes:

A la fin de la fête le fazeur s'était enfui comme un foleur.

Je comprenais pourquoi le père s'était enfui et ce qu'il voulait faire.

Je compris son dessein, son destin et sa fuite, son but et son chemin.

Je partis vers les montagnes dans le jour naissant, vers les ~~montagnes~~ arides,

Dans le vent frais d'une aube sur la route déserte qui menait à la ferme,

Première et sûre étape, premier signe de la trajectoire infail-
libile,

Première échéance.

Pierre aussi poursuivait le père fugitif mais par de plus er-
rantes pistes

Le solitaire poursuivait le solitaire

Ne connaissant que sa vengeance personnelle et son désir de
mort

Et je suivais la piste du père, le pied dans son empreinte.

Je savais où j'allais, je savais où je voulais aller, et c'est
là que j'alla,

✓ A la ferme lointaine qu'habitait la grand-mère, celle qui en-
gendra

Naboude
L'illustre et grand ~~Kougerd~~, maire de la Ville Natale, le
puissant et le fort,

Tout simplement mon père.

Dans cette petite maison, le dernier poste humain avant le

C.I.D.R.E.
R.Q.
LIMOGES

(110) (B.J. 9 JUN 72)

domaine des pierres,

Elle vivait avec ses poules et leurs couvées, ses bédiers et leurs chèvres, sa vache et son berger.

La terre qui l'entourait manquait déjà d'amour et pelait par endroits,

Terre picane, terre picane, terre picanière

C.I.D.R.E.
R.Q.
LIMOGES

Rebutant le travail appliqué de ceux qui cultivent les champs.

La vieille se tenait à la limite des rocs et de la végétation

Et nul ne savait si elle avait abandonné le caillou pour la plante

Où si partie de la Ville Natale elle s'en était allée

Attirée par l'aridité des montagnes sans oser s'y livrer

Et comme une vache broutait l'herbe et telle une chèvre aspirait aux rochers.

La vieille vivait là, limite de deux règnes, frontière de deux royaumes.

Descendue pour la fête, elle était remontée dans la nuit,

Laissant derrière elle la ville tournoyer encore avant de s'endormir,

Emmenant avec elle un homme bouleversé, vaincu par son destin,

Son fils, l'illustre et puissant maire de la Ville Natale,

Mon père tout simplement.

Elle resta dans sa ferme, solitude et repaire de sa vieille férocité,

Mais lui s'enfuit plus loin vers de plus hauts ~~regif~~ refuges.

Le Soleil mâchait la pyramide de fumier érigée dans la cour,

La grand'mère somnolait en suçotant ses dents.



Abrutie par les fifrefrets de la fête, elle regardait stupidement un fils de son unique fils.

Point de paroles entre nous, ni de signes, ni de reconnaissances,

Je passa devant elle fouillant l'étable et la maison.

L'ancêtre se lamentait, elle se lamentait et bavait, elle bavait.

Je n'avais pas le temps de rire de la fureur sénile de ce vieux végnimal.

Le père s'était enfui plus loin vers de plus hauts refuges.

Je pris le boire et le manger car je connaissais la longueur du chemin

Et partis sans saluer la vieillesse irritable de la géolière dépistée.



49



Après la ferme la route continuait à travers les pâturages
Puis s'éloignissait en un mince sentier qui menait au moulin
Près duquel une vache et des chèvres gardées par un berger
Rognaient l'herbe chétive que supportait cette terre picane.
Avant l'aube le cabreux avait deviné dans l'ombre
Une ombre plus épaisse qui se mouvait rapide marchant vers le
moulin

Il avait deviné celui qui commande aux citadins serviles
Et détruit ses richesses pour réjouir leurs yeux mous..
Le grand ~~Malin~~^{malin}, ~~son fusil~~^{sa hachette} sous le bras, s'en allait-il tuer
quelques oiseaux rapaces?

Le cabreux détourne les yeux et veille sur son troupeau de
bêtes maigres.

A la troisième heure du jour, j'atteignis le moulin ~~que l'on~~
disait abandonné.

La porte était ouverte et rien ni personne n'en interdisait
l'entrée.

Je cria: "Es-tu là, toi le père", mais sans attendre la réponse
je monta.

Autour de cette tour que l'on disait abandonnée, j'avais erré
singulièrement,

J'y avais senti palpiter une vie mystérieuse, une vie secrète,
Et ~~moi~~^{l'adulte} avait découvert avec moi cette vie secrète et mysté-
rieuse

Et la bouche cousue du cabreux et les secrets voyages de l'
ancêtre femelle.





J'étais dans cette tour où l'on cachait une vie mystérieuse
et secrète,

Une vie sur laquelle Paul avait pu mettre un nom,

J'étais dans cette tour que j'avais cernée de sa patience.

A son sommet montant par un rude escalier, trouva porte,

Et dans la tanière j'entra, mais je recula bousculé par l'
odeur.

Sur le sol pourrissaient des nourritures et des vers grigno-
taient la viande crasse,

D'un tas d'ordures suintaient des liquides épais et dans un
coin moisissait une mare,

La vermine dévorait une paille noire et des souris dansaient
avec des excréments,

Par une fissure de la muraille le soleil ne pouvait visiter
ce charogneux abri,

Mais dans le fond de la vallée, la ville s'exhibait serrant
le ~~le~~ *qued* entre ses cuisses.

Là s'était écoulé le cours des choses, le cours du ~~temps~~ pour
une vie humaine.

Emprisonnée près des hauts horizons elle vivait là, cette
soeur ignorée,

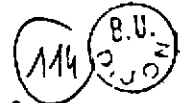
Loin de la vie de la ville, loin des troupeaux et des champs,

Près de la scie des crêtes, près du ciel déchiqueté par l'
aridité des montagnes.

Mais le père s'enfuyant plus loin vers de plus hauts refuges,

Mais le père s'enfuyant avec sa vie vers les montagnes âpres
et desséchées,





373

Vers le Grand Minéral au flanc duquel coule la Source pétrifiante,

Le père s'éloigne, il s'éloigne de la Ville Natale qui ne le connaît plus,

Poursuivi par mon obstination, par sa persévérance et par notre vérité.

Pierre par son chemin doit passer devant l'autre maison précédant les Montagnes,

Il doit saluer les deux infirmes reclus et retors, exclus et extors,

Les locataires indésirables, les vieux sagoins sagaces, les concierges sans cordon,

Les chassés, les chameaux, les chiens roquets, les cagots, les chanfouis, les chassieux,

L'aveugle et le paralytique, Nicomède et Nicodème, les bannis,

Les commerçants de la ville viennent tous les huit jours poser à une lieue de leur porte

Les quelques nourritures suffisantes à leur existence deséchée

Puis s'enfuient et retournent au plus vite récupérer les quelques ganelons de la piètre pitance

En présentant une facture en bonne et due forme au Maire de la Ville Natale,

Mon père. Et le père de celui qui s'approche de la cabane aux Nico-

Nicodème et Nicomède se promènent dans leur jardin, l'un grimpé sur les épaules de l'autre,

Et quand c'est l'aveugle qui est grimpé, ça ne leur fait pas faire beaucoup de chemin,



Mais ça change un peu leurs habitudes et ça leur donne un peu de distraction.

En ce lendemain de Saint-Glinglin dont ils ne pouvaient de par leur ostracisme

Goûter aux multiples plaisirs, ils se promenaient conformément à la fable,

L'aveugle paisiblement en haut et le paralytique paisiblement en bas.

Lorsqu'ils eurent à eux deux compris quelle visite ils allaient recevoir,

Leurs langues remuèrent en chœur dans leurs bouches tannées:

"Où vas-tu donc, toi que nous croyions dans la Ville étrangère?"

"Que vas-tu faire dans les Montagnes Arides, toi qui jamais ne sortit de la cité d'en bas

"Que pour aller dans la Ville Etrangère étudier son langage?"

"Pourquoi viens-tu hanter ces chemins? Seul ton frère passe parfois venant troubler notre solitude.

"Tu te trompes, Pierre ^{Nicodème} ~~Kongard~~, en venant par ici, tu égares tes pas.

"Les ~~Montagnes~~ Arides ne sont pas faites pour les gens de la cité,

"Cet air n'est pas celui qui stagne sur les places ou dans les boulevards.

"Tu te trompes, ~~Nicodème~~ ^{je} fils, ce n'est pas ton chemin."

Mais Nicodème suggéra que peut-être il avait ses raisons.

"Je ne viens pas dans ces montagnes parce que je les aime," dit Pierre,





"Je ne viens pas chez vous parce qu'un rêve me mène,

"Je ne suis pas ici pour passer mon temps parce que je ne saurais que faire dans la cité d'en bas.

"Je vais dans les montagnes pour, je vous le crie très haut, pour tuer."

"Pas de gibier dans ces sacrés cailloux qui palpent notre malheur", a dit Nicomède.

"Qui donc fuit dans les montagnes?" "Mon père, ~~Nicomède~~ le-Grand?"

"Mais pourquoi fuirait-il, cet homme fort et puissant qui domine

"Dans la cité d'en bas, dans la Ville Natale?"

"Il croit fuir mon frère, mais c'est moi qu'il fuit."

"Pourquoi te fuirait-il?" "Parce qu'il craint de mourir."

"Pourquoi le craindrait-il?" "Parce qu'il doit mourir et parce que je le veux."

"Les fumées de la Fête t'ont-elles donc enivré?" "Il mourra parce que ma Vérité doit triompher."

"Quelle est donc ta Vérité", demandèrent les deux jumeaux aveugles.

"Il y a une Vie de l'Ombre et une Vie de Lumière, une Vie de Repos et une Vie d'Inquiétude,

"Une Vie du Passé une Vie de l'Avenir, une Vie du Foetus une Vie de l'Homme, une vie de l'Océan une vie de l'Atmosphère,

"Une Vie du Soleil dur une vie de l'Eau qui tombe."

"Pour nous qui ne connaissons pas la Vie, tes paroles sont des énigmes,

"Maistrempées dans le sang les paroles ont un sens!"





O.H.3

A la sixième heure du jour, je pénétra dans le défilé des Ancêtres.

Les Rochers y gardaient la figure des vieux hommes et la mousse ornait ces têtes.

Le Soleil atteignit sa pleine autorité, la pierre palpait comme une chair fiévreuse

Et le vent se leva, le vent qui dormait sur le flanc des montagnes.

Il galopa dans le défilé comme une armée inépuisable,
Irréusable charge des chevaux invisibles de la montagne,
Et son souffle écorchait les faces et les mains et rongait les rochers comme des os.

Je marchais à travers le défilé des Ancêtres, première porte du Grand Minéral.

Le père avait dû prendre ce chemin, mais je ne voyais rien qui le pouvait prouver

Jusqu'à la huitième heure du jour.

Je marchais, je marchais, luttant contre le vent hurlant dans ce larynx

Luttant contre les pierres, luttant contre le soleil, luttant contre l'aridité.

A la huitième heure, j'aperçus contre un rocher une tâche humide qui se divisait en plusieurs ruisseaux.

L'air et la flamme avaient déjà desséché cette tache qui devenait une ombre.

Alors je compris qu'il suivait la vraie voie puisque le père avait compassé cette halte

~~Extrait~~





Et devait maintenant haleter vers la Source car il n'était pas d'autre chemin.

Et Je le savais bien moi qui avais fait de ces montagnes le lieu de mon invention.

Sûr de mon chemin et confiant dans ma course, j'eus faim, je m'arrêtai

Et me mis à manger le pain, le fromage et les fruits, à boire du vin rouge.

"Paul ~~accablé~~ *accablé*, m'entends-tu? me voici sur la piste,

"Me voici sur le chemin qui doit m'amener en face de mon père,

"En face de ce père que nous avons confondu.

"De celui qui cacha cette vie que nous voulons connaître,

"Nous l'avons démasqué, nous l'avons résolu,

"Et me voici sans haine marchant vers lui dans cette aride montagne,

"Vers lui que nous avons sans haine renversé.

"Il fuit notre père! Il fuit à travers les montagnes avec cette vie qu'il nous déroba,

"Avec cette vie que nous délivrerons car nous fûmes prudents, sages et perspicaces.

"Non : toi seul fus le prudent, le sage, le perspicace, car moi je ne fis que rêver,

"Tu as pris mes rêves dans tes mains habiles et tu en as fait un songe vrai,

"Et voilà que mon père a déserté la ville,

"J'allais dans les montagnes comme un être déchiré, un être lacéré, un oiseau qui se dérobe,



117
119

"Ainsi je quittais la ville et lorsque je revenais mon père
pardonnait

"Car il avait pour moi toutes les indulgences.

"Mais je découvris son véritable amour et de ce rêve, tu con-
clus cette fuite,

"Et moi de cette fuite, j'ai fait cette chasse et cette quête.

"Je ne fis que rêver."

Ayant ainsi chanté, je bus un coup de rouge et ~~re~~pris mon
chemin,

Luttant contre le vent, luttant contre le roc, luttant contre
le soleil.



O. H.



Pierre seul dans la montagne dit :

"Oh! je te hais, mon père, je te hais immodérément, mon père!

"Et me voilà lancé sur la pente de la montagne comme un rocher, plume qu'enlèverait le souffle de la vengeance

"Et je suis aveugle car je ne sais mon chemin ni ne connais ma voie.

"Ma route est un mystère pour mon corps fatigué marchant vers les hauteurs.

"La mort, je suis dévoré par la mort, par le désir de la mort,

"Je voudrais que tu meures, mon père, oui je veux que tu meures!

"Pourquoi donc étais-tu si puissant, mon père? pourquoi donc étais-tu si fort?

"Tu t'es dressé sur ma route et je ne te voyais pas.

"Tu m'as protégé lorsque j'étais enfant, mon père, mais tu m'as écrasé.

"Tu m'as soutenu lorsque je ne savais pas marcher, mon père, mais tu m'as humilié.

"Tu m'as conduit jusqu'aux portes de la virilité, mon père, mais tu m'avais châtré.

"Tu as voulu que je me taise et que ma vérité soit muette comme moi,

"Et dans la Ville Natale où tous sont tiens, je me sentis perdu.

"Tu n'as pas compris ma vérité, tu m'as humilié.





"Tu n'as pas entendu ma voix, tu m'as écrasé.

"Tu étais puissant et tu étais fort dans cette Ville Natale
que tu tenais dans ton poing,

"Tu étais le premier, tu étais le chef et les habitants lé-
chaient la semelle de tes bottes,

"Lorsque tu parlais, ces gens s'inclinaient jusqu'à terre,

~~F~~ "Et toute la Ville Natale te soutenait dans ta puissance et
dans ta gloire.

"La haine de quelques-uns te soutenait dans ta force, même
la haine de quelques-uns!

"Tu étais mon père, tu voulais faire de moi un homme, disais-

~~tu,~~

~~"Mais vraiment, oui vraiment, tu voulais que je sois un énervé,~~

"Je croyais ce que tu disais, mon père, tu étais le chef et
le roi, le précepte et la loi,

"Et lorsque j'ai voulu te révéler le mystère double de la Vie,

"Et te rappeler l'existence et la condition poissonnière,

"Tu te moquas de moi, tu ~~mima~~ me fis baisser la tête par l'
éclat de ton rire.

"Lorsque j'ai voulu révéler aux autres le mystère double de
la Vie,

"Et leur rappeler l'existence et la condition poissonnière,

"Tu m'arrachas la langue et tu la jetas aux pourceaux qui t'
adorent.

"Tu m'as fait souffrir, toi qui, selon tes fonctions, mariais
toutes les femmes de la Ville.



"Toi qui brisais plus de richesses qu'aucun autre, toi qui triomphais de tes amis comme de tes ennemis,

"Tu m'as fait souffrir, ô grand Kougard mon père, mais tu ne m'as pas vaincu.

"Tu m'as broyé jusque ce que je n'existasse plus,

"Tu voulais arracher l'existence de mon être et l'être de mon existence,

"Tu étais fort et puissant,

"Tu pensais que contre toi je ne pouvais rien, que je ne pourrais rien

"Et je le pensais aussi.

"Je devais taire ma vérité à cause de ta grande gueule qui tonnait!

"Que je te hais! Oh mon père! Oh toi Kougard-le-Grand! lourde masse sans tête!

"Chimpanzé par la force, et sapajou par l'âme,

"Bouc puant, vieil éléphant de vase, crapaud nourri de déjections,

"Taureau bancal, béliet foireux, esprit de tourbe!

"Tu te repaissais du pus de mes plaies, asticot géant et ventru,

"Ah que tu crèves! que tu crèves! toi qui veux mon silence! toi qui veux me châtrer!

"Ah que tu crèves! Ah! que je crève ta panse de puissant et de fort,





"Et que je te sorte les boyaux de la bedaine, mon paternel,
et je les ferai sécher sur les rochers

"Et les oiseaux rapaces viendront dévorer ton coeur et ton
foie blême,

"Les beaux oiseaux rapaces que tu te plaisais à tuer

"O toi que je hais tant, ô toi qui m'humilies

~ "Tant que j'en ai l'âme dévorée

"Jusqu'à la mort."





O 54

~~Natalie~~ avait isolé sa fille du monde, il lui avait construit un destin heureux

Là-haut près des montagnes à la limite de l'herbe et des pierres

Dans le moulin solitaire que l'on disait abandonné.

Il avait isolé cette fille secrète et folle qu'il aimait plus que tout au monde.

Il l'avait séparée des hommes et l'avait vouée au bonheur.

Dans l'abri charogneux tout en haut du moulin, elle vivait heureuse et l'aimait uniquement.

Les habitants de la Ville Natale ne raillaient point sa folie et ne se moquaient point de ses oracles,

Car elle prophétisait.

Chaque semaine ~~Natalie~~, le grand ~~Natalie~~, montait vers les collines

Marchant contre le vent qui toujours souffle au-dessus des terres picanières,

Vers le moulin.

Il allait écouter les paroles de l'heureuse, de celle qu'il aimait par-dessus tout au monde.

Il allait écouter les mots insensés qui sortaient de cette bouche merveilleuse, ...

Les oracles qu'il interprétait en redescendant vers la Ville Natale

Et sur lesquels il fondait sa vie.





Ainsi vivaient ces deux, et le bonheur ^{de} ~~et~~ l'une faisait la force de l'autre

Et la force du père avait construit ce bonheur unique et admirable

Dont les simples citoyens n'auraient pu supporter la vue.

Là-haut dans cette tour que le vent encerclait du jour à la nuit et de la nuit au jour,

Là-haut dans ce moulin que ne hantaient point la fièvre des hommes et les désirs des mâles,

Loin des rires citadins et des satires villageoises, loin de la bêtise immortelle,

Elle tissait une vie de bonheur absolu, de bonheur fatal, une vie parfaite

Elle modulait ses chants d'avenir.

Les ordures qui traînaient à ses pieds et la vermine qui courait sur son corps

Et les odeurs fétides et les charognes pourrissantes, qu'étaient-ce dont, sinon

La preuve de son bonheur. Ainsi pensait le grand ^{Maître} ~~Kougard~~ qui dissimulait à la cité d'en bas

La source de sa vie.

Mais nous avions cerné le moulin avec ruse et prudence,

Nous avions violé ce secret, et le père fuyait à travers les montagnes.

Elle fuyait avec lui.



Rochers de cendre, rochers de lèpre, rochers sans mousse,
Vent qui galope en hurlant à travers les défilés et sur le
flanc des montagnes,

Soleil solitaire accomplissant dans le ciel son destin quo-
tidien,

Oiseaux rapaces déchiquetant la lumière et lacérant les
nuages,

Montagne aride immense et dénudée pointant son mamelon vers
le ciel,

Mamelle de pierre, Grand Sein minéral de la Terre,

Apres aridité fière et solitude parfaite, pureté de l'air qui
fait bouillir le sang,

Là marchaient les fils et le père vers le Grand Minéral,

A la onzième heure Pierre me rejoignis près du grand pont

Réunissant les lèvres d'une brèche qui béait desséchée

Et côte à côte nous poursuivîment notre chemin mais non pas
le même but,

Suivant la même piste, non le même désir.

"C'est sa mort, disait l'autre, c'est sa mort que je cherche.
Il mourra!

"Il mourra le tyran, le bison, le vieil ours!

"Je le ferai tomber du haut des montagnes, la bouche ouverte
et le coffre saignant.

"Il m'a trop fait souffrir, il m'a trop humilié, il m'a jeté
à terre,





"Mais moi je le ferai tomber du haut des montagnes.

"Il était si fort et si puissant que je ne pouvais rien contre lui

"Et mon coeur se dévorait et la haine rongea ma poitrine

"Et j'étais si faible et si malheureux que je ne pouvais me relever,

"Que je ne l'aurais jamais pu, que toujours j'aurais dû me taire

"Si

"Vous n'aviez sapé sa puissance, mes frères sages et rusés.

"Et maintenant il fuit, le grand Kougard, le puissant et le riche.

"Il fuit et déjà il est mort car ma haine est profonde

"Et lui n'est plus qu'un gibier craintif, un affolé, un misérable!

"Il fuit, celui qui voulait que ma Vérité se taise et s'efface.

"Il a humilié ma parole, il a humilié ma pensée, il a humilié mon être,

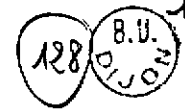
"Il m'a jeté à terre mais moi je le ferai tomber du haut des montagnes,

"Le coeur exsangue et les yeux blancs et la gueule ouverte."

Et je lui dis:

"Je ne poursuis pas sa mort mais une vie, et je poursuis un rêve,





"Car vit-elle vraiment cette soeur qui vivait là-bas dans le moulin?"

"Je poursuis un rêve qui ne ressemble pas à la justice et qui est peut-être la liberté.

"Qui donc est-elle, cette soeur qui vivait là-bas dans le moulin

"Envehi par la puanteur, par la vermine, par la corruption des choses?"

"Je ne la connais pas cette prisonnière mais je dois l'arracher des mains qui la tenaient enfermée,

✓ "Je l'arrache à ces mains, mais qu'il meure que m'importe! Je ne me soucie que de cette vie qui l'accompagne."

"Et à moi que m'importe qu'elle soit enchaînée dans la plaine ou sur la montagne?"

"Que m'importe le rêve d'une liberté?"

"Je marche vers la mort, vers la mort de celui qui s'est dressé contre ma Vérité."

"Et moi je marche pour marcher", et nous avançons tous deux vers le Grand Minéral

Et le soleil déclinait.



O 4 K



Oiseaux, rochers et vents et soleil et montagnes,
Contre vous et par vous marchaient les deux chasseurs.
"Qu'est-ce donc qui me dévore ainsi le coeur?" dit Pierre.
"Quelle rouille me ronge? Quel vitriol me brûle?
"Le sang seul pourra laver ma poitrine, le sang de ce vieil
ours qui fuit vers le Grand Minéral,
"Le vieil ours féroce et maudit, le vieil ours s'enfuyant
à travers la montagne.
"Des années et des années j'écoutai ses commandements
"Et je voyais en lui l'homme parfait et fort, le puissant
et le riche,
"Mais sa justice et sa bonté n'étaient faites que de mon
hébétément et de ma docilité
"Et lorsque je me suis réveillé du sommeil dans lequel il
m'enfonçait, lorsque je voulus parler, alors,
"Sa grande patte lourde et poilue vint s'agripper sur moi
et je devais ainsi rester et me taire et mourir.
"Celui que je croyais bon m'humilia, celui que je croyais
bienveillant m'écrasa,
"Celui que je croyais fort fuit maintenant ~~à travers~~ à tra-
vers la montagne,
"Car tu as sapé sa force et démolì sa puissance et tu me le
livres maintenant enchaîné,
"Et ma haine pourra se réjouir de son sang caillant sur sa
poitrine,
"Cette haine qui me dévore et me ronge à mesure qu'elle
approche de son accomplissement."



Nous marchions à travers un chaos de rocs rongés et brûlés
par le ciel

Et le soleil déclinait allongeant les silhouettes cassées
par les rochers.

Le Grand Minéral les appelait à lui sur son flanc sourdait
la Source, la Fontaine.

Lorsqu'ils s'approchèrent du défilé des Oiseaux, ils aper-
çurent montant vers Elle

Deux corps.

"Un scorpion envenimait mon coeur... Le voici! le voici!

"Le voici le vieil ours alourdi par les ans, le vieux po-
tentat!#

"Il s'efforce, il grimpe, il avance, il croit savoir où il
va, il croit fuir,

y "Il ne sait pas qu'il est déjà mort et mort de ma vengeance,
par mes mains et par ma haine,

"Ah! géant pour berceaux, tyran pour hameaux, simple père
de famille,

"Te voici trébuchant sur les pierres, haletant, essoufflé,
trainant après toi ce fardeau féminin.

"Tu mourras, mon père, délivrant ainsi mon coeur et ma vie
et je pourrai clamer

"Ma Vérité dans la Ville."

Et je lui dis: "Oui, c'est bien un scorpion qui t'empoison-
ne le sang, peut-être est-ce ta vérité?"





Et Pierre lui répondit : "C'est ma haine, oh qu'il meure!

"Et s'il ne meurt pas de ma main, que je porte le poids de son décès quelconque!

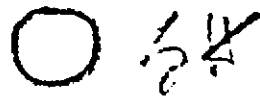
"Qu'il meure celui qui m'humilia!"

Le soleil déclinait

Et lorsqu'ils approchèrent du plateau venteux qui précède le défilé des Oiseaux

Le père se retournant nous aperçut.





Le soleil alourdi allait choir dans les brumes.

~~Malin~~ se retournant vit au-dessous de lui ses deux fils
qui suivaient fidèlement sa trace.

"Les voici, ceux qui t'ont chassé de cette tour d'où tu
dominais la Ville et la Vallée.

"Ceux qui t'ont chassé de ton Bonheur, les voici qui s'a-
vencent me poursuivant comme des chiens.

"Ce sont mes fils, ceux que j'ai engendrés et, s'ils n'exis-
taient pas,

∞ "Tu vivrais encore dans ton château secret où je t'avais
donné le bonheur,

MA toi qui préparas ma gloire et ma richesse par ta parole
merveilleuse.

"Regarde-les qui marchent le nez dans mon empreinte comme
des bassets,

"Ils étaient doux et mignons, mes fils, ils étaient pleins
de respect pour moi, mes fils,

"Le premier ~~amant~~ docile, le second sage et pour le troi-
sième je réservais toute mon indulgence.

"Ils étaient doux et gentils mes fils, mais c'étaient des
termites,

"Ils minaient lentement ma vie et ma puissance, ces termites,
ces rats,

"Ces vers, ces jeunes chancres, cette triple carie,

"Et lorsque je voulus reposer sur ma gloire, elle s'effon-
dre, car

"Ils en avaient patiemment émietté la substance.



"Le bonheur surhumain que je te construisais, ils l'ont anéanti ces termites, ces rats,

"Dans l'ombre ils s'agitaient comme des larves aux mâchoires coupantes

"Et moi le puissant et le fort, moi Kougard-le-Grand, moi qui t'avais construit ce Grand Bonheur

"Auquel les hommes ne participaient point,

"Les hommes qui léchaient la semelle de mes bottes,

"Moi qui avais trois fils soumis et obéissants, ils ont rongé ma puissance, ils ont démoli ton bonheur,

"Ces vers, ces chancres, ces rats,

"Et me voici fuyant dans ces montagnes arides avec ces roquets à mes chausses aboyant imbécilement.

"Que m'importe de fuir puisque tel est l'oracle, que m'importe puisque tu es avec moi,

"Ma vie passée n'est rien, puisque tu es ma vie, ma vie passée n'est rien,

"Mais ces chiens qui reniflent ma piste, que ne restent-ils à téter leur Ville Natale

"Le lait de leur illustre mère!

"L'un trahit mon indulgence et l'autre mon autorité,

"Qu'ils disparaissent de ces montagnes, réservées aux géants! qu'ils délaissent mes traces!

"J'abandonne cette cité puisque tu es ma vie, mais que cette cité m'abandonne!

X "Que ces chiens déguerpissent, qu'ils rentrent dans leur niche et rongent l'os que je leur ai jeté!"





132

Alors le Grand ~~Naboude~~ mit en joue les deux figures humaines qui semblaient s'égarer à travers les rochers

Et tira.

Mais les fils étaient trop loin pour qu'il pût les atteindre et lui, le grand chasseur, le savait bien,

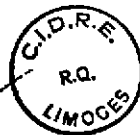
Mais il tira.

Ses balles s'égarèrent entre les rochers et dans les précipices, divaguant dans l'espace et tombant sans fortune.

Pour la dernière balle, il visa un aigle qui planait au-dessus de lui et le tua.

Le soleil disparut foudroyé derrière les montagnes de l'occident et la nuit obscure s'avança.

Elle dit: "Allons!" et ~~Naboude~~-le-Grand jeta son fusil et tous deux se mirent en marche à travers les ténèbres.



0 54

135 183
S. J.
02

"Ah vieux chasseur, tu ne sais donc plus rien, tu ne sais plus rien, tu ne sais plus voir?

"Tes balles sont sans force et sans destin, pauvre vieux chasseur devenu petit gibier.

"A-t-on jamais vu gibier tirer sur les chasseurs? un pauvre petit gibier?

"Car tu n'est plus un lion, mon père, un lion puissant et fort.

"Tu n'es plus un tigre souple et féroce, tu n'est plus l'ours épais, le maître des montagnes,

"Tu n'es qu'un pauvre petit gibier impuissant, tu fais comme un lièvre et tu te sauves comme un écureuil.

"Et te voilà, petit lapin, qui nous vises avec ton fusil d'herbes sèches.

"Tu veux tuer le chasseur, petit lapin? tu ferais mieux de jouer sur le tambour.

"Un roulement funèbre pour accompagner ta mort qui s'approche à longs pas.

"Sur le flanc des montagnes et dans le fond des abîmes devrait rouler l'écho de tes plaintes et de tes gémissements,

"L'écho de tes lamentations, car tu dois mourir, lapin mon père!

"Cette nuit même est l'annonce de ta mort et tu le sais bien.

"Vieux lion, tes dents sont arrachées! vieux tigre, tes griffes sont arrachées!

"Vieil ours, tes poils tombent à poignées et les rhumatismes encombrement tes pattes!

"~~Ne le~~ le-Grand tu n'es plus qu'un moineau sans défense,

C.I.D.R.E.
R.Q.
LIMOGES



un gibier ridicule,

"Mais je n'ai pas pitié de toi, je n'ai pas pitié de ta défaite piteuse et de ta pitoyable fuite.

"Je n'ai pas pitié de toi parce que tu es devenu faible et perclus.

"Tes flèches émoussées me font rire de haine et non pleurer de pitié.

"Je ne pleurerai pas de pitié, car tu as voulu détruire ma vie.

"Je n'aurai pas pitié de toi, mon père, parce que tu m'as humilié.

"Tu m'as tant fait souffrir que ma haine ne peut se satisfaire de ton ridicule et de ton impuissance

"Mais seulement de ton sang répandu et de ta mort accomplie.

"Tu m'as fait tant souffrir que la pitié ne saurait calmer ma haine par de laiteuses paroles.

"Je t'écraserai la tête et j'étalerai tes viscères sur les rochers brûlés par le zénith,

"Car mon cœur est plein du désir de ta mort."

Et de son dernier trait le père tua l'aigle qui planait au-dessus de lui.

Le soleil chavira derrière les montagnes occidentales et sombra dans sa gloire.

Eventrée par les rochers.

Ce fut le crépuscule et puis ce fut la nuit.





Dans les ténèbres, le père continua son chemin traversant le défilé des Oiseaux.

Je cessa la poursuite car dans l'ombre je ne voulais me perdre

Et Pierre qui ne craignait pas de se perdre, confiant dans sa haine, avec moi cependant resta.

~~Mais~~ ~~Mais~~ dans la nuit, disparut dans l'abîme.



0 5 4



Nuit de poix, nuit de bitume, nuit sans étoile,
Nuit qui du haut des montagnes descends comme la lave et
vas combler les gouffres,
Nuit unique et totale embrasant le ciel de ta flamme obscure,
nuit rapace dévorant les montagnes,
Nuit aride, immense nuit, nuit d'inquiétude,
Nuit de pierre, grande nuit minérale de l'espace qui empor-
tes dans tes plis obscurs
Ceux qui ont franchi le défilé des Oiseaux,
Perdu en toi le père est tombé dans l'abîme.
/g Le grand ~~Kougard~~ ^{Kougard}, le puissant et le fort, le chasseur à l'
oeil sûr,
Le mâle aux reins insatiables, le chef des destins de la
Ville Natale,
Le Grand ~~Kougard~~ ^{Kougard} est tombé dans l'abîme enlevé par la nuit.
Mais ce n'est pas lui qui meurt, le grand et puissant Kougard,
Ce n'est pas lui qui meurt, mais le fuyard, l'impuissant sagittai-
re,
Gibier poursuivi par la haine, victime sans appui, vaincu
sans alliance.
Ses fils avaient longuement étudié le secret de sa force et
de sa puissance,
Ils avaient découvert le dernier mot du mystère du bonheur
le matin même de la fête,
Ils lui avaient arraché son secret et voilà, ce n'était plus
qu'
Un très simple bonhomme, un maladroit chasseur qui tombait
dans l'abîme,





Mais tombant dans l'abîme, il redevenait le grand Kougard,
Il redevenait fort dans la nuit de l'abîme.
Plongé dans les ténèbres je dormais et rêvais
Mais Pierre ne dormait pas et rongé par la haine regardait
l'obscurité face à face
Et voyait défiler son destin.
Il vit se dessiner contre la nuit obscure le géant de l'
enfance si grand qu'il dépassait les toits,
Le protecteur irrécusable que docile il aimait,
Le savant, le tout-puissant, le bon qu'il aimait, lui l'
âbruti, le dernier des derniers.
Pierre ne dormait pas et cherchait à dépister la ~~pitie~~
Et voici que le jour vient, ténèbres délavées.
Plus froide que la nuit, l'aube angoissée descend vers les
collines.
Celui qui dort ne sait pas que le grand ~~malade~~ s'est abîmé
dans les Ténèbres
Et celui qui veille encore ignore que le sang ne lavera pas
son humiliation.
Et Pierre m'éveilla et tous deux traversèrent le défilé des
Oiseaux.



○ 34

140 B.4
0002

Nous nous mirent en marche vers le Grand Minéral au flanc
duquel jaillissait la Fontaine pétrifiante

Et dans l'air âpre et rare, nous entendîmes le hurlement
de mort d'un chien,

Hurlement s'amplifiant, décroissant et s'amplifiant encore,

Un hurlement de mort qui déchirait l'espace vers tous les
horizons

Et les oiseaux rapaces abandonnaient le ciel lacéré par ce
cri,

Le jour se faisait de plus en plus clair et la plainte plus
sombre,

Mais frères courageux nous continuions notre chemin.

Ayant marché quelque temps encore, les oreilles ensanglantées
par la lamentation,

Lorsqu'ayant encore marché quelque temps, l'air pur mordant
nos tempes,

Nous aperçûmes près de la Source notre soeur au nom caché,
l'unique et la secrète.

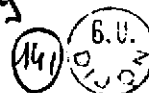
Près de la Source à genoux elle hurlait, le père n'étant
plus là.

Nous avançâmes encore, ^{le} ~~et~~ soleil accédait vers Midi le long
des flancs du Grand Minéral.

Nous atteignîmes la Source et notre soeur nous ignorant
continuait à se lamenter,

Hurlant comme une chienne et pleurant comme une amante.

C.I.U.R.E.
R.Q.
LIMOGES



Se penchant sur le gouffre, nous vîmes à travers l'eau pure
le grand ~~Nalvide~~ étendu face au ciel

~~Et mort.~~

Lentement nous contemplâmes ce désastre un long temps. Le
soleil, pèlerin assidu,

Dépassa la crête des montagnes et plongeant dans le ciel
illumina les êtres.

Elle se tut et Pierre dit: "Ainsi le voilà mort.

"Il est tombé dans l'abîme et la nuit, et je ne l'ai pas tué.

"Ainsi le voilà mort et mes mains ne sont pas gluantes de
son sang.

"Il est mort, trois fois mort, treize fois décédé.

"Maintenant c'est fini. Ma vengeance s'éteint et ma haine
vacille.

"Je redescendrai, mon frère, enseigner ma Vérité. Je redescendrai vers la Ville apporter ma parole,

* "Mais ici je reviendrai lorsque les temps seront accomplis

"Et de cette eau je sortirai ce grand cadavre lorsque devenu minéral,

"Du grand ~~Nalvide~~ de pierre, mon frère, oui je ferai un dieu,

"Un dieu qui garantira ma Vérité, qui garantira ma parole,

"Et la Ville Natale aura son dieu, son dieu de pierre, et Moi

"Je serai le Premier parmi ceux qui vivent en bas, je serai
le gardien de cette Vérité

"Qui me rencontrera dans la Ville Étrangère.



142

"Ils viendront tous à moi, ils deviendront tous miens et la pierre vaincra l'homme,

"Ma Vérité de pierre, ma pierre de Vérité."

Je me tourna vers ma soeur et lui dis: "Viens". Elle se leva.

"Adieu, Pierre ^{l'homme} Kougard, redescends vers la Ville avec ton dieu de pierre,

"Redescends vers la Ville avec ta vérité.

"Tu seras grand parmi les hommes, Pierre, tu seras fort et tu seras puissant.

"Les hommes t'écouteront. Ils bœeront d'étonnement. Ils croiront ta parole.

"Tu auras des disciples qui peut-être mourront pour toi.

"Tu as beaucoup souffert et maintenant tu feras souffrir,

"Car tu deviendras grand et fort armé de ton dieu de pierre et de ta vérité.

~~"Tu domineras la Ville et par la Vertu de ce dieu, tu te feras vénérer.~~

"Redescends accomplir ta grande destinée! Redescends vers la Ville!

"Ta haine a soufflé si violente que tout est dévasté.

"Ta vengeance accomplie, tu hérites d'un dieu terrible qui ne pardonne pas,

"Qui ne comprend rien et qui punit toujours.

"Redescends vers la Ville avec ta lourde charge et ta vérité double."

Me tournant vers ma soeur, je lui dis de nouveau "Viens". Elle s'approcha de moi.





Se penchant sur l'abîme, je toisa le cadavre que l'eau transformait.

"Redescends donc montrer aux faibles cette gueule calcaire.

"Je ne retournerai pas dans la plaine où dorment les divinités,

"Je ~~quitterai~~ ^{quitterai} ce Grand Homme, ô Grand Minéral informe, pierre véritable."

Me tournant vers ma soeur, je lui dis de nouveau: "Viens".
~~Alors~~ elle me suivit,

Et Pierre descendit vers la cité d'en bas, le caillou gigantesque accompagnant sa marche.





pre. lita



IV) 2.12.81
18/0000
2.11.81

LES BUREAUX

18.11.81

2.10.81
PAUL
[Signature]

Belle page

13 d'août



-142

Autour de moi s'étend la campagne dans toute son horreur, le long drap d'ennui et de chlorophylle dans lequel s'enroulent jour et nuit les Ruraux. Comment m'y suis-je encore laissé prendre... ces tapis pouilleux des herbages, ces paillassons des graminées comestibles, les touffes ignoblement poilues des boqueteaux, l'érection grenue des grands arbres... Ah, le silence des champs... les cris informes des bêtes parasites, vaches agrippées au sainfoin comme des morpions dans les poils pubiens, troupeaux d'animaux larvaires au point qu'on dirait des racines sorties de terre et broutant... le son mol et malfaisant du balancement des branches, ce bruissement passif et bêlant, cette inclination constante dans le sens du vent que c'en est à vomir... la parole hurlée des travailleurs, le patois des Ruraux... et dans leurs bauges le nasillement téseffard... Car dans notre région, nous jouissons maintenant et progressivement des bienfaits de la science étrangère.

Durant des siècles, nous avons échappé aux savants et aux touristes, ces deux aspects raisonnables et parallèles de la recherche et de l'expérience. Durant des siècles nous n'avons connu que les hauts bienfaits de l'imagination des patriarches. Il y a environ une centaine d'années apparut parmi nous le premier inventeur, Timothée Worwass, qui découvrit le chasse-nuage et dota notre Ville Natale d'un beau temps constant. Puis vinrent les ingénieurs de la Ville Étrangère et nous vîmes bien-tot apparaître le motocyclette, les moulins à café/et les plumes les cartes postales sergent-major. Et sur les motocyclettes vinrent les premiers



touristes ~~baroques~~ sur comme des moulins à café griffonnant sur des cartes postales avec des plumes sergent-major. Il n'y a pas tellement longtemps de cela... quelques années tout au plus. Moi qui vous parle, je me souviens que dans mon enfance je tétai le sein de ma nourrice et non pas un biberon stérilisé.

Je ne hais point ce déploiement spectaculaire de l'homme éperdu devant son agilité rationnelle. Que m'importe à moi qui suis sans système? Je ne déteste que cette marge de verdure qui se répand autour de notre Ville, l'albumine flasque dont le jaune doit se nourrir. C'est chez nous, derrière les pierres de nos constructions ou sur celles de nos rues, que l'on peut percevoir la vie; et c'est de là qu'elle rayonne vers l'obscurité des campagnes.



Comment m'y suis-je encore laissé prendre?... Me voici de nouveau condamné à l'unique spectacle du règne végétal étalé dans son outreuidante candeur et au contact toujours abrupt de bipèdes et de quadrupèdes enfermés dans les limites de leur digestion. Quelle angoisse! Quel ennui! Partout jubilent des végétations, partout naissent des plantes... le morose et sempiternel renouvellement des fils et des filles de la graine.

Comment m'y suis-je encore laissé prendre? Je ~~me~~ retrouve circonscrit par un horizon où s'échevèlent des arbres et par les haies des propriétaires fonciers. Dans le cercle carrelé par le cadastre et les héritages, je n'aperçois que l'épaisse empreinte des saisons, la morsure avide d'un travail intéressé, la lente préparation des digestions futures, le solennel emmer-



dement de la ruralité. Que ne suis-je semblable au soleil dont l'ample intelligence laisse, sans les salir, traîner ses rayons sur ces lichens et sur ces mousses?

Et lorsqu'il (le soleil) a pris son virage quotidien semant derrière lui la nuit, je me languis et me morfonds après les valeurs de la Ville. Dans le ciel luisent les planètes et les étoiles éperdues de géométrie, mais du sol arable se dégagent des masses globulaires et obscures, des poches d'encre qui montent vers les cîmes. La nature entière s'abîme dans un affreux marasme. Tout sombre dans l'abrutissement. Le petit grain de lumière qui fait vivre les plantes fait retour à sa source et il ne reste plus à la surface de la terre que la vertigineuse bêtise d'ombres informes. Comment ne pas avoir peur devant cette absence de raison dénuée de toutes folie? Comment ne pas être terrorisé devant ce végétal alourdissement de l'être vers une fin sans souvenir et sans spectres, sans mort et sans fantômes? Flongé dans cette noirceur imbécile, l'homme effondré ne sent même plus d'écho à sa peur.

Dans une ville, chaque pierre étincelle de l'éclat de l'esprit humain, et les menaces de la nuit sont des menaces humaines. Aux détours des chemins vous étreignent des angoisses innommables, le fade étranglement des cauchemars végétaux; au coin des rues brille le couteau de l'assassin, un couteau compréhensible que tout homme en quelque circonstance saurait manier comme un signe indiscutable. Là (où je suis maintenant)



148
145

l'étouffement et le marécage, ici (là où je voudrais être) les ruisseaux écarlates d'un sang encore tout chargé de désirs et de vitalité. Si nos maisons sont hantées, c'est par des dépouilles humaines, par les plaintifs reflets d'êtres de notre espèce; je ne soupçonne autour de moi qu'ombres d'ombres, épaisseurs d'épaisseurs, morves ténébreuses, craintements de fumiers.

Dès que je m'éloigne d'une construction habitable où subsiste, parois prenante, l'odeur d'humanité, l'infecte frayer qui me saisit me dégoûte à vomir des beautés naturelles. Qui donc a jamais pu croire qu'il y aurait un rapport quelconque entre l'homme et son milieu, un rapport naturel? Les seules harmonies existantes, l'homme les a créées. Les points communs, l'homme seul les a touchés. L'esprit ne souffle que là où respire l'homme, mais l'homme dégagé de ses contraintes biologiques et agricoles: l'esprit ne souffle que lorsque la nature s'efface et disparaît. L'homme ne s'accomplit que dans la ville. Ici, je ne ressens qu'effroi et servitude. Je soupire après des tremblements et des fièvres qui ne peuvent éclore que dans les communautés urbaines.

Les excès de mes frères, et de feu mon père, ne m'incitèrent jamais à dévier des apparences d'une ligne moyenne dont le cours médiocre vous débarrasse heureusement des insquisitions. Cadet de naissance, je n'ai jamais envié les privilèges du chiffre un. La place de premier ne me parut jamais que soumission et encadrement. Celle de dernier ne me semble pas plus désirable. Je ne cherche pas à reluire. Moins on pense à moi, mieux je m'estime. L'hypocrisie est ma voie; le secret; ce que je respire. Je ne

C.I.D.R.E.
R.Q.
LIMOGES

veux présenter qu'une surface plane, lisse, déchiffrable; je garde pour moi tous les dessous; et j'entends bien jouer ici sur ce mot, tel qu'il se présente, même si je ne l'emploie point dans mon sens vestimentaire, le trouvant alors ridicule. Ainsi, cependant, la femme, vêtue, se présente comme première parallèle au mystère.

Bien évident, par ailleurs, que l'existence végétale, et tout ce qui en dépend, est dépourvue de seconde face; les racines n'ont aucune dignité particulière; une fois l'humus déblayé, la plante s'étale entière, et nue. Elle n'a rien à divulguer; elle n'est plus ennuyeuse, plus passive, plus stagnante; elle ne l'est pas moins. Les marécages qu'elle sécrète la nuit, elle les exhibe manifestes. Tous ses aspects b'gient le même pléonasme. Les grands champs à midi exhalent la même horreur qu'à minuit badigeonnés de lune. Les plantes ne mentent pas, leur apparence absorbe tout leur être comme la glèbe l'homme qui la cultive.

Précisément, je n'aime pas me laisser absorber et, malin comme le crabe, je cède la pince à qui veut entraîner. Puis elle repousse à loisir et selon ma fantaisie.

Dans la Ville Natale, il me suffit de quelques concessions pour pouvoir nourrir en paix mes dissimulations. Dans le monde comestible du légume et de la graine, quelle pâture leur offrir? Là-bas, chaque jour tend sa chère. La ville est ma vie, la ville est ma vertu. Que mes secrets soient conditionnés par des inventions ou des modes récentes, cela n'implique de ma part aucun goût spécial pour le progrès et la nouveauté. Je l'ai déjà dit.



je n'ai pas de système; en quelques cas, j'ai pu constater la malice de l'homme; en d'autres, un surprenant écho à mes désirs; en tous, la trace de son intelligence.

Cela encore, je l'ai déjà dit; depuis quelques années, on devase dans la Ville Natale une masse croissante d'importations. Nous avons enfin connu le cinématographe. On démolit l'une des plus vieilles maisons de la Ville Natale (des touristes s'en plaignirent) et l'on construisit à la place une salle (fauteuils rouges, écran blanc) destinée à la projection, à la visualisation et à la spectaculisation d'images animées, dites aussi peintures mouvantes.

On invita tous les notables pour l'inauguration. J'en fus. Parmi nos concitoyens, quelques-uns qui avaient voyagé expliquaient aux plus sédentaires ce qui allait se passer. Cependant, lorsque la lumière s'éteignit, un certain trouble tordit les coeurs; bientôt se déroulèrent les films, pour l'émerveillement de tous. La séance terminée, les spectateurs se dispersèrent dans la nuit vers leurs chambres, en ruminant des méfiances; mais un mois plus tard, personne qui ne fréquentât régulièrement le Natal-Palace, à l'exception peut-être des grands vieillards, des nourrissons, des infirmes non transportables.

Je dois dire que durant toute cette période, je ne me classai point parmi les plus enthousiastes. Les grandes productions historiques m'ennuyaient, les vaudevilles me barbaient, les comédies et les drames me rasaient, les documentaires m'ensomno-
lait. Ce qui me plaisait, c'était le noir, l'entassement, la tiède odeur, et, pour une fois la paresse, l'engourdissement.





Il faisait bon dormir après ça. Parfois, rare, une image m'exaltait; parfois, non moins rare, une autre m'indignait. Un soir, toute une série: un film scientifique sur les plantes, avec des accélérés. On prétendait les "animer", donner à l'ascension d'un pois la souplesse et la subtilité d'un tentacule de poulpe, montrer dans leur croissance la trace de délibérations. C'était ridicule. Je haussai les épaules. Tout ça c'était de la science, et qu'est-ce qui fait la science, sinon l'homme. Mais le végétal tout cru, perçu tel quel, qu'y puis-je voir sinon l'absence. Je ne suis pas un botaniste, mais un homme qui en a plein le dos, de la nature naturelle telle qu'elle s'étale hors des villes, hors de ma Ville Natale.



Mon frère aîné, celui qui est maire, depuis qu'il est revenu de la Ville Étrangère, parle toujours de la Vie grand vé, proclame qu'il y en a un savoir, dit avoir bu aux sources de cette connaissance. Mais il ne la reconnaît cette Vie grand vé que dans les plus humides chérons du règne animal. Je suis bien d'accord avec lui, L'Hypocrite aqueusité des sèves et des humeurs ne manifeste à coup sûr qu'une répugnante barbarie. Mais moi je ne suis pas un savant.

Comme je l'ai déjà dit, je n'ai pas de système. Je concéderai volontiers, par exemple, qu'il y a des degrés dans l'ennui dont m'accable la vie à la campagne. Le jardin potager, faible témoin de l'intelligence humaine, me paraît préférable au chaos des forêts. Mais enfin cela ne vaut pas un trottoir avec un ré-



verbère. Et souvent il m'arrive de préférer à la sotte complaisance des légumes comestibles la ténébreuse insolence des orties et des ronces; car avec celles-ci toutes les illusions doivent cesser. La bêtise n'en est que trop manifeste.

Singulièrement les fleurs m'inclinent aux hésitations. Tantôt j'y découvre un effort de la plante vers un aspect compréhensible par sa beauté, et la main tendue par la plante à l'homme; tantôt je n'y vois que les alcôves imbéciles d'une reproduction sans orgasme. Et tantôt l'odorante expression d'une intelligence possible, et tantôt la caverne aux saupoudrements sans jouissance. Et tantôt une cime, une offrande, presque un cerveau, et tantôt le carnavalesque et prétentieux déguisement d'une existence à peine sensible.

D'ailleurs, en fin de compte, je me soucie fort peu d'avoir une opinion sur les fleurs, ou d'avoir tantôt celle-ci et tantôt celle-là, ou d'avoir celles-ci et celles-là simultanément. Il me suffit d'être conscient de mon ennui. Je me demande aussi parfois si je n'accable pas injustement le règne végétal et si seule ne compte et ne m'agace que la catégorie abstraite de "vie à la campagne", projetant son ombre aussi bien sur les hommes et les animaux que sur les plantes. Tout de même, s'il n'y avait pas de plantes, il n'y aurait pas de vie à la campagne.....



Pour revenir aux hommes et aux animaux de par ici, évidemment je ne tremble pas de sympathie pour eux. C'est évidemment le minimum d'humanité que l'on puisse trouver, et quant aux vaches, boeufs, coqs, poules et autres abrutis, quelle misère....



Comment l'esprit pourrait-il ici descendre et, si descendu, remonter? La vie rurale n'implique qu'un accord naturel avec le cours des saisons; tout ce qui dépasse cette routine ne saurait germer en elle; son coeur est vide, elle n'a pu enfanter une intelligence, n'ayant point su la recevoir. Une humanité engluée dans la boue des sillons et le fumier des champs ne dépassera jamais ses limites. Cernée par la passivité de la terre, elle s'incline, se couche et somnole jusqu'à ce que les corps aillent pourrir dans la parallélipipède de leur cercueil.

Ce n'est point que j'aie de l'antipathie pour les Ruraux. Je les plains. Qu'y a-t-il de commun entre eux et moi? Comme ils sont courbés, comme ils suent l'ennui, comme bestialement ils peinent toujours tournés vers des gains! Parfois, je sens chez l'un d'eux mûrir une étincelle, je m'attends à la voir briller, mais non: déception; un brouillard l'étouffe avant qu'elle ne naisse, la marécageuse humidité d'une pensée toujours terrienne. Et moi aussi j'étouffe parmi tant d'opacité.

Et comment pourraient-ils entendre le moindre appel humain lorsque l'objet constant de leurs soins se caractérise éminemment par son inhumanité? La verdure est inhumaine. A peine connaît-elle quelques esprits obscurs et saisonniers, aveugles comme la sève, laborieux et plaintifs, malheureux génie des choux-fleurs, pauvre dieu de la pomme de terre, comme ils doivent souffrir de cette chute au plus bas de l'être apparent! Quelle pénible remontée devront-ils accomplir! Et je pâtis avec eux du poids tout terrestre de l'existence rustique.





Ma Ville, ma Ville, comme je regrette ton frémissement, ton élan, tes vacillations; tes plaisirs et tes lumières; tes solitudes et ta lucidité! Ah, que cet été meure étranglé par les moissons et que je m'en retourne vers le dédale où ne se perdent que les êtres dénués de toute intelligence. La Ville. Nous y serons pour la fête. Plus nombreux que jamais viendront cet année les Touristes. Beaucoup resteront tout l'hiver; ne fait-il pas toujours beau dans notre Ville Natale? Quelques-uns même en ont fait leur lieu de résidence constant. Ces présences ont permis d'ouvrir Le XXe Siècle, cinéma parlant en Langue Etrangère, ainsi que certains magasins de luxe, ou tout au moins vendant des parures dont nos femmes jusqu'alors ignoraient l'usage.

Le dégoût qu'inspirait à mon frère aîné la Langue Étrangère motiva pendant quelque temps son refus d'autoriser toute projection de cet ordre. Mais flatté par des notables que soudoyaient les commerçants en images mouvantes, il y consentit.

Nous pûmes donc voir des films en Langue Étrangère. Je ne tardai pas à trouver en eux une distraction radicale, un passe-temps acceptable. Si nous sommes justement incapables de laisser s'écouler paisiblement la durée, nous débattant suffoqués au milieu de son cours comme des nageurs novices qui perdent pied, où donc pouvais-je retrouver cette placidité devant l'inutilité temporelle sinon dans ces salles (il y en eut bientôt plusieurs) où se juxtaposent l'ombre et la lumière, l'image toujours reconnaissable et une langue mystérieuse. Incorporé par ailleurs à la pâte conventionnelle des apparences, ils m'était enfin possible de me laisser charmer.





Les Femmes qui apparaissaient sur l'écran furent bientôt comparées aux Étoiles, comme elles incroyablement lointaines, comme elles manifestées par un rayon de lumière, comme elles sans souillure apparente et constamment à l'extrême de leur beauté. Aussi ne tarda-t-on pas à s'apercevoir que plusieurs jeunes gens de notre Ville étaient tombés amoureux des plus célèbres, bien qu'eux-mêmes convinssent de l'évidente absurdité de leur désir et de la folie d'un tel choix. D'ailleurs on découvrit bientôt qu'il n'y avait pas seulement que les jeunes gens qui se lançaient ainsi dans des amours éperdues, mais aussi la plupart des adultes et la totalité des vieillards.

Certains Touristes, qui eussent voulu préserver la moralité de notre Ville Natale des nouveautés qu'eux-mêmes ou leurs semblables avaient introduites et dans lesquelles ils se complaisaient lorsque en leurs propres cités, incitèrent un petit nombre d'urbibinataliens parmi lesquels je citerai Le Busoqueux, qui faillit être mon beau-père, et Carqueux le marchand de cellophane, à fonder une Ligue pour la Répression du Plaisir Solitaire; mais mon frère ayant refusé son patronage et des urbinataliens sensés ayant jugé dangereuses pour le développement commercial et touristique de la Ville Natale les activités d'une telle congrégation, la Ligue ne tarda pas à se dissoudre et à disparaître, qui ne se proposait pas seulement de sévir contre les images trop exaltantes du cinématographe, mais aussi contre d'autres images qui paraissaient également stupéfiantes. On se moqua d'eux sur ce point, mais si je contestais le danger, j'accordais, moi, l'inconvenance.

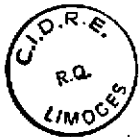




Un jour je me promenais dans la Rue des Liqueurs, depuis quelques années l'une des plus chic de la Ville Natale, et la plus fréquentée par les Touristes. Je flânai sans me douter du choc qui allait m'atteindre. J'allais, tranquille, simplement curieux, et je ne savais pas qu'une terre inconnue allait m'être révélée. Je m'avançais non prévenu, un voile allait se déchirer. L'imprévisible me guettait, l'imprévu. Je n'avais point reconnu le nouveau déguisement de ma fatalité. Je passai devant la boutique de , l'importateur. Je jetai un coup d'œil. Dans une vitrine était exposée une grande nouveauté concernant le déshabillage féminin. Je n'osai contempler et m'éloignai titubant des soubressauts de mon cœur. Je sentais ma gorge délicieusement sèche, et tous les principes humides de mon corps se dirigèrent en hâte vers les canaux spermatiques. Mon âme bégayait. Mes yeux étaient ivres des images qu'ils venaient de boire. Mes mains tremblaient de toute la danse que je devais contenir, et en même temps j'étais rompu par les coups que venait de m'asséner cette nouvelle réalité. Je souriais comme un innocent, et je murmurais: "Oh oh, oh oh."

Je renouvelais et retrouvais ainsi un émoi récent et les deux sentiments allaient s'entrelacer sans que je pusse tout d'abord établir la connexion qui liait les deux courants, sans que même j'y pensasse. Deux thèmes s'offraient désormais à ma quête secrète, tous deux dirigés vers la femme et cependant détachés d'elle, tous deux détachés de la nature et conditionnés par l'Invention des hommes. Car je dois dire qu'alors j'étais tombé amoureux de Cécile Haye.





La première fois que je la vis, je ne la remarquai même pas; le film était bon, mais elle, insignifiante. Ce n'est que bien après que je me souvins de cette production et reconnus l'animatrice, découvrant ainsi la calme et la première et la muette inclination, la source du fleuve qui se distingue du ruisseau sans avenir, la conjonction encore ignorée.

La seconde fois que je la vis, je la remarquai uniquement. Elle n'a que le second rôle, mais comme je la préfère. Elle chante d'une voix étreignante. A chacune de ses apparitions, je découvre un peu plus son corps, son visage, son regard; entre chacune s'étend ~~xxxxxx~~ la nuit. Je n'admire pas seulement ses jambes (qu'elle ne cache point), ses hanches (que dessinent ses robes), sa bouche illuminée d'un sang chimique, ses yeux étincelants de glycérine, je me prends de sympathie pour son rôle et, derrière lui, derrière l'hypocrisie, à cause d'elle, pour elle-même. Aussi, lorsque à la fin du film, son personnage est déformé (l'homme qu'elle aime lui préfère un milliardaire, et elle, elle, finit par consentir à donner son numéro de téléphone à l'ignoble milliardaire ~~xxxxxxxx~~ de père de la jeune fille rivale), je m'indigne. Ce sont des choses que je prends au sérieux. Je trouve cet arrangement dégradant. A chaque fois, je pars avant la scène finale; et durant toute une semaine, chaque soir m'émeut autant la voix de cette femme que la courte jupe d'une étoffe luisante et noire, autant ses chansons que ce ferme et vibrant hémisphère qui doucement frémit mi-parti par un méridien d'un tracé sûr et profond, autant sa voix pathétique et rauque et ses chants joyeux ou désespérés m'émeuvent que ses cuisses entrevues par une déchirure ~~xxxxxxxx~~

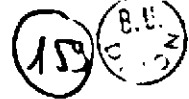
158
B.U.
O.J.O.

longitudinale de la jupe, noire et luisante comme plus haut je l'ai dit. J'eusse vu ce film indéfiniment.

Mais trop tôt finit la semaine, bien que chaque jour gonflé d'attente me parût d'une plénitude qui n'eût point dû finir. Le dernier soir je restai même pour la scène finale afin de voir encore une fois celle qui allait disparaître. Puis je me retrouvai dans la nuit, une autre nuit. A cette époque, Cecile Haye n'était point encore illustre; cependant je ne doutais point que plus tard sa gloire ne vint imposer d'elle à la Ville Natale d'autres apparitions. Il en fut bien ainsi, mais je n'eus point à tant attendre. Le soir même où se terminait le spectacle du XX^e Siècle, elle allait se rappeler à moi et, renaissant des ténèbres, me charmer de nouveau.

C.D.R.E.
R.Q.
LIMOGES

Je m'étais retrouvé dans la nuit, une autre nuit, glissante et savonnée vers d'entières ténèbres. Je ne me sentais pas appelé par la maison; je me mis à vaguer au hasard de nos quelques rues. Empêtré dans une obscurité sèche qui me sciait la poitrine, j'hésitais à marcher encore plus longtemps lorsque je me rappelai que le lendemain on inaugurerait un nouveau cinéma, un second cinéma en langue étrangère. Je décidai aussitôt, afin de me fixer un but, de passer devant la bâtisse; la rue était déserte. Un lampadaire éclairait de côté la bâtisse; et du plus loin que j'aperçus ce que désignait cette lumière, je me sentis tremblant sur mes jambes, et la gorge étreinte et les yeux arrondis. Dès ce soir-là, on avait sorti les premières affiches du spectacle qui devait commencer le lendemain, et ces affiches, j'en étais sûr maintenant,



j'en fus certain, immobile sous le lampadaire, immobile et béant, ces affiches représentaient Cécile Hays vêtue d'une sorte de mail-
lot collant de soie noire, orné sur la cuisse gauche d'un papil-
lon brodé. Derrière elle s'allumait l'incendie d'une ville. Le
contour de ses jambes m'était ainsi livré. Notre intimité devenait
immense. Je décollai sa forme du papier pour la fixer en moi. Je
la dévorai. Je détachai cette beauté déjà libérée d'une présence
réelle pour me l'inoculer, pour m'en nourrir, pour m'en consumer.

D'elle s'était émanée cette image insubstantielle, image mul-
tipliée, intemporelle, ni charnelle ni basement viante, et cette
image je l'avais devant moi, livrée involontairement à mon impuis-
sance: c'était là son rôle. En l'arrachant à l'affiche pour en
faire une image d'image, je recréai une réalité pour moi seul,
non de cette réalité qui emplit les campagnes de son épaisse fé-
calité, mais de ces réels impalpables que distillent les villes.



La rue était déserte, nous étions seuls.

Je ne trouvais plus la nuit obscure. J'étais joyeux. Le len-
demain soir, je me hâtai vers le Modern et je vis ce film. Et l'
image s'anima dans un music~~h~~ale d'autrefois, chantant; et ce sont
ses jambes, ces jambes gainée de soie. Et tous les soirs que l'on
joua ce film, je l'allais voir. Et l'on me regardait drôlement à
la caisse, et je commençai dans la Ville ~~Natale~~ à avoir une lég-
ende, à être celui qui va tous les soirs au cinéma; mais l'on ne
pensait point que j'étais particulièrement amoureux, spécialement
amoureux, électivement amoureux, mais que je passais mon temps
comme je le pouvais, que je regrettais mon père, que je m'ennuyais
près de mon frère, que je misogynisais et que j'étais en passe de

157
160

devenir le vieux garçon de la famille, car, pour ce qui est de mon frère, les bien informés prévoyaient son mariage : nécessairement; quant à Jean, on l'avait oublié : nécessairement. Et bref, si j'allais si souvent au Modern, c'est que j'étais malheureux.

C.I.D.R.E.
R.Q.
LIMOGES

Mensonge! Je n'étais pas malheureux! Mensonge! Mensonge! Mais je préférais que l'on s'imaginât cela plutôt que la vérité, car on se serait alors moqué de mes amours. Que je fusse inconnu à l'étoile, empêchait-il ma pensée de l'atteindre? Comment supposer que la force d'un sentiment ne puisse atteindre son but, où qu'il soit; et le rapport idéal que je créais n'avait-il pas autant de force et de valeur que tout rapport établi par l'esprit entre deux choses éloignées dans l'espace? La violence de l'imagination établissait entre elle et moi un lien auquel elle ne pouvait échapper. De tous ses attributs, elle ne connaissait qu'un nombre misérable; elle soupçonnait sans doute les désirs multipliés à chacune de ses apparitions; oui, et parmi tous ses attributs dont les interférences composaient sa personnalité, il fallait compter - et parmi les plus importants quoique inconnu d'elle - mon amour.

La distance que j'avais établie entre un genre et moi était aussi notre lien, et les formes de mon érotique n'accusaient autre chose que la vulgarité des lois naturelles. J'étais prêt d'ailleurs à l'observance de ces règles; il me suffisait, et il était suffisant, que mes tensions imaginaires restassent au niveau des plus belles idées. Cette étoile qui vivait incarnée en une chair très blonde et passait intangible au-dessus des océans

158
161

gardait cependant tous les charmes de sa carnation, cette étoile qui, dans un domaine restreint, ~~me~~ pouvait attirer en sa suprême beauté que toutes les louanges et un certain nombre de désirs, s'aggravait, devenue image impalpable, d'une somme toujours croissante de regards affamés et de soifs, et, pour moi, venait rejoindre l'autre source de ma morale et de ma religion, le torrent de mon fétichisme, en se vêtant de l'armure érotique qui exaltait pour moi toute chair et toute beauté féminines.

C. D. N. E.
R. Q.
LIMOGES

~~Tout~~ vêtement féminin ne mérite par les soucis d'un commentaire, la tâche d'une apologie, quoique les peaux mêmes dont fut vêtue une première femme par les soins d'un seigneur jaloux impliquant à jamais le trouble des fourrures. Les bijoux et les dentelles sont des luxes qui m'égarent peu. Les déshabillés cinquantenaires se comprennent aisément exclus de mon système. Mes cogitations n'avaient jamais pris pour base les propositions des bouquins et les jaunissures des vieux vêtements. Les crinolines mangées aux vers ne laissaient plus dans les sédiments tertiaires de ma mémoire que leur squelette tronconique et les corsets se hérissaient des baleines de l'orthopédie dans l'horreur de l'histoire de mœurs et les fonds de tiroir empuantis par les négligences. Ce passé sans résurrection aurait laissé somnolent mon érotisme arbitraire, si la surprenante nouveauté à laquelle je fais constamment allusion ne m'avait fait comprendre que les détours de l'histoire faisaient enfin coïncider en une étonnante unité le parfum d'une forme rare, l'objectivité d'une parure et l'artifice d'une humanité dépouillée.

La gaine réunit en elle l'artificiel et l'érotique, au delà

162 157

des contingences matérielles de la reproduction. Les pages d'anatomie qui décrivent le fonctionnement d'organes marqués par les vicissitudes de la chair, par les nécroses, par la pourriture future, qui donc les déchire, ces pages, ces réalités, sinon cette séduction? Je ne pouvais qu'admirer l'art suprême du marchand étranger qui venait proposer aux hanches des urbinatelliennes l'exaltant artifice qu'il avait inventé, artifice et réalité en quoi la pureté de l'idée, la valeur de la ligne et la géométrie du sexe se conjoignaient pour s'étendre au corps entier. La matière même de cet objet représentait le métaphorique équivalent de l'élasticité de la chair féminine.

Et c'est ainsi que j'ai vécu. Résultats de l'envahissement de notre Ville Natale par la Propagande et le Luxe étrangers, des hasards me mirent en face de ce qui fut pour moi révélateur. Sans eux, je n'aurais point vécu. Alors, que voulez-vous que je fasse, jeté loin des sources urbaines de ~~xxxxxxxxxxxx~~ ces excitants dans le magma brunâtre et vert de la Vie Rurale, loin des images photographiées de mes rêves dans la platitude tridimensionnelle de l'espace biologique, loin des détachements citadins dans la compacte vitalité de l'étable et des champs, que voulez-vous que je fasse, sinon vomir?

Combien plus vile encore d'ailleurs l'attitude des Citadins égarés jusque dans mon voisinage; celle par exemple de celui qui faillit être mon beau-père, je veux dire Le Busoqueux qui, pétri de la poussière des villes, vient ici s'extasier sur les moissons abondantes et le poids des raisins. Il aime à ce qu'il

C.D.R.E.
R.Q.
LIMOGES



dit le "grand" air, la bonne odeur des végétaux et la pureté de leur vie, la franchise des mœurs, la beauté des salsifis, la majesté des citrouilles, l'utilité des crottes et leur utilisation, le réveil au chant du coq. Quant à moi, je subis et j'attends mon retour. "Aha, m'a dit Le Bu, tu dois être bien privé de n'avoir pas ici un cinéma, toi qui y allais tous les soirs." Et il me suggère que la vie de famille m'éviterait ces frais, là-bas, et ici cet ennui. Comme s'il s'imaginait que je voudrais la reprendre, sa fille. Comme si ça me faisait quelque chose qu'elle veuille épouser mon frère, sa fille. Je lui ai répondu que je les fumais, lui et sa famille. Il n'a pas compris.

~~Et des champs, ces champs, je les fume aussi; ou plutôt je les fumerais si je ne savais qu'ils s'engraissent d'excréments. Comme les chiens, les champs mangent de la crotte, c'est la nature. Pouah! La Nature! Pouah! pouah! Heureusement que l'homme n'est pas naturel. Quelle vie d'immondice devrait-on mener si l'on était naturel! Et ces champs rappellent l'homme à sa nature naturelle, ils s'agrippent à lui, le rattrapent, l'abaissent, lui collent le nez dans la boue fétide d'où surgiront les choux. Beuh!~~

Je ne suis pas fait pour cette vie-là. Heureusement, heureusement que l'on a recouvert les rues de pavés et d'asphalte et que l'on y pousse la pureté antinaturelle jusqu'à pourchasser les mauvaises herbes qui tentent de surgir entre les interstices des carrelages. On a aussi inventé la banlieue pour les impurs afin qu'au centre des cités l'esprit se puisse enfin délivrer de ses attaches biologiques.



164

Bientôt ces champs, ces prés, ces bois, je ne les verrai plus, et pour le moment je ne sais lesquels d'entre eux m'ennuient le plus. Car si les premiers portant l'empreinte humaine sortent ainsi de leur animalité, les derniers ont comme une odeur de sang préférable au servile. Qu'importe d'ailleurs? Je ne me soucie pas de choisir entre différentes inimitiés. Ma vie d'abstraction s'accommode mal des réalités tant sylvestres qu'agronomiques. Ce n'est pas entre deux horizons sans cité que je me retrouve. Il ne faut la beauté, non cette beauté charnelle qui touche encore à l'animal, mais la beauté comme statue, et cette beauté non moins quelconque, mais spécifiée.

Le moulé a remplacé le drapé. Ce ne sont plus les plis d'amples étoffes qui exaltent la beauté de la femme, mais la forme soulignée au plus près de son exactitude, et corrigée s'il y a lieu selon les principes d'une règle intellectuelle: le soutien-gorge, la gaine, le bas de soie manifestent clairement cette évidence et la traduisent par leur charue. Et le nu s'élève ainsi à la dignité du déshabillé. Svelte, force, souplesse, grâce à ces vertus, relèvent de la stricte pureté des lignes. L'art ici économise classiquement ses moyens; il se rend digne par l'artificiel et réduit à néant la vulgarité. Il célèbre la beauté du corps féminin en se dépouillant de tout rococo. La femme en tant qu'image et modèle irréel des réalités mène ainsi à une conception vivante de la soi-disant abstraction.

Cécile Heye, je m'imaginais qu'elle gante son corps selon ces règles sévères ou limite même sa dernière vêtue à ce qui tend ses bas et à ce qui lui tend ses seins. Quels films

C.D.R.E.
R2
1975



d'elle proposera-t-on cet hiver à mon avidité? Quelles nouvelles images d'elle viendront se fixer en mon âme pour y vivre la vie des fantômes? La boutique scandaleuse affichera encore ses photos de modèles. Et comme les Étoiles, et comme les Modèles, étincelleront en moi les riches lumières des Réalités décapées de leurs Contingences, retournant vers leur origine, me traversant de leurs feux ~~dar~~ leur passage, jusqu'à ce que moi-même je me concentre en un dernier éclat.

Heureux ~~hiver~~ l'hiver s'elle vient, sinon plus mnémonique. Puis viendront les beaux jours et la Fête et le jeu de Printanier qui toujours me dégoûta par ses allusions végétales. Puis viendra le nouvel été, un été peut-être pour moi sans campagne. Mais pour quelle raison serait-il plus beau que les autres?



1622

162 bis

166

B.U.
D.I.

pe tite

v 128
H 15/16



LES
~~TOURISTES~~
TOURISTES) c. 128
//

Belle page

10 doug



163

Alice et Dussouchel
Alice se plantèrent devant la statue et l'examinèrent
en silence.

-Ce n'est guère convenable, dit *Alice*, finalement
surtout si c'est un
homme véritable.

-Je crois que *vous* ^{êtes} ~~vous~~ ^{un homme} réellement l'original.

-Vous ne trouvez pas cela impudique d'abord, macabre ensuite?

-Peut-être. En tout cas très impressionnant. Je n'ai jamais
rien vu de pareil.

-Moi non plus. Il est vrai que j'arrive directement ~~de la~~
~~Macabre~~ du Bois Sacré.

-Sans me vanter, je connais à peu près toutes les peuplades
qui piétinent et gratouillent la surface de la Terre, c'est vrai-
ment unique.

-Mais avouez donc que c'est macabre et impudique.

-Nous autres, savants explorateurs et ethnographes purs-sangs,
nous n'avons pas à porter de jugements de valeur sur l'objet de
nos études. J'ai à rechercher la signification de cette exhibi-
tion mais non pas à la qualifier.

Alice et Dussouchel firent encore une fois le tour de
la statue.

-C'était un bel homme, dit *Alice*.

-Avec autant de muscles qu'on en peut avoir dans une Ville
où l'on ne pratique pas de sports.

-Et vous ne croyez pas que c'est retouché?

-Peut-être un peu par ci par là. Les trous du nez, les trous
d'oreille à la rigueur ont été per-forés. Encore n'est-ce pas
sûr. L'ensemble à l'air respecté.



-Quand je pense à ce que ce bloc de pierre est en réalité, cela me fait frémir. Je préfère ne plus le regarder.

Elle s'éloigna.

-Il faudra que je demande l'autorisation pour prendre des mensurations. Entre autres choses. M'accompagnez-vous chez le Maire? Cela peut-être curieux.

-Je vous remercie. Je serai Touriste jusqu'au bout. J'irai voir le Maire.

Ils flânèrent à travers les rues de la Ville et ne découvrirent pas grandes curiosités.

+Il faut attendre la Saint-Glinglin, dit Dussouchel.

-Je repartirai le lendemain même, dit *Alise Baye*.

-C'est du tourisme express.

-Je dois commencer à tourner un nouveau film dans huit jours.

Dussouchel se frotta pensivement la barbe. Ses longues pégrinations ne lui avaient jamais permis d'aller au cinéma. De plus il évitait les sujets dont il ne connaissait pas la bibliographie. Aussi, passant devant la boutique de Mandale, changea-t-il de conversation.

-Tiens, un parapluie, dit-il.

-Qu'y-a-t-il là d'étonnant?

-C'est qu'il ne pleut jamais ici.

Il examina la devanture:

-Ah, c'est un importateur. Tout s'explique.

~~-Il ne pleut vraiment jamais?~~

-Ils attribuent à ce bienfait à *l'ingénierie* ~~à un de leurs~~ d'un de leurs concitoyens. C'est encore une question que je devrai étudier soigneusement, le chasse-nuage.





-Mais, c'est efficace? vraiment? ce chasse-muage?

-C'est un simple mythe. Il faut cependant reconnaître que dans la campagne à quelques kilomètres de la Ville Natale, il arrive qu'il pleuve comme partout ailleurs.

Ils se trouvaient devant l'auberge Hippolyte.

-Voulez-vous que nous extrions un instant ici? proposa Dussouchel. Un Touriste de mes amis m'a certifié que l'endroit faisait très couleur locale et qu'on y servait le meilleur des fifrequets.

-Je n'en ai jamais goûté *Je vais adorer ça.*

Ils entrèrent. Il fallait descendre quelques marches; c'était une demi-cave. Sur des bancs de bois une clientèle réduite à des gestes ou propos mornes. Un homme ivre ~~qui~~ somnolait solitaire; deux autres se turent, pour autant qu'ils parlaient avant l'entrée des Touristes. Hippolyte se précipita.

-Une bouteille de fifrequet, dit Dussouchel ajoutant aussitôt: de l'année où Yves-Albert Tranath a gagné le Prix Triomphal de Printanier. On m'a recommandé cette année-là, murmura-t-il pour *Alice* ~~Haye~~.

Les deux hommes regardèrent les visiteurs. L'un d'eux énonça la proposition suivante:

-C'est une bonne année.

Dussouchel fit semblant de ne pas avoir entendu. Il se tourna vers *Alice*:

-N'est-ce pas que c'est pittoresque ici? Ce n'est pas que je sois tellement fou du pittoresque....

-C'est même la meilleure année, interrompit l'Urbinalien.

Il se leva, prit son verre et alla vers eux.





-Nous allons faire connaissance avec les Urbinataliens, murmura Dussouchel.

-Comme c'est amusant, susurait *Alife*.

-Vous permettez?

Il s'assit.

-Tu viens?



Il faisait signe à son compagnon. Celui-ci se leva, prit son verre et se joignit à eux.

-Mon ami *Catogan*. Moi je m'appelle *Paracole* ~~chantant~~.

Hippolyte descendait du grenier avec le fifrequet.

~~Qu'est-ce~~ -Qu'est-ce que vous foutez-là, cria-t-il. Vous n'allez pas foutre la paix à ces messieurs-dames?

-Mais ces messieurs ne nous dérangent pas, dit Dussouchel.

-Oh, dit Hippolyte, vous ne direz plus ça tout à l'heure.

Il déboucha la bouteille.

-Vous m'en direz des nouvelles, dit *Paracole*, c'est de l'authentique.

Hippolyte servit *Alife* ~~Haye~~, puis Dussouchel.

-Vide ton verre, dit *Paracole* ~~chantant~~ à *Catogan* ~~Mulhierr~~, faut pas mélanger les années.

-Vous avez raison, dit Dussouchel.

Hippolyte les servit donc aussi. Il s'éloigna dégoûté! L'ivrogne ~~xiann~~ somnolait sans se lasser ni se laisser troubler.

-Alors, comme ça, /vous venez voir notre Saint Glinglin? Ne me répondez pas: j'ai deviné juste, je le sais. Je peux même vous dire une chose en plus: c'est la première fois que vous venez ici: car je reconnais un touriste même des années après



qu'il est venu: le coup d'oeil urbinatalien, quoi.

-Vous n'allez jamais au cinéma? demanda Dussouchel.

-Ça non! Gaspiller mes sous pour des images causantes? Suis pas fou. Il est vrai que tout le monde ici n'est pas de cet avis. Hein?

Il donna un bon coup de coude à *Latogaro*, qui déclancha son rire sans préparation et l'arrêta de même.

-Ah? fit Dussouchel poursuivant ainsi prudemment son enquête ethnographique.

-Oui, dit *Paracole*. N'est-ce pas, Hippolyte? cria-t-il à l'aubergiste en jetant ses mots par-dessus son épaule.

-Fous-moi la paix.

Paracole se frotta les mains et s'exprima de la sorte:

-Vous savez qu'il ~~il y a pas~~ ^{il y a pas} ~~de cinéma~~ ^{de cinéma} qu'il y a des cinémas dans notre Ville Natale. En bien, il y a des gens qui deviennent heu, comment dire, heu, en bien, disons: amoureux, oui, amoureux, des personnages tout plats qui font parler l'écran, des stars, quoi. Vous ne le croiriez pas hein? en bien c'est pourtant vrai. Et le plus cinglé de ce point de vue, c'est.....

-Ta gueule, dit Hippolyte.

-Il est froussard, commenta *Paracole* qui continua: c'est le frère de notre Maire. Lui, quand un film lui plait, il y va tous les soirs, régulièrement. Quand un film lui plait, ça veut dire une star. Et celle qui lui plait le plus, tout la Ville Natale pourrait vous renseigner la-dessus, c'est.....

-Ta gueule, dit Hippolyte.

-Il voudrait tout le temps parler, commenta *Paracole* ~~Saintest~~ qui



172
continus: c'est une demoiselle qui se montre en général pas beaucoup habillée, j'ai pu le constater de visu parceque je regarde quelquefois les photos en passant, même qu'une fois elle avait un maillot de soie noire avec un papillon brodé sur la cuisse.

-Rien bath, dit ~~Mulhierr~~ ^{Latogan}.

-Vous voyez de qui il s'agit? demande Dussouchel à ^{Abide} ~~Maye~~ ^{Maye}.

-Moi, je ~~ne~~ me souviens plus de son nom, dit ^{Paracole} ~~Latogan~~. D'ailleurs c'est pas là que git l'intérêt. Dans cette histoire que je viens de vous raconter, Paul ^{Rabonide} ~~Rougard~~ seul nous intéresse.

-Paul ^{Rabonide} ~~Rougard~~ c'est le frère du Maire actuel, explique Dussouchel ~~pour Abide Maye~~.

-Comment savez-vous ~~cela~~? demande ^{Abide} ~~Maye~~.

-Je l'ai appris dans le Guide, répondit ^{modestement} ~~modestement~~ Dussouchel.

-Ah! le Guide? ^{s'exclama Paracole} Sans blague, vous avez lu le Guide? Ça c'est encore une invention du Maire, du nouveau. L'autre valait pas cher, mais celui-là il vaut encore moins.

-Pa gueule, dit Hippolyte.

-On a tout de même le droit de leur expliquer ça aux touristes, que le nouveau Maire il veut tout chambouler et que la Saint-Glinglin, eh bien: pas sûr qu'ils la voyent dans toute sa beauté, les Touristes.

-Ce serait dommage, dit ^{Abide} ~~Maye~~.

-Bien sûr que ça serait dommage, s'exclama ^{Paracole} ~~Latogan~~. Il a de drôles d'idées derrière la tête notre nouveau Maire. Il ose pas encore faire ce qu'il a envie, mais on a des soupçons.

-Ah ch, fit Dussouchel méthodologiquement



173

-Ça a rapport avec les poissons, dit ~~Shantent~~ ^{Paracole}.

-Poissons, soupçons, comme dit le proverbe, dit ~~Shantent~~ ^{Carogon}.

-Vos gueules, dit Hippolyte.

-Il a peur de notre nouveau Maire, commenta ~~Shantent~~ ^{Paracole}. Tout morveux qu'il est, c'est que, voyez-vous, il n'est pas commode. Ce poivrot que vous voyez là en train de ronfler, savez-vous qui c'est? ~~Shantent~~, l'ancien Garde Urbain, comme qui dirait le Préfet de Police pour vous autres fouristes. Eh bien, ~~Shantent~~ ^{notre nouveau Maire} n'a pas hésité un seul instant à le démissionner, quand ça lui a plu.

-Il en est bien chagrin, dit l'aubergiste. Ça l'a rendu tout chose. Alors il se pique le nez.

-De quoi, de quoi, grogne ~~Shantent~~ ^{Quéfau} qui écoutait vaguement.

-Ca va faire un an que ça s'est passé, dit ~~Shantent~~ ^{Paracole}, un an à la Saint-Glinglin.

-Disons plutôt le lendemain de la Saint-Glinglin, dit ~~Shantent~~ ^{Carogon}.

-Donc, ~~Shantent~~ ^{refut Paracole} ^{suis} je me/lèvé vers les midi, avec un de ces mal aux crins, je me versé un peu d'eau froide sur la tête, et puis je descends boire un verre de fifrequet pour me dégraisser les dents. Il faisait beau, tranquille. J'entends les petits oiseaux qui chantaient. Bien des gens dormaient encore, et puis ~~Shantent~~ ^{Carogon} est venu, ~~Shantent~~ ^{Carogon} que voilà ~~Shantent~~.

-Je me souviens, ça se passait ici même.

-C'est exact, dit Hippolyte.

~~Shantent~~ ^{Paracole} reprit: "Nous avons fait une partie de traque-prune.

-J'ai gagné de quinze points, tu n'étais pas en forme.

C.I.D.R.E.
R.Q.
LIMOGES

176 176

-Après, je suis rentré me restaurer un peu; j'ai eu des radis comme hors-d'oeuvre, une omelette aux échalotes pour continuer, un reste de brouchtouaille de l'avant-veille, un bon morceau de chèvre pour caler tout ça, et puis une crème au sabayon comme dessert, et puis un petit café, bien arrosé. Après, je descends au café ici boire un autre café arrosé et alors Hippolyte m'apprend la nouvelle.

-C'est exact, dit Hippolyte, c'est moi qui lui ai appris la nouvelle.

-Le Maire avait disparu, dirent en chœur ^{Paracole} ~~Mulhierr~~ et ^{Carogon} ~~Snan-~~
~~tant.~~

-Tout le monde s'est demandé pourquoi, reprit Hippolyte, et alors on s'est mis à bavarder, à bavarder.

-Est-ce que tu ne te mets pas à trop parler, lui demanda ~~Chantant~~ ^{Carogon}.

-Vos gueules! cria l'aubergiste. Sauf votre respect, ajouta-t-il pour ~~Odile~~ ^{Raye}.

Il vint s'asseoir à leur table, ayant saisi deux nouvelles bouteilles ~~sur~~ le comptoir et un verre. ^{Qui fesse} ~~Coeurno~~, déchassiant ses yeux, entraîner le mouvement et vit vers eux sans oublier son verre.

-Ah ^{Qui fesse} ~~Coeurno~~! Ah ^{Qui fesse} ~~Coeurno~~! s'écria ^{Paracole} ~~Mulhierr~~ tout jubilant. Assieds-toi donc là, à côté de moi, que je te cause. Tu vas nous raconter ça, hein ^{Qui fesse} ~~Coeurno~~? Tu te souviens de ce jour-là? C'était le ~~lendemain~~ de la Saint Glinglin, quand on a appris la nouvelle....

C.D.P.E.
R.O.
LIMOGES



-Si je m'en rappelle... un de ces soleils... des vrais coups de trique de chaleur qui vous tombait dessus. Ça faisait tellement soif que c'en était curieux. Personne dehors, tout le monde dedans. Si je m'en rappelle...

-Et alors on a appris la nouvelle, dit *Paracole* ~~Chassier~~.

-Oui. C'est les deux infirmes de la montagne qui sont venus en ville et qu'ont dévoilé la chose, à savoir que le Maire s'avait disparu et que son fils, le Pierre, le recherchait à travers les Collines Arides, la langue pendante comme un chien de chasse.

-Et qui sont ces deux infirmes? demanda Dissouchel.

-Nicodème et Nicomède, répondit *Castagn*.



-Et quelle espèce d'infirmes?

~~Un~~ ^{est} L'un/aveugle, l'autre est paralytique. Du moment qu'ils habitent du côté de la fontaine. Je croyais que vous aviez des écoles, vous autres Touristes.

Castagn regardait l'ethnographe très étonné.

-Alors, reprit *Quifan*, quand ils ont eu dévoilé ça, dans toute la Ville ça s'est aussitôt su, partout. Alors les gens sont sortis. On s'est mis à grouiller dans les rues, mais faut dire aussi qu'il faisait déjà alors plus frais. Et puis on a su que l'autre fils, le Jean, lui aussi était parti à la recherche du papa à travers les Collines Arides. Moi je me suis vite ressaisi et je me suis rendu au domicile privé du Maire. Je sonne. On ouvre. C'était le Paul. "M. le Maire est là?" que je lui demande. "Non, il y est pas", qu'il me répondit. "Ou qu'il est?" que je dis. "Je sais pas", qu'il me répondit, "mes frères le charpent".



"Ah!" que je fais. - "Oui", qu'il me répond, "mes frères le cherchent." - "Ah!" que je fais, "je le sais déjà." - "Ah!" qu'il fait, "et alors?" - "Alors", que je dis, "pourquoi qu'il s'est ensauvé de la sorte not' maire?" - "Ah ça", qu'il me répond M. Paul, "ah ça, il nous a pas donné d'explication." - "Ah!" que je dis... Et puis je suis parti.

-Parce que vous comprenez, dit ~~Queneau~~ à Dussouchel (car il semblait qu'on n'expliquerait jamais trop les choses à ce Touriste) ça a ~~un air~~ para drôle que les deux fils, le Pierre et le Jean, soient tout de suite partis à la recherche de leur père. Ils ont pas attendu seulement vingt-quatre heures pour s'inquiéter: ils lui ont filé au train le soir même. Il était bien libre de reconduire sa mère à sa ferme et d'y passer la nuit, si ça lui chantait, ~~xxa~~ ça n'aurait été que d'un bon fils, qu'il était sans ^{aucun} doute. Le lendemain ou le surlendemain seulement, on aurait pu commencer à se demander ce qu'il était devenu. Mais non, le soir même, ils lui ont couru après.

-Alors, reprit ~~Queneau~~ ^{Queneau}, on a commencé à battre un peu la campagne... pour voir... mais on a rien vu, rien trouvé...

-On revenait le soir, dit ~~Queneau~~ ^{Queneau}, tout éreinté sans avoir rien vu... rien trouvé...



-Le Paul, moi je m'en souviens, dit ~~Queneau~~ ^{Queneau}, tout ça lui était égal, absolument égal.

-Et puis un jour, reprit ~~Queneau~~ ^{Queneau}, un soir plutôt, au frais du soleil couchant, les gens réunis sur la Grande Place pour humer la bonne air du crépuscule, alors on voit surgir d'on ne sait où un Pierre, tout maigre et tout déguenillé. Tout le monde se taisait quand il passait à côté de soi. On s'écartait pour lui



laisser le passage. Il y avait comme du vide qui coulait devant et derrière lui. Mes pieds me faisaient mal à cause des recherches, je l'ai suivi tout de même jusque chez lui. Une fois rentré chez lui, je suis rentré derrière comme j'en avais pour ainsi dire le droit et je lui ai demandé: "Alors, ~~m~~^{me} ~~sieur~~ Pierre, y a du neuf?" Il m'a dit: "Oui, va chercher tous les notables." "Bien, ~~m~~^{me} ~~sieur~~", que je lui ai dit, et je suis été tous les chercher, les notables, malgré mes pieds qui me faisaient mal. Et tout le monde s'est agglutiné pendant ce temps-là devant la maison du Maire. Commença à faire nuit. Les gens regardaient les notables qu'arrivaient un à un sans rien dire. On leur disait rien non plus, faut dire. Quand ils ont tous été là, ils se sont enfermés avec ~~le~~ Pierre et ~~la~~ Paul. Moi je suis resté à la porte, pour garder. La nuit est arrivée pour de bon. Les gens toujours là parlaient entre eux, tous bas, et de temps en temps, seulement. La lune s'est levée. Elle est venue se poser sur les toits, blanche et large, un/^{ptit} peu plus blanche et un petit peu plus large même que d'habitude. Les gens se sont remis à avoir une ombre. Et puis la lune a marché et le balcon de la maison du Maire en a été tout éclairé. ~~Me~~^M Le Busoqueux est sorti sur le balcon au bout d'un certain temps et alors on a appris que c'était ~~le~~^{me} Pierre qui était devenu le nouveau Maire et que l'ancien était tombé dans la Fontaine Pétrifiante, parce qu'il existe, ~~à~~^{et} que c'est vrai, une source pétrifiante dans les Collines Arides, et même que bien peu de gens y sont allés, et qu'on n'avait plus qu'à venir le chercher pour le ramener tel quel, le morceau de pierre qu'il était devenu. Et c'est ce qui a été fait avec des cabestans et des câbles, et des plans.



inclinés et des trucs. Et après plusieurs jours il est arrivé dans la Ville, couché sur des troncs d'arbre et trainé par une flopée de boeufs. Et alors finalement on l'a érigé au beau milieu de la Grand# Place, comme une statue, où c'est qu'on peut la voir encore maintenant.

Après ce long récit chacun éprouva le besoin de se taire quelques instants et Dussouchel le premier, celui de faire parler les autres.

X -Voilà qui est fort intéressant, murmura-t-il pensivement.

Hippolyte alla chercher, de lui-même, trois autres bouteilles de fifrequet.

-Quelle aventure, soupira ~~de faul~~ ^{Catogan}.

-Tout ceci ne m'explique pas pourquoi vous avez été démissionné.

-Ah bien! ah bien!

Il se tapait sur les cuisses avec ironie, amertume et désespoir.

-Ah bien!

-Le nouveau Maire l'a renvoyé, explique ~~Shantant~~ ^{Catogan}, parcequ'il avait amené l'ancien à sa conférence.

-Une conférence sur les Poissons, dit ~~Walter~~ ^{Parade}.

-Oui, revenons-y aux Poissons, dit ~~Shantant~~ ^{Catogan}. C'est de ce côté là qu'il se trame quelque chose.

Hippolyte, revenu, débouchait les trois bouteilles. Il dit:

-C'est des histoires auxquelles on ne pige rien.

~~Shantant~~ ^{Catogan} dont l'esprit devenait oblique déclara qu'on ne lui retirait pas de l'idée que le nouveau Maire avait obtenu





sa belle situation en poussant quelque chose dans la Source Patri-
fiante, sur quoi l'aubergiste lui suggéra ~~d'acquiescer~~ (au moins
~~provisoirement~~ de fermer sa grande gueule. Il le dit avec d'au-
tant plus de force que la porte s'ouvrit et que deux personnages
entrèrent. L'un portait l'autre sur son dos, le tout, voulant
descendre l'escalier, chut.

-Tas de corniauds dit Hippolyte en les regardant se ramasser.
~~Shantant~~ ^{Paracole} et ^{Catogan} se marraient.

-Nicodème et Nicomède, dit Dussouchel à ~~celle~~ ^{Alice} ~~Haye~~ pour lui
expliquer.

Car il avait compris. ^{Paracole} ~~Shantant~~ le regarda ^{j'aurais} ~~très suspicieux~~
~~rent~~.

-Ils viennent pour la Fête ~~des~~ ^{Catogan} ~~alors~~ plus cicerone. ^{explique}

Les autres se ramassaient tant bien que mal. Le paralytique
se hissa sur un tabouret, en poussa un autre dans les jambes de
l'aveugle qui s'y assit automatiquement. Ils respirèrent un peu
fort, en cadence, pour chasser l'émotion et dirent en chœur:

-Bonsoir tout le monde.

On leur répondit.

-Ils sont nombreux, non, dit l'aveugle.

-Six, dit Nicomède, dont deux Touristes.

-Deux Touristes? demanda Nicodème.

-Un mâle et une femelle, répondit le paralytique.

-Blonde ou brune? demanda Nicomède.

-Blonde.





-Ah, ah, fit l'aveugle. On lui cause?

-Ce sont des fous, murmura ^{Alice} ~~Cécile~~ Hays.

-Ayez pas peur, dit Hippolyte, ils n'ont pas de vilaines intentions.

-Et ils vous raconteront de belles histoires sur l'histoire du pays, dit ~~Chatoyant~~.

-Si nous nous en allons? demanda ^{Alice} ~~Cécile~~ Hays.

Les deux rustres s'approchaient en sautillant sur leurs tabourets.

-Ils m'intéressent, dit Dussouchel. Mais je les reverrai une autre fois.

~~Cécile~~ Hays se leva.

-Combien? demanda Dussouchel.

-Faut les écouter cinq minutes, dit Hippolyte.

-Je m'en vais, dit ~~Cécile~~ Hays.

-Combien? demanda Dussouchel.

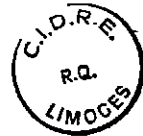
-Trois ganelons, répondit Hippolyte. Mais vous savez, c'était de l'année où Yves-Albert Tramath gagna le Grand Prix du Printanier.

-J'avais pensé que ça ne faisait pas plus de cinq ou six turpins, dit Dussouchel. D'après ce que m'ont dit d'autres Touristes.

-C'est bien renseigné, dit ~~Chatoyant~~ qui trouvait ça savoir louche.

-C'est le prix, dit Hippolyte.

-Où est la blonde qu'on lui cause, dit l'aveugle qui approchait en sautillant avec son siège.





-Ne discutez donc pas, dit *Alice Hays*

Dussouchel jeta trois ganelons sur la table. Ils sortirent poussés par un silence condamnant. Les deux infirmes s'agitaient.

-J'ai eu peur, dit *Alice Hays*.

-Ils passent pour bénins.

-Mais je vous remercie pour la couleur locale.

Attendez

-Vous n'avez encore rien vu./La Fête de demain.



-C'est bien pour cela que je suis venue.

-Alors vous m'accompagnez toujours chez le Maire après le déjeuner?

-Oui, toujours. Il doit être moins inquiétant que ses administrés.

-Ce n'est pas absolument sûr. Rien ne dit qu'il n'ait pas poussé son père dans la fameuse Fontaine.

-Vous en avez de l'imagination pour un scientifique, *Musieu* Dussouchel. Et vous ~~xxxix~~ pensez que c'est ~~cela~~ qu'ils voulaient insinuer, les gens de la taverne?

-Sans aucun doute.

Ils déjeunaient à l'Hôtel Leborgne, le seul où pussent les Touristes fréquenter, puisqu'il n'y en avait pas d'autres. Godelberg, le metteur en scène qui accompagnait *Alice Hays*, avait dans sa chambre une crise de trénuclie sèche, maladie bénigne mais efficace qui frappait souvent les nouveaux venus dans la Ville Natale. Dussouchel et *Alice Hays* déjeunaient en tête en tête. Toutes les autres tables étaient occupées: il y avait là des voyageurs qui avaient été jusqu'à la Chine et à l'Honduras et qui boulottaient, avec l'impatience que donne une veille de fête; il y

xxxi



xxxx avait aussi des Touristes habitués, et qui revenaient chaque an, efficionados de la Saint-Glinglin, fêrus de printanier et go-beleurs de fifrequet; il y avait même quelques Ruraux que l'on reconnaissait aux tâches de boue dont ils étaient parsemés, des pompes aux tifs: ils en tiraient fierté, car dans la Ville Natale, puisqu'il ne pleuvait jamais, jamais gniavait dboue.

Tous ces gens visaient leur nourriture, mais, durant leurs rares crises de variété ils distrayaient parfois le regard de l'examen de leur assiette pour examiner désirativement la star qu'ils reconnaissent parfois. Mais la faim grande en général ne permettait que peu ~~de~~ ces scrutations imaginantes. *Elle* ~~Haye~~ que la convoitise des foules ne troublait pas, ne souffrait cependant pas de cette discontinuité de d'sirs.

Elle fit porter quelques fruits du pays à Goldenberg, pour calmer sa soif. Elle n'avait pas envie de le voir. Elle rejoignit Dussouchel plus tard, après un temps de solitude. Le Maire ne recevait guère avant les dernières heures de l'après-midi. Devant l'hôtel, il faisait toujours et encore beau. Partout ailleurs dans la Ville, également, d'ailleurs.

Ils passèrent de nouveau devant la statue. Elle cuisait au soleil, avec une tendance évidente à devenir définitive, perpétuelle, innaccessible et marmoréenne. Les deux Touristes s'abstinrent cette fois, ~~de~~ commenter les organes sexuels, très visibles mais pris dans la masse, cependant, par une discrétion soudaine dont ON aurait pu croire l'ancien Maire le Père ~~de~~ ^{malouide} incapable.



(183) (5.5.21)

Il ne semblait pas que la préparation de la Saint-Glinglin nécessitât une activité considérable, ou même notable. Dans la Mairie, tout y paraissait dormir. Il y faisait frais.

Cécile et Dussouchel trouvèrent l'Huissier savourant sa méridienne dans la Grande Salle d'Attente et d'Honneur. Personne n'attendait, mais maintes miniatures y maintenaient mémoire des Maires disparus, à l'exception toutefois de celle du précédent dont la pétrification dimensionnelle valait bien, au point de vue souvenir, les petites superficies colorées consacrées jusqu'alors à ces notables personnages.

-Vous allez le réveiller? demande ~~celle~~ *celle* ~~Haye~~ *Haye*.

-Cela peut vous paraître inhumain, mais les sciences humaines impliquent quelquefois une certaine cruauté apparente, tout comme la physiologie, la biologie et autres sciences naturelles. L'ethnographie, ~~la faune, la flore et la géologie~~ *et la sociologie et la statistique* ~~graphique~~ *graphique* demandent parfois à leurs serviteurs de sacrifier d'une façon définitive du totale le confort de quelque informateur.

-Serait-ce habile en ce cas?

-Non, répondit Dussouchel. Nous allons entrer directement dans le bureau du Maire. Après avoir frappé toutefois. Vous me suivez?

Il frappe, entre aussitôt.

Pierre travaillait.

Il écrivait.

Il lève la tête.

-Monsieur ~~Maire~~ *Maire*? dit Dussouchel. Permettez-moi de vous présenter mes lettres d'introduction.





Pierre recouvrit d'un buvard pudique le plan, qu'il dressait, d'un aquarium municipal. Fronçant les sourcils, cela provoqua cette explication du visiteur:

-L'huissier dormait...

Et cette autre:

~~-Mademoiselle~~ ^{Maye}, star, et très célèbre, m'accompagne.

Pierre leur fit un signe, qu'ils interprétèrent comme de sistement, et se mit à faire semblant de parcourir les papiers présentés. Il les rendit à Dussouchel.

-Vous avez bien fait de venir cette année. Ce sera la dernière. Peut-être même venez-vous trop tard.

-Je ne sais comment interpréter ces paroles, monsieur le Maire, ^{dit poliment} ~~Dussouchel se prit à l'anxiété.~~ ^{légèrement faussé} Pierre regardait les jambes croisées de ~~cette~~ ^{celle} Maye et cela lui rappelait quelque chose. Mais ce quelque chose n'était pas si saisissant qu'il ne choisit de répondre à Dussouchel.

-Eh bien, puisque vous êtes Touristes, je puis vous le dire en toute confiance. Cette Saint-Glinglin sera la dernière. Du moins ^{autant que} ~~une~~ Saint-Glinglin sèche. Nous allons maintenant entrer dans le règne de l'~~humidité~~ humide.

-Vous allez faire pleuvoir! s'~~ex~~clama Dussouchel.

-Décidément, l'intelligence des savants est rapide, et leur esprit perspicace. Oui, je vais faire pleuvoir. Mais c'est encore un secret. Nul dans la Ville Natale ne connaît encore mes intentions. Ce serait alors une vaste rumeur qui me balairait peut-être. Je leur laisse, pour demain, la jouissance d'une dernière





biquinait à s'ennuyer ferme, ce qui se manifestait à la pointe de la chaussure, e~~lle~~ avait le pied court et un peu gras, malgré la danse. Pierre examina ce pied, mi-foie ^{mi-cuir} avant d'~~à~~ la suite de cette incompréhension insister en ces termes:

-Cui, ceux qui ne parlent pas.

-Ils sont nombreux? demanda Dussouchel ^{à tout} ~~et dont sur le~~ hasard d'une question quantitative entraînant probablement une réponse au moins de qualité:

Effectivement elle fut de qualité:

-Comment, ^{Un seul!} nombreux! s'éclama Pierre. ~~Il ne s'agit pas de ça.~~

Il reprit ~~son souffle~~.

-Notre fleuve est de sable et sa rive de boue. Nos ruisseaux sont jaunâtres et maigres et nos torrents n'ont plus la force de froter leurs galets. Où, où, où mais où donc pourraient vivre les poissons, les poissons d'autrefois.

-On s'en fiche, murmura Dussouchel.

-Ooh, s'écria ^{mademoiselle} ~~Celle~~ Raye, les fishs?

-Cela ne vous intéresse pas? demanda Pierre.

-Alors c'est une révolution que vous préparez, dit Dussouchel. Une transformation de l'existence météorologique?

-Je m'y risquerai, pour la Saint-Glinglin.

-Les poissons ne sauront vous défendre contre la colère des ~~Urban~~aliens, s'ils voient pleuvoir.

-Hé oui.

Pierre médita. Reprit:

-Si je pouvais les persuader.... mais non. Ils croient ~~que~~





tous au beau temps.

-Aucun d'eux n'est de votre avis?

-L'huissier, peut-être. Et j'ai déjà tant de haines ~~envers~~ contre moi.

Le silence percuta contre les parois de la pièce. La soie des bas de ~~Cécile~~ ^{Alice} Haye devint plus brillante, et la ligne de sa jambe plus un délice. Les yeux de Pierre s'él^éarèrent au-delà des prémisses de sa révolution future et Dussouchel, après s'être chatouillé la glotte, reprit la parole en ces termes:

-Je ne vous cacherai pas, ~~Monsieur~~ le Maire, et je vous l'ai dit dès le début, que je suis venu ici, ~~à~~ la fin de, et dans un but scientifique, assister aux fêtes classiques de la Saint Glinglin. Il serait pour moi désolant qu'elles fussent en quelque ce soit modifiées.

-J'ai le plus grand respect pour la Science, répondit Pierre, mais aussi pour moi-même.

Ses yeux étaient posés sur les chevilles de ~~Cécile~~ ^{Alice} Haye; ils remontèrent lentement vers ceux de ~~Cécile~~ ^{Alice} Haye; et la langue de Pierre barata ces sons pour les tympans de ~~Cécile~~ ^{Alice} Haye.

-Et vous, mademoiselle, désirez-vous que rien ne soit changé à l'ordonnance des fêtes?

Se souvenant de son père, il ajouta:

-Car je suis ici le maître.

~~Cécile~~, ouvrant de quelques millimètres l'adorable orifice Antérieur de son tube digestif, émit les paroles que voici:

-Oui. Je désire.





-Alors, mademoiselle, monsieur, vous assisterez encore cette année à une Saint-Gliglin classique, vous y prendrez j'espère d'autant plus de plaisir que ce sera la dernière. Après le printemps, le chasse-nuages cessera de fonctionner et l'on verra ce qu'on verra.

-Je vous remercie de cette grande faveur, dit ^{olive} Cécile Hays.

-Naturellement, dit Pierre, que tout ceci reste entre nous.

Ils le promirent, puis Dussouchel demanda différentes ~~et~~ autorisations et faveurs et divers laisser-passer et passe-droits qui lui furent accordés et délivrés.

Paul ayant poussé la porte se trouva derrière Cécile Hays, ^{Gilbert} mais il y avait un miroir devant elle, alors il la découvrit et cette révélation le planqua dans l'inconscience. Il chut.

Les personnes présentes se levèrent pour regarder l'évanoui.

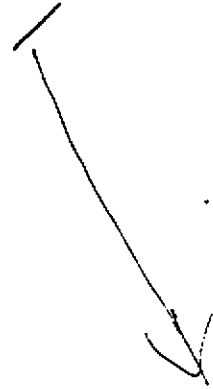
Pierre le présenta:

-Mon frère.

^{Cécile} dit à Dussouchel:

-Vraiment, vous croyez que c'est à cause de moi?

Pierre fit tout ce qui était en son pouvoir pour attirer l'attention de l'Huissier rêvant (peut-être) dans la grande salle d'attente et d'honneur: il secouait une clochette





alix penché sur le pâmé dit à Dussouchel, de nouveau :

-Vous croyez que c'est à cause de moi ?

-Cela relève de la psychosociologie, répondit Dussouchel.

Cet évanouissement me paraît un phénomène provoqué par l'érotique publicitaire.



Et réfléchissant ajouta :

-On a donc joué vos films ici ?

-Plusieurs, dit Pierre. Et Paul n'en ratait pas un. Il y allait même tous les soirs. *Surtout lorsqu'on jouait*

~~Il m'a vu dans l'INCENDIE DE LA VILLE? demanda Cécile ?~~

~~Entre autres.~~

-Il y avait des pompiers dans ce film? demanda Dussouchel.

-Une ligue la voulut interdire, dit Pierre.

Dussouchel s'étonna de l'existence d'une telle secte dans la Ville Natale. Pierre lui répondit qu'elle fut très éphémère, cette existence. Et Dussouchel s'inquiéta de savoir pourquoi justement à propos de ce film cette fureur de réprobation. Alors Pierre décrivit le papillon brodé sur le maillot noir d'*alix* ~~Maye~~.

-Tant de morale pour un lépidoptère, dit Dussouchel.

Cécile s'occupe dès lors exclusivement de Paul. Elle releva les cheveux qui cachaient son front, ses yeux.

-Il faut faire quelque chose, dit-elle. De l'eau, par exemple, on peut apporter de l'eau.

-C'est rare ici, dit Pierre. En attendant ma suprême décision, ajouta-t-il après un petit temps ~~d'~~arrêt.

190

U. B.
C. U.
LIMOGES

Mais l'huissier apparut. Il se frottait les yeux du revers des poignes, baillotait, avançait prudemment.

-De l'eau, lui cria Pierre, de l'eau, un peu d'eau.

-Voire, répondit ~~Paul~~ ^{Sahul}

-Pour mon frère!

~~Sahul~~ ^{Sahul} ~~Bonson~~ ^{alre} entr'ouvrait les paupières et aperçut Paul dont ~~Cécile~~ ^{alre} ~~Haye~~ ^{Haye} soutenait la tête un peu au-dessus du niveau des pieds.

-Tiens, dit ~~Paul~~ ^{Sahul}, ~~Cécile~~ ^{alre} ~~Haye~~ ^{Haye}!

-Il a vu aussi la lépidoptère? demanda Dussouchel.

-Oh, mademoiselle, vous honorez de votre présence notre Ville Natale?

-Allez donc chercher de l'eau, dit Pierre.

-Mademoiselle, vous voudrez bien me signer un daguerréotype ?

-Je regrette vraiment, dit Dussouchel, d'avoir été si peu au cinéma dans ma vie. Jamais, pour ainsi dire, sinon pour aller voir des documentaires.

-Ah, monsieur, s'écria ~~Paul~~ ^{Sahul}, c'est merveilleux le cinéma. Et comme je vous plains de ne jamais fréquenter les salles obscures!

-Vous avez vu l'INCENDIE DE LA VILLE ?

-Je pense bien, s'écria ~~Paul~~ ^{Sahul}. Un chef-d'oeuvre! Mademoiselle y était formidable. Et elle portait un de ces maillots. Oh, dites, mademoiselle, vous me signerez un daguerréotype?

187



- Est-ce que vous allez chercher de l'eau ? demanda Pierre.
- Vous manquez d'autorité, remarqua Dussouchel.
- Laissez-le se réveiller tout doucement, dit *Abile Hays*.
- J'y vais, j'y vais, dit *Éclair Boyen Sahul*.
- Je ne suis pas un tyran, répliqua Pierre.
- Je crois qu'il ouvre les yeux, remarqua *mademoiselle Gœtte Hays*.
- Mais vous allez ~~jetter~~ le chasse-nuage, dit Dussouchel.
- Qui ça ? demanda *Éclair Boyen Sahul*.
- Vous allez chercher de l'eau ? dit Pierre.
- Il revient à lui, dit *Abile Hays*.
- Vous voulez dire qu'il revient à vous, remarqua Dussouchel.
- Vous êtes très objectif, dit *Abile Hays*.
- nous faisons toujours un peu de psychologie pour nos metiers, /*
-~~il est d'une intelligence extraordinaire~~, répondit Dussouchel.
- Ce n'est plus la peine que j'aille chercher de l'eau, remarqua *Éclair Boyen Sahul*.
- Où suis-je ? demanda Paul.
- Il s'ébroua. Son regard étant donné sa *supination*, visa le plafond où il consta la présence d'un visage, puis il ressentit la tendre-couleur chaleur et fermeté d'une cuisse sous la nuque. Ayant identifié le tout comme des manifestations de l'être aimé, il s'évanouit de nouveau.
- Eh bien, fit Dussouchel.
- C'est pas pour dire, dit *Éclair Boyen Sahul*, il a le béguin.





-Le respect ne vous étouffe plus, dit Pierre. Vous fûtes pourtant de mes amis.

-Excuses, excuses, murmura ~~Pierre~~ *Sahul*.

Il s'éloigna en regardant le pli du genou de *Odile* ~~Haye~~, et les raies de la soie.

-Faut-il aller chercher de l'eau tout de même, demanda-t-il en se tenant modestement sur le pas de porte.

-Cela me paraît futile, dit Dussouchel.

-Excuses, excuses, mais je ne reçois d'ordre que de mon Maire.

-Sortez, dit Pierre.

La porte se referma. Elle se rouvrit. *Sahul* montra Dussouchel du menton et interrogea son Maire.

-Il a parlé du chasse-nuages.

-Je vous en parlerai aussi, dit Pierre. Sortez.

-Faut-il ou faut-il pas un peu d'eau ?

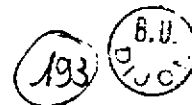
-Je vous donnerai mon déguerréotype dédicacé, dit *Odile* ~~Haye~~.

-Quand, s'il vous plaît ?

-Vous pouvez passer le prendre à mon auberge à partir de demain matin.

-Je suis bien heureux, et je vous remercie très ~~fort~~, mademoiselle. Tiens, le voilà qui va rouvrir les yeux, mais, s'il vous voit du premier coup, il va retourner aussitôt dans le noir, faudrait l'asseoir et qu'il vous aperçoive pas tout





de suite. Dussouchet et Pierre l'assirent dans le fauteuil protomunicipal. ~~celle~~ *Marie* Haye se déplaça vers la gauche, un peu en arrière. Comme ils avaient suivi ses conseils, ~~Paul~~ se retira.

Paul se constatant devant la table protomunicipale s'étonna. Il regarda les choses devant lui, et un peu autour mais sans trop tourner la tête, de façon à ne pas ^{tout de suite} découvrir ~~celle~~ *Marie* Haye dont il ~~l'~~ percevait cependant le parfum surajouté, mais fin plus qu'aucune odeur naturelle à la Ville Natale.

Il se leva, maladroitement, pour rendre le fauteuil à son frère, car celui-ci goûtait fort ses attributs.

-Je t'en prie, je t'en prie, dit Pierre en s'asseyant aussitôt et en prenant la menotte au frangin, il ajouta solennellement: Paul, j'ai une grande nouvelle à t'annoncer, une incroyable nouvelle, surmonte ton émotion, eh bien voilà, ^{celle} mademoiselle ~~celle~~ *Marie* Haye, la star du cinéma étranger, se trouve dans nos murs, mieux elle se trouve entre les quatre d'ici.

Se tournant vers elle, il closit son laïus de la façon suivante:

-Mademoiselle (il s'inclina), permettez-moi de vous présenter mon frère, Paul ~~Nabouide~~.

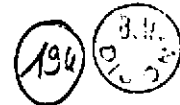
-Enchanté, mademoiselle, dit Paul.

Et il l'était.

Enchanté.

Elle était surprise, d'autre part, ce qui lui donne cer-





taine inclination vers les échanges verbaux. Ils se mirent à en prononcer quelques-uns alternativement, devant les personnes présentes, critiques. Ils convinrent ainsi de se revoir, puis *Abile* Haye s'en fut, accompagnée de Dussouchel.

-Il est charmant ce garçon, dit l'ethnologue, et puis il semble avoir du sentiment à votre égard. C'est une question que je n'ai jamais étudiée de près, la cinématographie. Je vous avouerais même que je ne pensais jamais que cet art ~~eussent~~^{eut} ~~trouvé~~ quelque écho dans une région, celle-ci, si peu semblable à cela.

-Mon image, dit *Abile*, est ainsi universelle.

-Générale, se permit de rectifier Dussouchel.

-Universelle, répondit *Abile*. Quelle femme, de plus, que moi?

-Déesse, répliqua Dussouchel.

-Sans doute, et qui bouge. Pas une manifestation occulte ou symbolique, de temps à autre, à expliquer. Mais la continuité de mouvements.

-Forme sans matière.

-Forme de lumière.

-Et d'ombre.

-Ces atomes de temps qui défilent, c'est moi.

-Voilà ce ~~faux~~ de maire qui s'éprend de vous.

-Quelle peut être sa solitude.

-Heublée de vos fulgurations.





-Je le sidère.

-Vous l'évanouissez.

Ils burent un coquetèe à l'hôtel Leboeuf.

-Alors, cher M^{lle}, demanda ~~M^{lle}~~ Maye, vous, vraiment, allez si peu voir les mouvizes?

Ils dînèrent ensemble. Goldeberg, toujours affecté par la ~~la~~ trénuetie sèche, se tordait dans sa chambre chaude. Cécile lui fit monter quelques fruits. Dussouchel parlait peu, méditant. ~~Cécile~~ se trouvait toute drôle.

Après avoir bu le café, car le café les faisait dormir ni l'un ni l'autre (Goldeberg non plus), ils demeurèrent un certain temps dans le silence.

Cécile soupira.

-Quel con, finit-elle par dire, j'ai bien l'impression que j'en suis tombée amoureuse.

5/ -Vraiment, bégaya Dussouchel avec un petit vincement de jalousie au niveau de la prostate. Pourtant, il n'avait aucune prétention sur Cécile. En général, il vivait sur le pays. Ça lui faisait des fiches supplémentaires. Il se reprit et dit :

-Je le trouve sympathique.

-C'est autre-chose.

-Oui. Vous allez le revoir tout à l'heure?

-Oui. A la promenade Vespérale du Tour de Ville, le long du Boulevard Important. Vous m'accompagnerez? jusqu'à-là.

-Oui. Et vous partez toujours après-demain?



d'un maillot de velours et les jambes lissées par des bas de soie ornés de lépidoptères de jais. Ça devient moins con de la part du notaire, mais plus délictueux.

-Oh dites, dites-moi, murmurait-il dans l'obscurité. Dédicace-~~meuh!~~ d'édicace-~~meuh!~~ !

-Je suis très honorée par votre demande, répondit l'étoile. A-t-elle l'honneur de ?

-Monsieur Le Busoqueux, notaire en cette ville, notre Ville Natale.

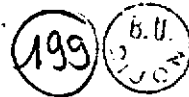
-Mon nom est Dussouchel, dit Dussouchel en songeant peu à peu à laisser sans emprise le bras de ~~l'étoile~~ Haye. Je suis explorateur.

-Enchanté, dit Le Busoqueux bien qu'il ne le fût point. Ayant espoché le dégué autographié, il d'un petit signe appela les deux ~~personnes~~ ^{bonnes femmes} qui l'accompagnaient. On se présenta. Dussouchel ~~poussé par le embarat et la liqueur voleffe~~, hésitait entre la solitude avec ~~celle~~ ^{Alice}, qu'il ~~ne~~ ^{ne} savait devoir être que courte puisqu'elle devait retrouver Paul ~~Nabouard~~ ^{Nabouard}, et le métier qui voulait de sa part un encanaillement avec le naturel, c'est-à-dire en ce cas Le Busoqueux, source quasi certaine de ~~traits de mœurs~~ ^{traits de mœurs}, de cancans, de ragots, de superstitions et de patoiseries. ~~Alice~~ ^{Alice}, elle, se voulait en aller.

Elle y réussit.

~~R~~ Le Busoqueux causait, séduit soudain par l'ethnographie, oublieux de l'étoile • il lui demandait si la Ville Natale ceci,





si la Ville Natale cela, enfin des choses de la conversation courante avec les Touristes. La ~~bourgeoise~~ et la fille la bouclaient, Dussouchel voyait bien que tous les troasses ils faisaient de drôles de gueules. Il aurait bien ~~pu leur en dire~~ ^{dire un peu} Adèle, mais enfin puisque partie maintenant il s'instruisait. Il écoutait d'une oreille phonographique, les propos du notaire de plus en plus connement confidentiel. Il, le notaire, déplo-rait d'avoir à s'assujettir à un gamin, il regrettait les temps du Grand Vaire ~~Nalpaire~~, pas plus vieux d'un ~~des~~ ^{deux} temps, tout juste un an, demain ça ferait un!oui. C'est la première fois que vous venez ici? Ma fille, Eveline, question qu'elle se marie dans la famille. Ça va de soi. Entre notables. Le grand ~~Mabouid~~ il avait des yeux pour elle. Pas vrai, Liline? Dame, favorite, c'est déjà pas mal. Ça pose quand même. Surtout entre notables. Il était question qu'elle épouse Pierre.

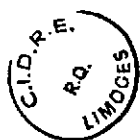
-Mais non, père, Paul.

Dussouchel examina la fille. Un bon spécimen de pucelle urbinatalienne, lui sembla-t-il. Il eut envie de l'explo-
rer. quelques détails ~~de sa vie~~ ^{folkloriques} pouvaient émerger de cette confrontation.

Il se frotta contre elle en lui disant des paroles douces, tandis que le père et la mère souriaient pisseusement en songeant à la copulation prochaine de leur fille avec le Touriste, qui avait l'air si savant.

Même de rien, le notaire Le Busoqueux suivait d'ailleurs





pour ça de près en expliquant des choses. Et tandis/que Dussouchel, à la ferveur de l'obscurité, passait sa main sur les fesses d'Eveline, il s'instruisait d'une oreille distraite sur divers incidents qui plus ou moins avaient de la Ville les notables Natale affecté de la vie le cours. Le Bu par ex se félicitait d'être resté en place. Pierre ne l'avait point liquidé. Il se trouvait l'échine souple, et ne s'en cachait pas. Eveline aussi l'avait souple, ~~et~~ l'échine. [Dussouchel s'intéressait de plus en plus à cette gosse.] Mais les parents leur collaient toujours aux talons. Très talentueux les ~~Vicos~~, avec leurs déconvenues sur la Ville Natale. Puis Le Bu se mit à régler parce que la star s'était défilée. L'érotisme commençait à flotter dans les atmosphères, et la femme Le Busqueux se frottait contre l'écrou à elle en lui susurrant dans le cornet de l'oreille du gros matou tant et plus.

De fil en aiguille, ils en auraient tous bien dé cousu, tant le couple légal que le pairé pucellino-touristique, quand ils tombèrent, comme fallait s'y attendre, sur un lot de notables qui prenaient le frais en se dégourdissant les guibolles, fais ~~par~~ bon ce soir, ça va, et un petit coup de fifre, et ça ne ferait pas de mal, et autres fariboles, fadaïses et couillonasseries linguistiques. Tandis que ces Urbiniteliens se frottaient l'une contre ~~l'autre~~ l'autre les paus-s, ils visaient du coin de l'oeil le Touriste qu'avait tout d'un coup plus trop bien l'air de savoir quoi faire de ses pinces. Le Bu présenta l'étrangouille, et

197

(201) (B.U.)

ce fut de nouveau des collations de mains, mais les yeux des natifs inspectaient, suspicieux, et leur langue ne battait leur palais que pour des propos infimes.

-Je, dit finalement Dussouchel (afin de pratiquer son métier), me réjouis d'assister demain à une Saint-Clinglin traditionnelle.

-Pourquoi ^{ne s'agit-elle} pas traditionnelle, demanda Saint-Pier. Elle l'est toujours: traditionnelle.

-Voire, dit étourdiment simultanément Choumaque.

-Vous entendez par là? s'empressa Dussouchel avec le machiavélisme de l'enquêteur objectif.

-Rien.

Et Choumaque se referma.

-Il est...question de changement? insinua Dussouchel en se gargarisant d'être si retors.

-Qui ^{vous dit ça?} demanda Saint-Pier.

-Des gens d'ici que j'ai rencontrés.

-Où ça?

-Dans une taverne.

-Ça ne m'étonne pas, explosa Le Bûsoqueux. Croyez rien de ce qu'on raconte en ces bas en roits. Mais quelle idée d'aller là?

^{Dussouchel avala cette proposition et répondit faiblement:}
-On m'avait recommandé le fifraquet de l'année où Yves-Albert Trenath eut le grand prix de Triotannier.

-J'en ai du meilleur, dit Le Bu.

-Je n'étais pas invité.

C.I.D.R.E.
R.Q.
LIMOGES

198

202

C.I.D.R.E.
R.Q.
LIMOGES

-Allons en vider une bouteille.

~~-Bonne~~ idée, dit Saint-Pierre.

Dussouchel hésita. Evidemment, être reçu chez un particulier, ce n'était pas courant pour un Touriste, encore moins pour un ethnographe. D'autre part, il pourrait sans doute grâce à cette beuverie poursuivre son enquête auprès d'Eveline qui suivait sagement, parallèle à sa mozeure. Mais il s'inquiétait de *celle* *thaye*. Il tergiversa.

Saint-Pierre insista, d'une façon désintéressée, car il n'était quasiment jamais invité par le notaire. Le Buso se claimait fier de son liquide. Choumaque et Zostril grognottaient non significativement. Et comme ça ils arrivaient sur une petite place où les gens se coagulaient. Dussouchel regarda tout d'oeil autour de lui, mine de rien, d'un coup/circulaire inquisitif qu'on ne réussit qu'après de nombreux voyages en des contrées lointaines, et ne vit pas *celle* *thaye*.

Il accepta donc l'offre du fifrequet et se palota au plus près d'Eveline. Il réussit à l'isoler, d'abord grâce à son habileté personnelle, ensuite grâce à celle de la fille, et troizio grâce à la complicité des notables bien qu'ils ne pratiquassent pas la prostitution sacrée de leurs rejetons femelles.

-On sait que vous avez vu le laire à midi, murmura Eveline.

-Après déjeuner, rectifia le Touriste tout en admirant l'alexandrin, forme d'expression cependant peu réputée comme fré-



quante parmi les nuelles urbinataliennes.

-Je vais me le fiancer, continua Eveline. Vous l'avez vu.

-Vous serez heureuse d'être mairesse?

-M'en tapotille le colouint, répondit Eveline. On veut absolument se fourrer dans cette famille. Je n'aime pas tellement ça.

-Ça quoi?

-Les histoires de famille. Le paternal (d'un coup de menton, qu'elle avait gracieux, elle indiqua Le Bu) pense à son oseille. Son carbi, quoi? Je ne sais pas pourquoi, il paraît que c'est lié à la famille *Malouin*. Des idées qu'il se fait, le pensa. En tout cas, moi, me voilà pour tout ainsi dire faïencée.

Elle rit.

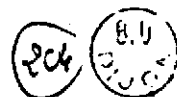
De qu'elle peut-être conne, songea Dussouchel, en lui pétrissant la taille. Tout ça ne l'intéressait, de plus, que fort peu. Devant la porte de Le Busouqueux, il se dégonfla.

Y Et prit congé.

Que les Touristes fussent en général *goujats*, on le savait déjà, mais en principe seulement. On commenta cette esquive.

Dussouchel replongea dans le courant des Urbinataliens circatoires. Il regardait, de temps en temps, à droite, à gauche, sur les petits sentiers noirs. Des ombres se démenaient avec la discrétion des ombres, mais il ne reconnaissait point *elle* parmi elles *Maye*.



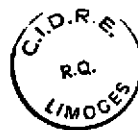


Le Tour de ville c'était tout de même pas du cyclisme sur piste, qu'il se disait l'ethno. De plus en plus il fuyait sur les chemins petits. A droite, à gauche, il y découvrait, dans l'ombre, des amoureux. Ça ne manquait pas, du moins des qui mettaient leur main sous des jupes et des qui se l'y laissait mettre. De ^{alice Hays} ~~Cécile Hays~~ point. Des jambes entrevues urbiniennes, ^{Dussouchel} ~~Pressaubel~~ ça ne l'excitait pas. Il s'il avait voulu aurait pu avec celles d'Eveline, qui ne devaient pas être mal, s'en savourer le mézotinte. Mais il ne cherchait qu' ^{alice} ~~alice~~ ~~rose~~, non d'ailleurs qu'il espérait qu'elle se révélassât à lui avec des lépidoptères sur des cuisses de soie noire, mais il s'apercevait simplement, tout simplement qu'il avait de la déperdition quant à son objectivité scientifique.

Au coin d'un mur murant un buisson ^{Dussouchel} ~~baillonnant~~, se cogna contre deux ~~lives~~ ^{lives} qui lui dirent-ils ~~un~~ Ah, en chœur, voilà le Tour -, c'est-à-dire ^{Paracole} ~~Mulhierr~~ et ^{Cato} ~~Saxtannx~~ ~~Shen~~-, ~~ixitx~~ ~~iste~~, ~~ganx~~.

Il les regarda sans bienveillance, les jugeant de peu de ressources quant à son éducation ~~folklorique~~ ^{folklorique}, et d'une; et quant à leurs connaissances relativement à ~~Cécile Hays~~ ^{Cécile Hays}, et de ~~deux~~ ^{deux} très fréquétés, ils poussèrent une série de Ah, ah qui malalaizmirèrent ^{Dussouchel} ~~Dussouchel~~ malgré son habitude des indigènes.

- Ah! ah! finit par accoucher ^{Paracole} ~~Mulhierr~~, il s'imagina
- Encore, ^{Caragan} ~~gingina~~ ~~Shantant~~:
- qu'il voyait une Saint-Glinglin....
- Suivant la vieille Tradition.





- Il se goure.

En chœur :

- Pas vrai ?

Prenant son courage à quatre pattes, Dussou leur zidit :

- Et pourquoi ça ?

~~Dussou~~ ^{Parade} s'exclaffa :

- Tu sais pas !

- Il fait semblant, s'exclaffa ~~Catogan~~.

- I sait mieux qu'nous.

- Tu parles si sait mieuknou !

- L'autre lui a révélé.

- Car, dit ~~Catogan~~.

Et ~~Parade~~ ^{Parade} compléta :

- On sait que vous avez vu le Maire à midi.

Dussouchel s'imita légèrement :

- Merde à la fin. On me l'a déjà dit. Et j'ai déjà répondu, et je le répète, c'était à quatorze heures passées.

Sans tenir compte de cette mise au point, ^{un peu abstraite} ~~Parade~~ demanda :

~~Parade~~ ^{Parade} demanda :

- Qu'est-ce qu'il vous a dit ? Il vous a laissé prévoir des changements, hein ?

- Pas d'ironie, bougonna Dussouchel.

Sur ce, il reçut un formidable coup de pied dans le cul fort bien décoché. Il s'épousseta du revers de la main le fond de sa culotte, et sus~~una~~ poliment.

- Cette Saint-Glinglin tout de même.





Avec un petit rire.

Il se retourna, vit ^{Queneau} ~~Coquerne~~.

^{Paracole} ~~Mulhierr~~ et ^{Catogan} ~~Shentant~~ se bidonnaient avec vulgarité.

Des Urbinataliens s'intéressaient. Les Touristes ont toujours droit à de bénignes brimades. On hésitait cependant devant une trop grande réjouissance en raison de la défaveur ~~accablante~~ de ^{Queneau} ~~Queneau~~. Pierre maire, on craignait ses dissidents. Ce qui n'empêcha pas Dussouchel de déguster un second coup de pied dans le proze, puis un troisième : le second de ^{Paracole} ~~Mulhierr~~, le troisième de ^{Catogan} ~~Shentant~~. Dussouchel supportait avec courage ces premières phases d'intimité urbinataliennes, il les avait vues signalées comme peu rares dans le Guide.

- Dis-le donc le nous, s'exclaffa ^{Paracole} ~~Mulhierr~~.

- Et redis le me le, ajouta ^{Catogan} ~~Shentant~~ avec grossièreté.

^{Queneau} ~~Queneau~~ aurait bien voulu décocher un autre coup de bottes aux fesses, mais l'Etranger ne lui présentait que le ventre et les semelées dans le hide c'était pas régulier. Il se contenta donc après s'être raclé la gorge d'envoyer un glaviot sur l'épaule du visiteur.

- Tout ça, dit Dussouchel avec tact, c'est extrêmement intéressant.

- Tutu paparles, dit ^{Queneau} ~~Queneau~~.

Il lui cracha dessus pour la seconde fois. C'était un peu plus verdâtre que la première.

Dussouchel invoqua, de façon toute intérieure, avec



le mysticisme imposé, sa mission. Il dit :

- Ces coutumes....

- qui seront changées demain, insinua ^{Paracole} ~~Mulhierr~~

- Vous le savez, gronda ^{Catogan} ~~Shantant~~.

- Oui, dit ^{Quifane} ~~Cecoline~~, on sait que vous avez vu le Maire, à midi.

- Ah non! ~~explosa~~ Dussouchel. Ah non! Pas avant quatorze heures! Pas avant quatorze heures! Je ne veux pas qu'une pareille légende s'établisse.

- Elle s'établira pourtant, répliqua ^{Quifane} ~~Quifane~~.

- Oui, oui, dirent ^{Paracole} ~~Shantant~~ et ^{Catogan} ~~Mulhierr~~, elle s'établira! elle s'établira!

Ils se tournèrent vers ceux qui les entouraient.

- N'est-ce pas qu'elle s'établira ?

- Oui, oui, répondirent les autres.

Et, marchant vers Dussouchel, ils lui soufflèrent dans le nez :

- On sait que vous avez vu le Maire à midi!

Machut, Barqueux et Mandace passaient par là, accompagnés de leurs fampouses. ^{Paracole} ~~Mulhierr~~ et ^{Catogan} ~~Shantant~~ les interpellèrent pour leur approbation.

Tout d'abord ils ne voyaient que la compromission avec des râlours, mais après tout, il ne s'agissait que d'une légende, une légende bien établie. Ils opinèrent affirmativement.

Dussouchel avisa Mandace; l'importateur, ~~instinctivement~~, parce qu'il lui paraissait plus apte à comprendre des pensées étrangères. Il lui dit avec amitié :

- Ils me font chier à la fin! Ils me font chier à la fin! Je m'entête à leur répéter que ce n'est que dans l'a-





près-midi que j'ai vu M. Pierre ^{Malaise} ~~houffard~~, et ils veulent tous que ce soit à midi.

- Parce que c'est la légende, répondit Mandace.

- Je m'en fous de la légende, répliqua Dussouchel. Et la vérité alors ?

- On sait, dit Mandace, que vous avez vu le Maire à midi.

Un cercle épais entourait le Touriste, ~~Bouge~~ ^{Bouge} en rayonna. Il était, aussi, également, de même, très ~~fifre~~ ^{fifre}queté.

- Qu'est-ce qu'il veut celui-là ? demanda hil.

- Respect aux Touristes, répondit Mandace à cause de ses intérêts.

~~Forêt~~ ^{Bouge} examina Dussouchel d'un oeil vif, l'essence de fifre-quet ne teintant, momentanément, que la cornée. Il haussa les épaules, les laissa retomber, puis dit à l'objet de l'attention publique :

- On sait que vous avez vu le Maire à midi.

Dussouchel se désespéra. Il ouvrit plusieurs fois de suite la gueule sans émettre de sons, puis bêla d'une voix façon vorace et forma cette phrase avec les ondes sonores que son irritation propageait dans l'atmosphère trouble de cette veille de fête :

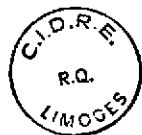
- Vous ne respectez donc pas les Touristes icicaille ?

On se le demandait.

Il reprit :

- Puisque nomdedieudemerde que je vous dis que j'y suis allé vers les quinze heures.

- Et il vous a dit ? ^{demanda Bouge}
- Et il vous a dit ? échoèrent les autres.





- Qu'y aurait du changement ?

- Qu'y aurait du changement ? ~~Perço~~quèrent les mêmes.

Le cercle était très épais, de chair humaine et de vêtements constitué. La lune, les lampadaires éclairaient. Tout un chacun se tût, attendant la réponse. Dussouchel attendait comme les autres, la sienne, de réponse. Un enfant fendit le cercle. Un enfant, pour ne pas dire un jeune homme, non plus qu'un bébé. Il ne pris pas conscience de la situation. Il ne coupait l'anneau-badaud que pour parler à son père, ~~Borjellu~~ *Borjellu*. Ce qu'il fit. Il lui dit :

- Oh dis donc, ppa, ~~M~~sieu Paul, tu sais ce qu'il fait ?
~~Imé~~lamin'hoaudlastar! Voui, ppa. ~~Commeu~~ *Commeu* jeu teu leu dis.

- Il a bien raison, répondit son père.

- Si j'en avais l'occasion, dit ~~M~~^{*Parade*}~~lamin~~, je ne m'en priverais pas.

- Tant qu'à faire, j'aimerais mieux, dit ~~Shantant~~^{*Catogan*}, Virginia Flûte, qui est bien plus jeune.

Le public se dispersait. Les hommes en question se mirent à parler du cinématographe et de ses animatrices. Dussouchel s'aperçut qu'il n'était plus en question quoique ni lune ni lampadaires n'eussent cessassé-d'éclairer son veston. Il se glissa du côté de Robert et dans l'oreille d'icelui ces mots :

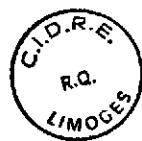
- Où est-elle ?

Robert l'examina d'un oeil scientifique mais la bouche close.

Dussouchel s'empressa. Il lui glissa dix ganelons dans



la fente du poing.



Le clapet du gosse s'ouvrit:

- Vous prenez à gauche la petite route acérée le long du rempart mort et vous arrivez devant la grille qui entoure le cailloutis qui entoure le Fourre-Tout et à droite il y a un banc et sur ce banc sont assis ~~un~~ Paul et la star : un joli coup d'oeil, Meussieu, surtout si vous ne connaissez pas le coin.

- Moi, disait ~~quelqu'un~~, ce que je n'arrive pas à comprendre dans le cinématographe, c'est qu'ils arrivent à nous amener comme l'Océan derrière leur drap et que ça n'ait jamais mouillé personne, du moins à ma connaissance.

- C'est problématique en effet, disait ^{Paracole} ~~quelqu'un~~.

Dussouchel se taille, tandis que Robert entrepose dans sa profonde le fric de la délation. La nuit a enveloppé la petite route, les quinquets y sont rares, le Touriste piétine en jetant ses bras en tous sens devant lui. Malgré son très vif désir de s'approcher de la star, il prend maintes précautions pour ne pas se casser la gueule. Il avance à petits pas serrés, comme un qu'a la colique. Puis il aperçoit une petite lumière rouge : celle que l'on accroche à la porte de la grille qui entoure le cailloutis qui entoure le Fourre-Tout. Il y a deux bancs en effet. Sa marche plus assurée, Dussouchel maintenant ne la précipite pas pour la rendre silencieuse, et c'est toujours

des petits pas serrés, comme ceux d'un qui, des tranchées. Sur un des deux bancs, un homme et une femme sont enlacés; ils s'embrassent sur la bouche, l'homme a une main passée sous la jupe de la femme. Voilà ce qui l'intrigue, car il repense aux propos du jeune garçon, ou bien certains mots prennent des sens étendus, ou bien les amoureux avaient changé de position. Il s'immobilise et regarde.

Quelqu'un lui enfonce un pouce entre deux côtes. Dussouchel ne l'avait pas entendu ce quelqu'un. Il se tourne vers lui. Et reconnaît le jeune maire, lequel lui dit à voix plutôt basse :

- Vous ne trouvez pas ça dégueulasse ?

- Cette grille ? répliqua Dussouchel avec à propos.

- Que peut-on faire ? Que peut-on faire ? demanda Pierre avec passion.

Dussouchel le regarda, un peu loin de tout cela. Pierre avait pris un air studieux et obstiné. Il déclara :

- Demain, je ferai pleuvoir, je ferai pleuvoir.

- De me trouver dans votre confiance, dit Dussouchel, m'a dès maintenant attiré bien des avanies.

- Bien sûr. Ca ne se passera pas tout seul.

Il fit un grand geste pour désigner les amoureux :

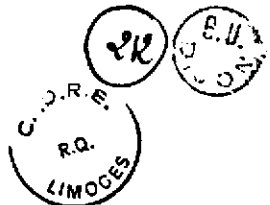
- Mais ça ?

- Pardon ? demanda Dussouchel.

- Oui : ça.

- Hm, fit Dussouchel.





- Je n'ai plus qu'à les marier, dit Pierre.

Les deux autres soudain s'éveillèrent, et se détachèrent. Ils regardèrent les deux nocturnes surveillants.

Pierre s'approcha :

- Au nom, dit-il, des pouvoirs qui me sont conférés, je vous déclare qu'à partir du moment de maintenant vous êtes des époux mariés.

- Eh bien, s'écria ^{mademoiselle} ~~Madame~~ ~~Haye~~ avec bonhomie, ça va encore plus ~~xxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxx~~ vite ici qu'au Bois Sacré.

- Pierre! s'écria Paul.

- Quelle histoire ! s'écria Dussouchel.

- C'est fait c'est fait, dit ~~elle~~ ^{elle} ~~Haye~~ ^{Haye}.

Et elle se jeta dans les bras de Paul. Ils s'embrassèrent,

et il glissa aussitôt ^{et s'embrassa} une main sous sa jupe.

X Les deux nocturnes visiteurs s'éloignèrent, ayant fait demi-tour.

- Quelle histoire, murmurait Dussouchel, quelle histoire.

- Oh, fit Pierre avec légèreté, vous savez, il y a des tas de mariages qui se font comme ça. Pas les plus mauvais. Pas les plus mauvais.

- Comme un peu de lumière émanait d'un point d'orgue, Dussouchel tourna la tête pour examiner **X** son interlocuteur. Pierre devait bien avoir dans les vingt ans.

- Oui, dit Dussouchel.

- En voilà un de casé, déclara Pierre avec entrain.

Il continua plus sérieusement :



- Vous ignorez peut-être que j'ai un autre frère ?

Dussouchel regarda discrètement derrière lui, mais déjà ~~deux autres~~ lanterne, banc, nouveaux époux, l'ombre les avaient gobés.

- Non, non, bredouilla-t-il. Cui. En effet.

- Et une sœur.

- Ah oui. Ah oui.

- Vous ne vous sentez pas bien ? demanda Pierre avec sollicitude.



Il l'examina du coin de l'oeil. C'était un Touriste, un de ces gens qui, hors d'ici, deviennent des Etrangers, de ceux qui parlent ~~bourgeois~~ et charabia tout en élevant des poissons cavernicoles, et de plus un homme de science celui-ci; tout comme lui-même, qui dans la Ville Etrangère avait observé avec l'impartialité de la raie ronce les évolutions larvaires de l'amblyope spéléo.

- Vous êtes ému ?

- Moi ? Moi ? Oh ! Non.

- Vous vous trouvez pourtant ici en un moment historique. Demain; le chasse-nuages ~~alla fonctionner pas.~~ ^{fourré là.}

~~Il dirigea l'assaut, derrière son épaule, du pouce.~~

- Et alors ? demanda Dussouchel distraitement.

- Il pleuvra, ~~peut-être.~~

- ~~Vainement ? Vous croyez ?~~ ^{Vainement ? Vous croyez ?}

Dussouchel prit l'air agacé, bien qu'évidemment on ne connaisse dans les annales de la science ~~aucun~~ ^{aucun} ~~exemple~~ ^{exemple}



^{ethnologue}
~~de ceux que le~~ ^{touriste} ayant épousé une actrice jouant dans le
cinématographe. Il y a des premiers exemples. Par exemple,
~~mais pour la~~ première blatte, le premier oiseau, le pre-
mier mammifère, ^{pourquoi} mais ~~pourquoi~~ soi-même ?

On se console et la vie, s'en va, s'en va, continuant.
On répond distraitement. On traverse des foules. On se sépare
d'un notable avec des vaso-phosphoreuses paroles de politouil-
leur. On se glisse dans les voiles, bien frais dans stets! On
arrive à dormir kanbienkamal. Le café noircit dès l'aube, à
six heures l'est pas plus noir, le café. On se réveille. La
Fanfare fait le tour de ville en jouant Vainqueur des Sarrazins.
On reste demeurant dans un lit de touriste, les yeux clos,
tandis que gens, nataux ruraux ou autres, se démenent formelleme-
ment. On bâille. Le café finit par s'amener, d'autor, amenée
par une fille nichonneuse et fessue. Dussouchel la regarde
désabusé. Tandis qu'il lappe son caoua, elle se tire, avec
ses niches. La fanfare repasse et l'hymne traditionnel de la
Ville Natale n'a pas cessé d'être en si bémol mineur.

Au tableau, la clé de la star est là. Sortie de très bonne
heure ou pas rentrée, ^{devinette} de ~~gardien~~ Dussouchel va
dans le bistro le plus voisin, s'envoyer une jatte ou deux
de fifrequet. Il a dû mal à trouver une place. Ses voisins com-
mentaient les événements. Ils se turent lorsqu'il s'assit à
côté d'eux, vissé là par un garçon. Dussouchel but son fifre-
quet. Les autres reprirent leur conversation avec prudence.





- Va faire beau temps, dit l'un d'eux sans conviction, en éteignant une allumette dans une petite mare de fifrequet. Il tira sur sa pipe où le tabac se mit à grésiller.

Un autre se caressa la barbe et dit, avant de gober son petit verre de fifrequet.

- C'est drôle, hein, ~~hein~~, quand c'est fête, j'ai la pépie dès potron-minet.

Le troisième se lissa la moustache et reposant son verre vidé, affirma que le jour de la Saint Glinglin ce qu'on buvait était meilleur que le reste de l'année.

- Ça a plus de goût, affirma-t-il.

Ils se tournèrent vers Dussouchel, pour engager la conversation. Dussouchel, oublieux de son devoir ~~scientifique~~, rêvait.

Choumaque après avoir toussoté répéta :

- Ça a plus de goût.

Ils regardèrent ~~vers eux~~ ^{tous les trois} le Touriste. Et lui se tourna vers eux.

- Natur ~~A~~, leur dit-il, ~~il~~ ellement que je l'ai vu hier à Midi. Vott' maire.

Nostril, Saint-Pier et Choumaque sursautèrent violemment devant cet étrange exemple de lecture de pensée. Ils prirent aussi de la considération pour Dussouchel, lequel continua en ces termes :

- Y aura du changement, hein, aujourd'hui, pas vrai ?

- Du changement en quoi ? demanda Choumaque.





- Du changement, répondit Dussouchel.

Les notables s'entr'examinèrent en bronchant ~~dans~~ leur fontanelle, une fontanelle de grès.

- Vous en savez long, murmura Xostril.

- Eh eh, fit Dussouchel en essayant de s'amuser.

Il en avait mare de l'ethnographie et du fait ~~qu'il~~ ^{philosophe}.

Saint-Pair le contra illico :

- On vous a craché dessus hier soir, dit ^{il} Saint-Pair en une interrogation affirmative.

- Je n'approuva pas, dit Choumaque.

- Mais le fait est, dit Xostril.

- Votre maire n'est pas très aimé par la population, répliqua Dussouchel.

- Ni les touristes, ajouta Saint-Pair.

- En tout cas, dit Dussouchel, y aura du changement aujourd'hui.

Il les regarda d'un air intrépide. Ils frémirent.

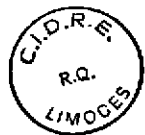
- Vous ne sentez pas quelque chose dans l'air? leur demanda-t-il.

- Non, répondirent-ils avec des airs de lapins.

- Ils se détournèrent de lui pour parler entre eux de leur vaisselle.

- Je me suis fendu de quinze mille turpins cette année, dit Xostril. Rien que de la belle porcelaine.

- Vous tenez bien votre rang, dit Saint-Pair amer et envieux.





La ~~fièvre~~ ^{fièvre} interie ne marchait pas mieux cette année que les autres.

- J'ai envoyé trois mille tasses à thé, insista l'autre.
Choumaque siffla d'admiration.

- Moi je m'en tire avec un billet de cent. C'est bien assez pour moi ^{Bien} ~~et~~ les temps sont révolus, ^{et Saint-Pair hypochondrique}

- Quels temps ? demanda ^{Choumaque} ~~Saint-Pair~~ précautionneusement.

- Ceux de l'Ancien. Pas envie de contribuer au succès d'une fête qui, d'une fête que, enfin vous me comprenez.

Ils se tournèrent de nouveau vers Dussouchel, qui ne broncha pas, alors ils revinrent à eux.

- Qu'est-ce qu'il expose, lui ? demanda Choumaque.

- Devinez ? répliqua Nostril, toujours bien renseigné.

- Vous savez, vous ?

Ils se penchèrent vers lui.

- Des bocaux et des aquariums, répondit Nostril. Vides.

- Ah, ah, firent les autres.

- C'est Mandace qui les lui a procurés, ajouta Nostril.

Il ^{les} lui a fait venir de l'Etranger.

- Ce n'est pas de la vaisselle, remarqua Saint-Pair aussitôt.

- Non bien sûr, accorda Nostril. Mais il dit que si ce n'est pas de la vaisselle d'homme, c'est de la vaisselle de poisson.

Choumaque parut admettre cet argument. Mais Saint-Pair hargneux.





- Ce ne sont tout de même pas des poissons qui vont venir la lui casser, sa vaisselle.

Cette objection parut fondée. Mais Dussouchel avec bonhomie :

- On ne sait jamais.

Ils se tournèrent tous trois vers lui, en bloc.

- Quel changement ? lui demanda Saint-Pair très agacé. Quel changement, à la fin.

- Aah, fit soudain quelqu'un qui se trouvait à la terrasse.

Hippolyte ~~nouveau~~ se précipita, la gueule roque et outrancière. C'était un pauvre client, un qu'avait même pas droit à un nom dans la Ville Natale.

- Alors quoi ? dit le tavernier, pas bon mon rifrequet ?

Hippolyte ne lui avait pas fait peur, ^{au client, qui} ~~il~~ dit de nouveau, l'habitué :

- Aah !

- Pourtant, dit ^{Hippolyte} ~~Bathiste~~, il est de l'année d'l'année dernière celle que où ~~Borja~~ a gagné le Grand prix de Printanier.

Tout le monde s'était levé. On ~~gar~~ regardait le type qui faisait aah. Personne a jamais su son nom. Il a disparu de la légende. On lui a pas donné un matricule syllabico-alphabétique. N'empêche que ça l'empêchait pas de faire ah ah et que tout le monde le regardait et que ^{Hippolyte} ~~Bathiste~~ prenait son air très mécontent car pour la marchandise il prétendait en avoir de la bonne, et même de la meilleure.





Alors donc, ce personnage, qu'on ^{ne connaît jamais qu'}entend ~~plus tard~~ en tant qu'habitué inconnu, sans l'avoir identifié, ssétadir sans avoir que c'était lui qu'avait fait ah ah ce jour de ce jour là, alors donc i-fit encore une fois :

- Ah ah

Et i leva la main et i montra de l'index kékchose dans le ciel.

Tout le monde releva ltête.

Et ils virent dans le ciel tout bleu

un nuage

un petit nuage

un tout petit nuage

tout petit mais un peu sombre.



Et tout ceux qui le virent, firent aussi ahah.

Et tout le monde se précipita dans la rue.

Et tous les gens dans la rue firent ahah.

Même Dussouchel fit ahah.

A quelques pas sidéraux, près du premier, on en aperçut un autre, pas plus gros, tout aussi sombre. Il se trouvait à gauche. Et deux secondes plus tard, on en découvrit un troisième, de nuage, toujours pas plus gros, tout aussi sombre, mais sur la droite cette fois-ci. Et puis il en parut tout à coup le double, soit six, répartis du ~~levant~~ au levant. On ne faisait plus ah ah. quand'y en eut douze dont certains plus sombres, alors plus question de s'exprimer interjectivement. Des nuages, c'était bien des nuages, et midi qui approchait



et midi qu'approchait. Et voici qui y en eut vingt-quatre. Et voici qu'y en eût quarante-huit. Et voici qu'y en eût quatre-vingt seize. Et voici qu'y en eût cent quatre-vingt douze, dont un nettement noirâtre. Et alors, un peu après, il y en eût trois cent quatre-vingt quatre. Et ensuite trois fois la huitième puissance de deux. Puis, y en eut moins pasqu'ils se mirent les nuages à s'agréger, à se coaguler, à se prendre. La mayonnaise céleste fermentait et grisonnait, violaçait et s'alourdissait. Le terrain de chasse de l'appareil urbinatalien en fut barbouillé d'un horizon à l'autre, et sur le coup le midi il se mit à pleuvoir comme vache qui pisse.

Sahel
~~Sahel~~ soufflait vainement. L'eau dans son abondance avait délitée la vessie, et nul espoir qu'elle éclatât. Cocor-ne se marait doucement. Dussouchel était vivement intéressé. Et les autres gens se sentaient maintenant trempés. Le douzième coup le midi sonna, point de signal, on ne sut que faire, ils demeuraient hébétés, pas de casse. Quelques-uns ~~timidement~~ fendirent une soucoupe. Mais ce fut tout.

- Il pleut, remarqua Nostril en s'ébrouant.

- Pour un changement, c'est un changement, déclara Chou-raque avec arertume.

- Ca alors, dit Saint ~~Pier~~ qui essayait de suivre le trajet d'une goutte individualisée de loin.

Son regard l'abandonnait en une flaque. Mais se redressait vers le ciel et ses zébrures discrètes.





- Il ne fonctionne plus, conclut Dussouchel avec calme.

Il avait emporté un imperméable dans ses bagages, car il ne croyait pas aux légendes.

- Il vous l'avait dit, murmura Nostril.

- Oui, dit Dussouchel. Il ~~ne~~ le ~~fait~~ ^{au four. Par.} plus fonctionner.

- Que croyait ~~il~~ ^{Gaillasse} alors ? demanda Saint-Pair.

- On ne sait plus, dit Choumaque.

- Et il n'était pas là, remarqua Nostril.

Devant les aquaria et les bocals qui s'emplissaient impoissonneux, point de Maire, point de Pierre.

- Eh non, fit Choumaque il n'est pas là.

- Eh non, fit Saint-Pair, il n'est pas là.

Et tout le monde fit Eh non, ajoutant :

- Il n'est pas là.



On se tourna vers la Mairie. Les yeux qui n'avaient jusqu'alors, depuis midi, absorbés que des signes humides se portèrent sur la Statue au passage, et l'on commença de faire ah, ah, ah, car la Statue fondait.

Dussouchel, également fixé vers cette divinité locale, suivait passionnément le procès de dissolution. La couche minérale ne faisait plus armure, elle cessa soudain d'être, et le cadavre s'affala, pourrissant soudain avec intensité.

Des gens crièrent.

On aperçut Pierre qui d'une fenêtre de sa résidence regardait la fonte des légendes.

Ils hurlèrent.



Bien que d'liau lui tombât dans la goule, ils ~~beignaient~~^{beignaient}.
Ca les empêchait pas. ~~Madame~~^{Madame} gisait, petit, sur un socle dé-
risoire, et toujours bien mort, bien que ^{sans} ~~marx~~croûte désormais
et verdâtre plutôt. Certains se dirigèrent vers lui et, très
courageux, l'emportèrent vers la lairie, l'ayant jeté sur une
civière. On les suivit.

Dussouchel les suivit.

On se bousculait, mais les notables passèrent les premiers,
tout de même. Et Dussouchel, soutenu par eux, se trouva devant
Pierre, en son bureau. Il y avait là Le Busoqueux, ~~Vostril~~^{Vostril}, Saint-
~~paër~~^{Quefane}, Choumaque. Et ~~Vostril~~^{Vostril} tout déconfit.

Ils se regardaient, en plein silence.

- Eh bien, dit Pierre, vous voyez : il pleut.

- On voit, on voit, dirent les autres en faisant des gri-
maces. La porte était ouverte. La foule s'arrêtait là, mijo-
tante. Elle se sépara pour laisser passer les brancardiers qui
déposèrent le corps de ~~Madame~~^{Madame} au milieu de la pièce; puis ils
se retirèrent respectueusement, s'immergeant parmi ceux du
commun.

- Alors ? demanda Pierre.

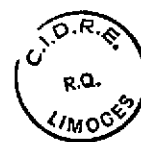
- Il va pourrir maintenant, répondit Vostril.

- Un mythe de foutu, remarqua Dussouchel.

- Ah vous! s'exclama Le Busoqueux.

Il prit un air plein de haine.

- Monsieur n'y est pour rien, déclara Pierre. L'idée vient
de moi.





- N'empêche, dit Saint-Pierre, que si vous n'aviez pas été dans la Ville Étrangère, vous n'auriez point conçu cette idée.

Choumaque d'un grand geste désigna quelque chose au-delà de la fenêtre.

- Et vos aquaria, vos bocaux, demanda-t-il, vous croyez qu'ils se sont remplis ^{de poissons?} Non.

- Je ^{Pas encore} suis le maire, répondit Pierre.

- Foutaise, dit le Busoqueux.

- Comment ?

Et Pierre fronça le sourcil.

- Ne suis-je pas le Maire ?

- Plus quand il pleut, dit Le Busoqueux. Quand il pleut, on en change. C'est une coutume.

Dussouchel sortit un carnet de sa poche pour y ~~ins~~crire cet usage.

- Est-ce vrai ? demanda Pierre aux autres.

Les trois notables firent signe que oui; et la cohue approuva d'un murmure.

- Alors ? je dois renoncer ?

- De plus, continua Le Busoqueux, nous devons vous exiler, et vous sortir de la ville à grands coups de pieds dans le cul.

Dussouchel continuait à prendre des notes.

- Et quel sera le nouveau maire ?

- Ce doit être votre frère Paul.

Dussouchel griffonnait, griffonnait, griffonnait.

- Je viens de le marier avec une étrangère.





Ce fut une grande consternation. Les notables se consultèrent du regard.

- Tant pis, dit enfin Le Busoqueux.

Pierre se recueillit.

Puis il se dirigea vers les gens qui l'attendaient.

- Eh bien, allons-y.

Il fit le nombre de pas nécessaires et disparut dans cette pâte ~~boue~~lle.

Le Busoqueux se tourna vers Dussouchel.

- Vous, lui dit-il, vous feriez mieux aussi de vous en aller.

Dussouchel ferma son carnet de notes et le mit dans sa poche.



fre. st. l.



VI) e 120
LES ~~BOUVIERS~~ H 11/16
ÉTRANGERS) e 118

e 13 00 d 11/16
16 1/2
haut de 30 cm

HELENE :

Belle page

10 jours



Je n'ai jamais crié. Est-ce qu'ils criaient mes compagnons? Ils menaient leur petite vie comme la mienne en silence en silence. De temps à autre ils se dégagent de l'immobilité. Ram-
paient. Sautillaient. Mais ils ne criaient pas pour ça. Et puis moi je ne rampais pas. Je n'avais pas à sautiller. ~~Je n'avais pas à sautiller.~~
Hélène sautille. Je l'ai découverte sous de vieilles toiles d'araignées abandonnées, humides. C'est la plus petite de tous. Il en faudrait dix mille pour faire un peu. (Cent mille peut-être.) J'ai de la peine à la voir. Elle n'est pas blanche Elle est couleur de cendre pâle. Elle est aveugle. Et elle sautille. C'est tout ce qu'elle sait faire. Je ne l'ai jamais vu manger. Je ne l'ai jamais vu près d'une ~~meuble~~. Mais de temps à autre, elle sautille. Elle ne va pas loin. Tout de suite elle s'arrête. Elle a l'air épuisé. Lortellement épuisé. Mais bientôt sa vivacité reprend. Et elle bondit ~~vers~~ quel-
que millimètres plus loin vers un nouvel épuisement. Vers une nouvelle impossibilité.
L'orace est le plus gros des insectes qui volent au dehors. Il vient se cogner aux vitres comme les autres. Si la fenêtre s'ouvrait, il entrerait aussi sans doute. Ils se collent quel-
quefois contre les carreaux pour lisser leurs ailes, pour ra-
fraîchir ou réchauffer leur ventre. Ils me regardent. Ils ne crient jamais eux non plus, ou du moins leur voix ne traverse pas le verre épais. Et puis ce verre est si petit. Une lucarne. Je monte sur une chaise pour voir quelquefois les volants. Mais c'est trop bouger. Je me lasse de ces agités et je retour-
ne à mes silencieux, à mes paisibles. A mes crasseux, mes

poussiéreux. A mes larves, à mes nymphes. A ceux qui somnoient bien souvent dans leurs livrées blanchâtres, à ceux qui s'éveillent pour des absurdités. A ceux qui s'enroulent pour vivre, pour dormir, pour rêver peut-être.

Les gros insectes. Les petites bêtes. Ensemble. Gratouillent la nuit. Petites pattes. Grosses ailes. Ca bruit. Ca s'entend la nuit. La cabane a de l'odeur. Ca se sent les petites bêtes. Ca bouge. Les vers. Les larves. Je vois les chenilles. Eh bien ça trasse des cocons. Grains de café. Plus tard ça remue. Diserts. Petites bêtes. Les vers. ~~Xen~~ a sans pattes. D'autres avec pattes. Ceux qui glissent. Ceux qui gratouillent quand ils se déplacent. Petites pattes. Grosses ailes. Corps gluants ou rêches. Ca bruit. Ca s'entend la nuit. Un copeau de lune. Un ver qui glisse sur la paille. Je l'appelle ^{Jean} ~~Monse~~. Gentil. Petit à petit. Mon compagnon. Allons chante un peu. Un copeau de lune sur la paille. Trait d'argent, souffle de nuit. Petit ~~et~~, petit. ^{Janot} Petit ~~cocon~~. Ah il s'arrête. Il dresse sa petite tête. Une petite tête de ver. Des petits yeux de ver. Très myope. Très myope. Il balance sa petite tête de ver. Il regarde de ses petits yeux de ver. Il me cherche. Petit petit. Il examine le rayon de lune. Ca lui plaît. Les autres insectes dorment. Sauf dans le coin là-bas. Dans le coin là-bas les cafards s'agitent. Du grabuge. Du grabuge de cafards. ^{Jean} ~~Monse~~ fait semblant de ne pas les entendre. Sacrées, blattes. Il change de direction. Il revient vers moi. Petit petit. Petit ver. Petit ver. Regarde la lune. Regarde moi. Elle est belle et je suis jeune. Elle



est blonde et je suis glacée. Chante pour nous Alphonse.
Chante pour moi. Il balance sa tête. Sa petite tête de ver.
il l'incline. A droite à gauche. On dirait qu'il va chanter.
Etain du ciel. Pluie de la paille. ^{Jean} ~~Alphonse~~ s'est mis à
chanter.

Et si ^{Jean} ~~Alphonse~~ chante, ^{Paul} ~~Theodore~~ sait danser. Ca fait un
beau spectacle. ^{Paul} ~~Theodore~~ se dresse sur ses pattes de derrière.
Hop hop, il saute. Hop hop il sautille. Paf il se casse la
figure. Courageux ^{Paul} ~~Theodore~~. Il se relève. Hop hop il sautil-
le de nouveau. Hop un entrechat. Hop un autre. ^{Jean} ~~Alphonse~~ chan-
te. Il l'accompagne. ^{Jean} ~~Alphonse~~ a une petite voix claire de sif-
flet d'évier. Il marque son chant. Hop hop ^{Paul} ~~Theodore~~. Un en-
trechat encore. Il bondit. Il fait des pointes. Tourné. Jeté.
Jeté battu. Aile de pigeon. Rond de jambe. Quel répertoire,
^{Paul} ~~Theodore~~. ~~Tu~~ bondis bien, isopode. Comme tu entrechasses bien,
crustacé! Les ^{Spanfer} ~~isopodes~~ plus tard ils dansent aussi. Certains
bondissent. Ceux qui ne remuent pas s'entassent dans des gran-
des boîtes fermées où ils font tous du bruit ensemble avec
leurs mains. Tapées l'une contre l'autre. De temps en temps.
Et d'autres s'agitent. ^{Paul} ~~Theodore~~, quelle variété. Il ne se répè-
te jamais. ^{Jean} ~~Alphonse~~ s'égosille, le petit rossignol. C'est
très calme. Sauf dans le coin aux cancrelats où ça se bagarre
ferme. Le cloporte ^{Paul} ~~Theodore~~ continue à danser au clair de lu-
ne. Chers chers clairs de ~~inn~~ moi, chers chers petits clo-





portes. Le ver s'est tu. Il crache un peu. Le chant l'a fatigué. Une goutte de sa salive ponctuée d'un filet de sang coule sur la paille. ~~Paul~~^{Paul} retombe sur ses pattes. Il va flairer la perle cantatoire. Il secoue le chef. Jà gratte le dos de sa carapace tout doucement avec l'ongle de mon index qui est si long et si noir. Le vers s'est allongé, s'est étendu, s'est étiré, s'est endormi. Ils mettent plusieurs choses les unes sur les autres. Pour dormir dessus. Les ~~vers~~^{Etrangers}. Et ils s'enveloppent en plus. Avant. Comme après. Certains. Ils s'enveloppent définitivement. Et on ne les revoit plus. Quelquefois enveloppés. Certains le prétendent. Mais tout au plus. La première fois je ne savais pas. Comme ~~Alphonse~~^{Jean} s'est allongé. Je m'allonge sur la paille. Je suis très longue et je dors. Le ciseau de l'autre ~~X~~ au ciel découpe ma place en mon cachot. Dans mon cachot. Ils ont des gens qui chatent sans chanter. Sans accompagnement. La première fois. Il m'avait donné l'après-midi une paire de bas de soie. Je l'ai promenée dans la boue. Pas de lune. Un aquarium sans eau. Des insectes plus minces qu'une meçonne luisent comme des lampyres. Leur lumière est jaune. J'ai lavé mes bas dans le lavabo. J'ai marché pieds nus sur la paille. J'ai marché pieds nus dans mes sabots. J'ai eu des bas de coton, blancs sales et déchirés, roulés au dessus du genou. J'ai marché pieds nus sur des rochers arides. Il m'a acheté une paire de bas de soie. Je l'ai traînée dans la boue. Je l'ai lavée le soir dans le lavabo. L'eau noire a déposé son limon





sur le marbre du lavabo dans le creux de la cuvette et le liquide est parti en glougloutant.

Les blattes. Elles ont connu une pâte comme celle-là. Bien chaude. Leurs trucs le long des côtes. Puis ~~des~~ ailes. Elles en sont serties. Elle le savent encore. Elles en sont sorties. Comme moi de mon cachot. ^{Jean} Alphonse dort épuisé. Plutôt blanchâtre. J'ai suspendu mes bas sur une corde à la fenêtre et ils se sont mis à osciller au souffle de la nuit. De fins luisant dans la boîte d'en face se sont éteints et deux braises se sont mises à luire dans le noir. Je découpais ma place dans la nuit. Il m'a fait aller ailleurs, dans notre boîte. Il a fermé la fenêtre. Il a dit que les deux braises s'étaient éteintes aussi. ^{Jean} Alphonse dort. ^{Paul} Theodore piétine la paille.

Il glisse sur les tuyaux de blé. Il rentre à la maison. Je sais où il ^{Paul} loge. Entre quels noëllons. ~~Theodore~~ rentre dans la maison. Dans le mur de la maison. Tout le mur de la maison est habité. Dehors. Dedans. A l'intérieur. A l'extérieur. Les araignées montent et descendent. Au bout de leur fil. On les croit farouches. Je les sais plus douces. En voilà une qui guette ^{Paul} Theodore. Elle va en faire un petit cocon qu'elle ^{va} hisser dans sa maison. Mais je suis là. Je vais intervenir. Elle aura un peu plus faim. Elle ne m'en voudra pas. Et toujours le grabuge de cafards dans le coin. Le copeau de lune se déplace lentement. Mais non. L'araignée ne s'intéresse



pas à ^{Paul}Théodore. ^{Paul}Théodore continue son chemin. Il n'a pas vu le danger. Il paisiblement cloporte. L'araignée remonte en jouant de la guitare. ^{Paul}Théodore soulève une petite pierre. Ensuite il s'essuie le front. C'est sa lourde. Mais il est chez lui. Entre. Et bonsoir. La petite pierre retombe. Il va pouvoir dormir. Je me lève. Le ciel se découpe en lamelles et les antennes de l'aube commencent à balayer l'horizon.

Je n'ai jamais crié. Jamais. Un pas. Un pas. Un pas. Porte ouverte. Une bête énorme entre. Un bousier colossal. Une femelle de ^{copain}~~xxxxxxx~~ roulant sa boulette. C'est son ange. Mon écuelle. Pour moi. La soupe. Le gaillon. Les restes. Les épluchures. Les débris. Et de l'eau. De l'eau très pure. Très vive. Très fine. Et de la boue compacte. Avec sa croix autour. J'en fais des boulettes. Pour moi. ^{Paul}Théodore. ^{Jean}Alphonse. ^{Pierre}Arthur : ils n'en broutent pas. ^{Pierre}Arthur s'est marié ce matin. Le grand monstre est déjà parti. Il ne m'a pas parlé. Il ne me parle pas. Je connais mieux les autres. Il s'habille comme moi. Mais il a des cheveux tout gris. La colère les agite, alors, il tombe un semis de petites peaux blanches. Les autres s'en régalaient. Ceux de par terre. La femelle de ^{copain}~~xxxxxxx~~ ne le sait pas. Quelquefois pour régaler ceux de par terre, je la mets en colère. Je veux sortir par exemple. Je veux danser. Je veux griffer. Je veux cracher. Mais jamais je n'ai crié. Jamais. Les pellicules tombent par terre. Elle disparaît. Alors le petit peuple se régale. Et moi. Je fouille dans mon écuelle. Je roule mes boulettes. Je bois mon eau. Dans un coin il y a un seau où je



232 228
2.0.0

fais des besoins. Le petit. Le gros. La grande Copin le
saisit par l'anse. De temps à autre. Et va le renverser
dehors. Il y a des bêtes qui font toutes sortes de
bruit. J'écoute. J'écoute. Je n'ai jamais crié.

C.I.D.R.E.
R.Q.
LIMOGES

~~Je connais~~ ^{Pierre} Arthur depuis très longtemps. J'écoute ^{Pierre}
les jours. Les nuits. Qui éclatent. Et qui fondent. Arthur
disparaît. Il revient. Il est plusieurs. Il s'est marié
ce matin. Il habite sous la pierre plate qui est là. Je
l'ai vu naître. Minable. Empoté. Il était plusieurs. Il
a des ailes. Brun comme il faut. Un joli kakerlac. Un joyeux
compagnon. Un gai cavalier. Toujours frais et dispos. Il
trotte trotte le nez contre le sol. Il vient de manger dans
ma main. Il a de belles petites mâchoires en corne bien
garnies. Comme des épines, garnies de. Il aime les trucs
de son écuelle. Un peu tout. Mais pas le soleil. Il vient
me saluer au crépuscule. Il sort de sous sa pierre plate.
Il tourne la tête à droite à gauche. Il s'ébroue. Puis il
court vers moi, cordial comme tout. Il s'est marié ce ma-
tin, au crépuscule. Avant que le soleil ne pousse son cri.
Moi je n'ai jamais crié.

Ils se marient tous. Même les aveugles. Même les très
aveugles. Même les très blanchâtres. Même les très larvai-
res. Même les très gluants. Ils ont tous des fiançailles.
Et des épousailles. Et de la marmaille. Moi, je ne me mariais



pas. Il n'y en a pas de mon espèce. La vieille qui m'ap-
 porte à manger, elle est sans doute de mon espèce. Mais
 c'est une femelle. J'ai bien vu. Un mâle. Une femelle.
 Moi je ne suis pas un mâle. Quand nous sommes arrivés chez
 les ~~Shanghaï~~ ^{Changhaï}, ils ont ri. Ils nous ont couru après. Ils
 nous ont jeté des pierres. Nous nous cachions. La nuit
 ils dormaient. Mais pas si puissamment qu'un cloporte
 en plein jour sous sa pierre. Nous voulions passer à cô-
 té d'eux. Ils se réveillaient. Ils se mettaient à rire
 et à nous jeter des pierres. Et nous courions et nous
 nous cachions. La vieille bouysière était restée près
 de ~~mon~~ cachot. J'étais là-bas aussi. Nous allions et ve-
 nions courant et nous cachant. Mais lui il a fini par ap-
 prendre. Alors nous sommes passés.

Pour entrer chez les ~~Shanghaï~~ ^{Changhaï}, il faut s'enduire d'i-
 dentité. Une substance gluante. Poisseuse. Indélébile.
 On prouve l'efficacité de ce barbouillage au moyen de
 papiers. Ils les appellent les papiers d'identité. Il y a
 des ~~Shanghaï~~ ^{Changhaï} qui croient que le monde est fait de cette
 substance et ils l'ont élevée à la hauteur d'un principe.
 Les ~~Shanghaï~~ ^{Changhaï} ont aussi d'autres papiers. Par exemple, une
 autre substance. Mais ils ne les gardent pas. Il les
 jettent. Il y a des ~~Shanghaï~~ ^{Changhaï} qui croient que le monde est
 fait de cette autre substance. Mais ceux-là sont très peu
 nombreux. Tous ces papiers sont de la même taille. Pour



l'identité comme pour le reste. Il ne faut pas les confondre. Sur ceux d'identité, on colle une légère pellicule détachée du ~~visage~~ visage et réduite considérablement de taille grâce à un objectif. C'est une fausse tographie. La vraie reste collée sur la figure grâce aux propriétés collantes de l'identité. Les médians vous prennent aussi la fausse tographie d'un doigt. C'est très joli. Gracieux comme la toile de l'araignée. Enfin des pattes de mouche servent à la fausse tographie d'Unnom. Alors on peut circuler parmi les médians.

On ne peut pas encore circuler parmi les ~~étrangers~~ *étrangers*. Il m'a donné mes papiers d'identité et mon papier hygiénique. Il lui fallait encore d'autres papiers ornés de figures. De chiffres. Ils se transforment en autre chose. Comme on veut. Pas tout à fait comme on veut. Ça dépend. Ce sont des papiers de propriété. Il y a des ~~étrangers~~ *étrangers* qui croient que la propriété est une substance dont le monde est fait et ils l'ont élevée à la hauteur d'un principe. Ils discutent pour savoir si le plus haut principe, c'est l'identité ou la propriété. Tous ces papiers s'échangent entre eux. Il faut des papiers de propriété pour trouver des papiers hygiéniques et les papiers d'identité. Avec le papier hygiénique on a très peu de papiers de propriété et de papiers d'identité. Il en faut plusieurs grosses charrettes. Il me l'a dit. Les papiers de propriétés s'appellent billets de banque ou monnaie-papier. Elle peut se transformer en tout autre chose. Immédiatement. On donne un billet de banque et voilà une





pomme. On donne un billet de banque et voilà un ~~morceanx~~
 verre d'eau. On donne un billet de banque et voilà un morceau
 de pain. Mais ~~ça~~ dépend des endroits. Lui, il savait. Il a su
 tout de suite. Quelques ~~êtres~~ ^{êtres} transforment des choses en d'au-
 tres choses ou en rien. Immédiatement. Ce sont les prestigidita-
 teurs. Le billet de banque peut aussi se transformer en rien. Les
^{chenilles} ~~chenilles~~ ne se transforment pas eux-mêmes. Ils ne sont ni chenil-
 les ni chrysalides. Ils changent seulement. S'ils se transforment
 ils s'entourent d'un grand drap blanc pour toujours. On ne sait
 ce qu'ils deviennent. Ils ne réapparaissent pas. Ou peu. Les ^{étan.} ~~étan.~~
^{diens} ~~diens~~ en discutent. Ils parlent là-dessus. Lui il parlait avec
 eux. Moi je ne parlais pas avec eux.



Les ~~êtres~~ ^{êtres} vivent dans des boîtes. Des boîtes placées
 les unes à côté des autres forment un appartement. Des boîtes
 placées les unes ^{sur} ~~à côté~~ les autres constituent une maison. Des
 trous sont pratiqués afin de laisser accès aux habitants, au froid
 et à la pluie. Des plaques d'une substance translucide~~s~~ placées
 devant ces ouvertures ne semblent avoir aucune efficacité pour
 empêcher l'accès des rayons de soleil. Des plaques tournantes
 d'une substance non-translucides effectuent le tri des habitants
 d'une boîte, à condition qu'elles soient elles-mêmes percées
 d'un trou, dit trou de serrure. Il y a différentes catégories
 de boîtes. En général les ~~êtres~~ ^{êtres} se marient dans la boîte où
 ils dorment et inversement. Il est rare qu'ils se marient dans
 une boîte à autre usage, par exemple la cuisine (cette dernière



boîte, on y range les petites boîtes, c'est à quoi elle sert : les boîtes de conserve, les boîtes de cirage, les boîtes de radis. Il y a des boîtes qu'ils remplissent plus ou moins d'eau, ce sont les salles de bain. Ces dernières sont rares. Les Lédians qui n'en ont pas, on les appelle les pauvres. Les autres s'appellent riches. On ne voit pas souvent des riches et des pauvres habiter le même tas de boîtes. Parfois une famille de riches se complète par une personne féminine du sexe pauvre. Alors celle-ci dort dans une boîte spéciale accrochée sous le toit.

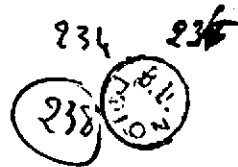
Les gens qui s'enveloppent dans un drap pour se mettre hors de la circulation on les dépose dans des boîtes qu'on enfouit. Deux boîtes accolées et dont la paroi commune est enlevée s'appelle un théâtre. Dans la boîte de gauche se fourrent les spectateurs, dans la boîte de droite les acteurs. Les spectateurs sont des gens qui se réunissent pour faire du bruit en frappant leurs mains l'une contre l'autre. Les acteurs sont des gens qui parlent entre eux à haute voix pendant les intervalles de silence que leur laissent les spectateurs. Entre les boîtes de grande taille destinées aux hommes et les petites boîtes destinées aux substances, il y a les ~~minx~~ petites boîtes destinées aux hommes qu'on appelle prisons et les grandes boîtes destinées aux substances qu'on appelle réservoirs. Les boîtes de dimension intermédiaires se dénomment meubles, la plupart des meubles sont des boîtes extrêmement tordues. Une table est une boîte aplatie sur quatre



233
233

pieds. La chaise est un ancien réservoir de très petite taille complétée par un dossier; le récipient ayant disparu, par analogie avec la table, on l'a supportée de quatre pieds. Le peigne représente le dernier vestige d'une espèce disparue : la boîte a/rêtes. Certaines boîtes rondes contiennent du cirage; d'autres des fragments de temps. Un bout de temps séparé du monde, enfermé dans une prisonnette, se met à tourner en rond comme un écu-reuil. Les ~~Medians~~ ^{Shangus} attachent des aiguilles sur l'axe et se fixent alors des tâches précises. Mais parfois le bout de temps dépérit et meurt. On l'emporte alors aux portes des villes dans de petits marchés pleins de pûces et il se disperse au vent. Les boîtes cylindriques contiennent des substances qui tantôt empêchent de dormir et tantôt assoupissent. Les boîtes cubiques lorsqu'on les donne aux enfants sont ornées de tracés que les ~~Medians~~ ^{Shangus} appellent lettres, lorsqu'on les donne aux adultes de petits ronds dont le nombre ne dépasse jamais six. Les ~~Medians~~ ^{Shangus} les agitent et les font rouler, mais ils n'en trouvent jamais plus de six de petits ronds, sur leurs boîtes cubiques. Sur les boîtes sphériques, les ~~Medians~~ ^{Shangus} piquent d'innombrables petits ronds, qu'ils disent être des étoiles, ou bien tartinent des taches colorées, qu'ils disent être les terres et les océans. Les boîtes ovales contiennent un sperme qui durcit à la cuisson avec au centre un oeil sans prunelle. Il faut les casser pour trouver tout cela, qu'on mange. Dans les boîtes dont une ~~face~~ ^{face}





blanche est remplacée par une toile, on lamine des êtres humains à l'extrême de la platitude qu'on projette/par un trou ^{ensuite} sur le drap phosphorescent. Pendant longtemps, cette opération a privé les acteurs de leur parole sans leur enlever leur mobilité. Les progrès récents de la chirurgie ^{étrangers} médiane la leur a rendue. Certains ~~Médians~~ voudraient leur restituer leur volume, mais d'autres ~~Médians~~ demandent alors : pourquoi le laminage ?

✓ Des personnages féminins ainsi laminés recueillent extraordinairement d'hommages. Piquées au mur elles incitent de nombreux ^{meilleurs} ~~Médians~~ à se marier avec elles, mais toujours à distance. Les ^{étrangers} ~~Médians~~ choisissent aussi beaucoup des représentations féminines non laminées, mais alors dénuées en tout temps de mobilité; ils les appellent des poupées. Il y en a de trois types : les géantes (ou légèrement au-dessus de la moyenne, les grandeurs nature et les petites. On réserve ces dernières aux enfants, les secondes aux adultes, les premières aux collectivités. Il y a même des supergéantes. Celles-ci sont extrêmement rares. Les ^{étrangers} ~~Médians~~ n'en peuvent citer que deux. L'une tient un flambeau isolée dans une petite île, l'autre comporte un bâtis en treillage d'acier et se tient sur quatre pattes écartées; elle est très mince, fine et ondule de l'antenne. Ces poupées géantes ~~xxx~~ (ou légèrement au-dessus de la moyenne) se rencontrent aux carrefours ou dans les jardins publics. Si elles sont nues, leur pubis se pré-





sente rasé. Si ^{elles} sont vêtues, on fait de bronze ou de marbre leurs vêtements. Quelques-unes sont armées, et à cheval. Il y en a des dorées. Les anciennes, des vieilles maisons les abritent. On leur casse quelquefois les bras pour les y faire entrer, les ^{étrangers} ~~médians~~ les appellent alors des milos. Ils font de cire les poupées grandeur nature et les mettent derrière des vitres, presque toujours habillées. Lorsqu'elles ne portent que très peu de vêtements ils leur cassent les bras comme aux milos, et en plus les jambes. Ils montrent des jambes isolées qu'ils recouvrent avec de la sécrétion séreuse de chenille de bombyx. Les petites poupées sont confiées aux enfants du sexe féminin pour leur apprendre à être mères. Les quelques enfants du sexe masculin qui se risquent à ~~manifester~~ manipuler de petites poupées sont condamnés par les censeurs médians au complexe de ^{laque} ~~castration~~, un foutu complexe. Moi je n'ai jamais crié. Jamais, Jamais.



Fonds Queneau - SCD Université de Bourgogne - Droits réservés

23564



23564

VII) = 1-2
SAINT GLINGLIN



Bibliog.
la boutique
O
Il pleuvait à pierres fendre.

Paul situa dans un coin de la boutique un dégoulinant de flaque objet dont les commerçants hilares commençaient à imposer l'usage venu de l'étranger. Bien qu'il ne se voulut pas complètement conquis par les coutumes des Touristes, le maire en avait acquis un exemplaire, ne se risquant pas encore à revêtir un imperméable ouateurproufe, encore très excentrique.

Il regarda la sculpture et testa du hochet. Pierre continuait à marteler le marbre, à coups réguliers, et régulièrement maladroits. Il était en train de faire un bout de bras et travaillait dans le modelé. Il finit par ^{se} décider à saluer son frère et comme il pleuvait (il pleuvait à verso et à hecto) il lui dit (à son frère) :

- Mauvais temps, hein.

Bien que ce fût la cause de lui qu'il était comme ça, le ouèzeur. Et d'autres fois, Pierre disait :

- Sale temps, hein.

Ou bien encore :

- Il ne fait pas beau aujourd'hui.

Il aurait pu trouver autre chose depuis qu'il n'arrêtait pas de pleuvoir, mais ces formules paraissaient suffisantes à Pierre aussi bien d'ailleurs qu'au reste de la population qui, chaque matin, constatait l'état poreux du ciel avec la même frénésie.

Pour les mêmes raisons, Paul répondit :

- Oui, il pleut.



Il s'exprimait avec simplicité.

Mais il n'en était pas pour cela plus satisfait du travail du francin ékseumaire et ces paroles dites, conserva l'air suspicieux qu'il s'était adjugé en entrant et qui baignait son visage dès qu'il examinait l'œuvre en/ours de son frère.

-C'est un bras ? demanda-t-il avec scepticisme.

~~X~~ -Ca ?

-Oui ça.

-C'est un bras .

-Il n'a pas de poils, dit Paul.

-On ne fait jamais les poils des bras sur une statue.

7.-Le père en avait des poils. Il était même très foisonné.

-Ca ne se fait pas de le marbre dit Pierre agacé.

^ Paul hocha le chef.

-Et ça?

-C'est une patte.

-Alors? Pas de poils non plus ?

Pierre posa le maillet ~~///~~, s'éloigna de la pierre pour s'asseoir.

-Ecoute Paul, qu'il commença. Je vais te dire une bonne chose. C'est-il toi, c'est-il moi le sculpteur? Où qui est le sculpteur? Est-ce toi ? Ou moi ?

X -Ni l'un ni l'autre, dit Paul. Je suis maire, et toi: marbrier.

7-Je fus maire, tu ne fus jamais marbrier.





238

Il reprit le maillet.

- Quel labeur! Quelle persécution!

- Bonjour Eveline, dit Paul. Vous ne trouvez pas qu'il devrait lui faire le poil sur les bras? Aux jambes surtout. Car s'il en avait le vieux: vous m'avez compris.

- Allez vous faire entendre ailleurs, dit Eveline.

- Il vient m'embêter, dit Pierre.

- Fichez lui donc la paix.

Elle s'assit et enfila des bottes.

- Je vais aller acheter des gateaux secs, dit-elle à Pierre.

Paul la regardait enfiler ses bottes. Elle avait des jambes assez bien.

- Vous n'avez pas de protège-pluie? lui demanda Paul.

5/ - C'est bien trop cher, et puis c'est snob. Ce n'est pas un truc de chez nous. Elle répondit cela. Ses Parents n'en avaient jamais eus, des riflards. Alors, pourquoi elle? Il est vrai que de leur temps il ne pleuvait jamais, grâce au chasse-nuage ~~de~~ ~~maintenant~~. Maintenant: une autre autre paire de bottes ~~maintenant~~. Ces murs qui suintaient, ces ruisseaux toujours pleins, ces champs sans cesse inondés, ces couleurs délavées des maisons autrefois polychromes, et cette végétation qu'avait tendance à pousser drôlement un peu partout, du lichen au cèdre, du bollet à la vigne et du chêne au roseau.

Aller chez l'épicière au coin de la rue, c'était s'obliger à se toute trempée.





Il y avait bien les protège-pluie, dont les grammairiens de la Ville Natale avait décidé que le pluriel ne prendra pas l's car il n'y avait comme toute au qu'une seule pluie depuis l'arrêt du chasse nuage et la décomposition du Gros Caillou. Mais cette invention exotique que des commerçants hilares commençaient à importer des pays étrangers ne paraissait à la plupart des habitants qu'une excentricité peu recommandable et que le maire à la rigueur se pouvait permettre. Quant au quateurproue, seule, peut-être, la femme du maire se le pouvait permettre; mais elle était d'ailleurs.

Eveline ne possédait ni protège-pluie ni caoutchou quateurproue.

-Voulez-vous que je vous prête le mien? demanda Paul.

-Merci. Pour que les gniards me jettent des cailloux.

Elle est gentille avec ses bottes.

Elle pousse la lourde et la voilà, sous l'eau, qui s'en va quérir le dessert.

Pierre s'était remis au travail.

-Je, dit Paul, comprends que ça soit difficile les arts-plastiques. Mais qu'est-ce que tu veux, il faut bien que tu y arrives, à statufier ton père. Les décisions municipales peuvent paraître coriaces, mais il faut bien en passer par là.

-Je sais, je sais, dit Pierre.

lui ajouta :

-Tout de même, ce bras, il est pas si mal, il a du modèle. On sent le muscle en dedans. Ce n'est ni une jambe, ni un tuyau.





-Je ne sais pas. Un peu de poil, toutefois, dirai-je: ça ferait bien.

-Je ne saurais, pas soupira le marbrier.

Paul haussa les épaules. Il reprit son protège-riflard ^{pluie} et, sans mot dire, s'en fut sous la pluie après avoir ouvert l'objet. Eveline l'attendait un peu plus loin, s'abritant sous une porte piétonne colmatée. Paul se gara près d'elle en fermant son truc, souriant de satisfaction à cause de la manipulation de la chose.

-Il n'y parviendra jamais dit Eveline.

-Elle n'est pas près d'être terminée sa pierre et puis ce n'est pas absolument ce qu'ils veulent les gens, ils protesteront. Ils gueuleront les notables.

-Vous ne pouvez pas faire quelque chose pour lui ? C'est votre frère après tout.

-Je dirai bien un mot en sa faveur, même plusieurs. Mais pour convaincre les autres ça sera plutôt ardu: Si encore il y avait du poil sur les bras et sur les jambes.

-Evidemment. Mais est-ce bien qu'on ne pourrait pas leur faire admettre que dans la représentation en pierre d'un individu les duvets ne s'imposent pas ?

-Il faudrait propager une théorie, alors.

-Allons, Paul, un effort. Pour votre frère.

Paul ne répondit pas. La pluie se prit à choir avec un peu plus de rudesse encore que de coutume. Sous la violence du choc un pavé parlois se craquelait.

-Vous ne trouvez pas que j'ai de jolies bottes, dit Eveline





Des chats passèrent, nageant dans le ruisseau.

-Pauvres bêtes, dit Paul. La vie leur est pénible, mais ils finiront peut-être par se palmer les griffes.

-Et mes bottes? demanda Eveline.

-Qui vous les a composées?

-Nopil? Elle sont jolies?

-Zostril s'est mis aussi à vendre des caoutchoucs.

-C'est excentrique.

~~quelqu'un~~ passa recouvert de toiles.

Il fit mine de ne pas voir le maire. Sa moustache pissait à longs jets le long des commissures de ses lèvres.

-Te vous compromets dit Eveline.

-Ces vrais c'est joli ces bottes, dit Paul.

-Tachez de convaincre les notables, dit Eveline.

Elle courut acheter ses gâteaux secs. Paul, de son côté, s'en alla après avoir de nouveau fait fonctionner le mécanisme de déploiement de son riflard. Il rejoignit Cocorne.

-Mauvais temps hein? dit le Garde municipal.

-D'autre fois, il disait:

-Sale temps, hein.

Ou bien:

-Il ne fait pas beau aujourd'hui.

Ce jour-là il avait choisi (pour quelles raisons indicibles ou inavouables) de préférer:

-Mauvais temps hein.





Et il ajouta :

- Mon ~~maître~~ Maire.

Car il était en fonctions.

- Avec la nouvelle lune ça changera peut-être, ajouta-t-il.
Il suffirait d'un tout petit grain de soleil bien sec qui tombe juste à ce moment là, et ça nous ferait une semaine de répit. Dans c'est qu'on en avait besoin. Ça commence à pousser partout les plantes.

- Il paraît qu'il y a un arbuste d'un mètre ^{de haut} du côté des Nicodémées, dit Paul.

/ - Que oui. De tous côtés on en voit. Bientôt toutes nos collines seront couvertes de forêts. Sans parler de la mousse qui pousse sur les pierres, des lichens sur les lits de chêne, des moisissures sur les issues et les champignons dans les champs. Et de l'herbe un peu tout partout, crue et verte comme on n'en a jamais vu. Une vraie catastrophe.

- C'est affreux, dit Paul.

Il regarda les croqu-neaux du garde-urbain.

- ~~Alors~~ maintenant tu n'as plus ^{les} pieds humides ?

- Non, mon Maire. Grâce à la cellophane qu'on a institué dans le fond. Sa garantie me préserve des intempéries.

- Mais tu dois suer des ~~verts~~ ^{verts}, ~~parfois~~ avec toute cette cellophane.

/ - Je ne sais pas, jadis pas, mon maire, mais étant dans le célibat depuis le décès de ma mère ça n'a guère d'importance qu'intimement.

248

241^{me}

-Vieux salaud, dit Paul. Je me demande ce qui m'a pris de te réintégrer dans tes fonctions. Pierre avait rudement bien fait de t'épurer la tronche.

-Vous êtes trop bon, mon maire.

-Je t'ai à l'œil, sale gueule de flic.

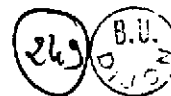
Et Paul marchant dans une mare éclaboussa le pantalon de ~~qu'il~~ jusqu'au genouil. Et il le quitta ceci fait.

La mairie se trouvait devant lui. Il entra dedans à cause qu'il était maire ayant envie de se montrer maire. Il avait des décrets à signer, mais ils étaient tout mous, tout gluants et la pluie n'arrivait pas à tracer dessus le paraphe mairial.

Alors, il n'y avait pas beaucoup de décrets.

Mais l'eau ça manquait pas.





5/11

Manuel se frisait la moustache au petit fer chaud. Robert s'enduisait de brillantine quant à la chevelure.

-C'est formidable tout de même, dit Manuel. Cette eau qui n'arrête pas de couler. Quel sale temps.

-On appelle ça la pluie, dit Robert.

Il versait de la sciure là où son père avait fait pipi. Car le père depuis qu'il avait remporté le grand prix triomphal de printanier (au temps qu'il faisait beau), le père avait grandement failli dans ses facultés mentales. Épuisé par cet effort, il ne contenait plus sa vessie.

- On devrait plutôt mettre de la cendre, dit Manuel, elle prend moins l'humidité.

Ses moustaches dessinaient l'arche d'une parenthèse. Une petite odeur se détachait de l'opération capillaire.

-Comment le ciel peut-il contenir autant d'eau, dit Robert qui s'appuyait le nez contre la vitre pour ne pas sentir la rousse fraternel.

-Ça est donc ça est, dit Manuel. Je vais offrir un riflard à Laodice.

-Tu fais des folies. Et vous allez paraître tellement extravagants tous les deux. Je vous vois dessous, ah ah ah. Et puis les parents vont gueuler si leur fille devient excentrique.

-Laisse-moi faire.

- C'est des gens bien.

Manuel secoue ses moustaches.





-Laisse - moi faire, qu'il dit.

Le père entre, en ~~berçant~~ de ci d là d droite et d gauche.

-Alors oui ~~ou~~ zou non, qu'il dit, célébrera-t-on la St Glinglin cette année ?

-Qu'est-ce que ça fout, dit le plus jeune.

-Je veux encore gagner zau printanier, dit ~~Robert~~ *Boujean*

-Laisse le tomber, dit l'ainé au plus jeune.

~~Boujean~~, ancien triomphal, tomba donc. Il rampa sur les fesses jusque dans un coin où il se ~~reposait~~.

-Les sales petites vaches, qu'il disait. Les sales petites vaches.

Car il comprenait tout de même un peu. Et il ajouta :

-Pas d ~~St~~ Glinglin. Tout même. Pas d ~~St~~ Glinglin.

-Tout même, enchaîna l'ainé, le printanier cette année ça sera drôle.

-Ca sera ou ça serait? demanda Robert.

-Y aura la St Glinglin, clarit ~~Robert~~ *Boujean*. Y aura la St ~~Glinglin~~ *Glinglin*. Et y aura lprintanier. Et y aura lprix. Et y ~~aura~~ *Boujean* ~~Robert~~ qui aura lprix. Sacré sacré dsacré!

--Il nous les casse, dit Manuel

-Je sors avec toi, dit le plus jeune.

Ils laissèrent ~~Robert~~ *Boujean* dans ses meugréations et, après l'escalier, dehors il pleuvait.

-Ca mouille ferme, dit Robert que ça étonnait encore après ~~le temps~~ d ~~la~~averse continue.





-Je vais me faire saucer d'ici le marchand de riflard. Où vas-tu toi.

-Je t'accompagne jusque-là. Je veux voir.

Ils parcoururent quelques rues et trempés se présentèrent devant une porte qui, moussée, tinta du clocheton. A droite il y avait deux ~~mannequins~~ roses, le ventre et le train ~~moulés~~ dans une gaine en tulle inextensible et imperméable. ~~Elles, les mannequins, se cambrèrent légèrement, appuyées sur~~ ^{Elles, les mannequins,} ~~avaient des anti-pluies, violards et autres pépines.~~ Landace, importateur vendu aux étrangers, vendait de tout cela; au centre de son souk, une ^{soutien-gorge} ~~mannequin~~ transpercée par un parapluie reposait sur un coussin de velours noir. C'était ses armes. Il offrait ses services.

-Gaine? Pépin? demanda-t-il. ^{Corset? Riflard? Guêpière?}

-Pépin.

-Pour toi? Pour demoiselle?

-Pour demoiselle.

-Le vlà. C'est tant.



Manuel paya. Il le fit envelopper dans de la toile goudronnée qui ne laissait pas suinter les gouttes d'eau.

-Alors à ce soir, lui dit Robert.

Lui, il allait au séchoir municipal avant de rentrer chez lui.

Laodicée habitait quelque part plus loin. Manuel y arriva.

-Tu sens le chien, lui dit-elle en allumant un petit feu de bois.



Il ôta sa veste et son pantalon qui se mirent à goutter vers le bas et fumer vers le haut, tout doucement. Ses chaussures, il en vida le contenu dans l'évier. Puis il s'accroupit ~~avec~~ à terre.

-Je t'ai apporté un cadeau, qu'il dit à la fille. Regarde.

Il enleva la toile goudronnée, montrant le riflard.

-Ça te dit? demanda-t-il.

Elle prit l'objet en tremblant.

-C'est rien chouette, dit cette jeune fille.

-Tout plein à la mode, dit Manuel.

-Oh, qu'elle s'écria, si on l'essayait tout de suite.

-~~Ton~~ ~~oncles~~ ne dirait rien ?

-Oh, qu'elle s'écria, j'é crois bien que cela va faire jaser. Mais c'est si joli ton cadeau.

-Alors on va l'essayer tout de suite?

Il se précipita sur chaussures et vareuse qu'il rerevêtit encore mollassonnes et buéuses, et ~~sa~~ ~~crochets~~ qu'épongèrent ses chaussettes. Laodicée se plia tout autour de la tête un petit capuchon de cellôphane et ils descendirent. Ayant poussé la porte, ils constatèrent que le temps s'était mis à l'eau, plutôt.

-Il pleut, dit Laodicée.

-Ça tombe dru, confirma le galant.

La jeune fille agita l'ustensile en de vains efforts. Nul déploiement.

-Comment cela fonctionne-t-il? demanda-t-elle en rougissant à ravir.





Manuel, utilisant le décrochoir dégagea les fanons qui s'arc-boutant gonflèrent la toile noire et protectrice.

«Merveilleux! s'exclama la belle enfant, qui, tremblante d'émotion, prit l'appareil des mains du donateur.

Elle le mit alors, l'appareil, dans sa position verticale et, agrippant le bras de Manuel qui se pencha vers elle, fit ses premiers pas à l'aide d'un parapluie. L'eau cognait la toile, gribotait inutilement puis, fondue, ruisselait vers les pavés humides.

Laodicée, Manuel marchaient en silence, extasiés.

Laodicée finit par murmurer: C'est merveilleux; et puis elle posa docilement ses lèvres sur le joug droit de Manuel.

C'est ainsi qu'officieusement ils se fiancèrent.





~~Le~~ O z H

Paracole

- Quel temps, soupira ~~Mulhierr~~. On dirait encore que c'est de l'eau.

- Ça en a tout l'air, dit ~~Shantant~~ ^{Catogan}.

Ils venaient tous les deux de se mettre sur le pas de leur porte, au même moment et ils se communiquèrent leurs impressions après ces remarques générales.

~~Mulhierr~~ ^{Paracole fit} tout d'abord, remarquer, mais en termes simples, que le soleil, et l'eau, sont des êtres météorologiques contradictoires; à quoi ~~Shantant~~ ^{Catogan} répondit que le maire ne s'imaginait tout de même pas qu'en faisant disparaître tous les baromètres on finirait pas croire au beau temps. La conclusion de tout cela fut, d'un commun accord, ^{signale deux points} que ~~la famille~~ ^{Kougan} ~~était~~ ^{était} bien responsable des malheurs de la Cité.

Ces propos leur ayant un peu dégagé les humeurs de la tête, ils se mouchèrent et, alors, ils pensèrent ^{J'ai le rhume} ~~J'ai le rhume~~ ^{chaun} ~~chaun~~ en leur for intérieur.

- On dirait que tu es enrhumé, dit ~~Catogan~~ ^{Paracole} à ~~Paracole~~ ^{Catogan}.

- Si on allait boire un ~~café~~ ^{coup de café}, dit ~~Paracole~~ ^{Catogan} à ~~Catogan~~ ^{Paracole}.

Ils dépassèrent alors l'abri du toit et, se trouvant sous la pluie, marchèrent vers le café d'Hippolyte.

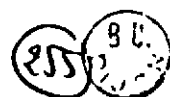
- Tu en as pas toi de riflards? demanda ~~Mulhierr~~ ^{Paracole} à ~~Shantant~~ ^{Catogan}.

- Est-ce que le maire n'en a pas un? demanda ~~Shantant~~ ^{Catogan} à ~~Paracole~~ ^{Paracole}.

Cela se disait mais ni l'un ni l'autre ne l'avait vérifié de vue.

- Si jamais, dit ~~Catogan~~ ^{Paracole}, je le rencontre avec ça, je lui arrache ^{les} ~~des~~ mains et je lui fracasse ^{le} ~~sur~~ la tête.





- Je n'oserais pas, dit ~~Mulhierr~~ ^{Paracole}.

- Est-ce que nos pères en avaient des pépins? Non, alors?

- Il faisait beau, faut bien dire.

~~Aquoué~~ ^{Carogon} haussa les épaules et cela fit courir des rivières, le long de son dos.

- Est-ce que ton père en avait un?

- Ça non, reconnut ~~Mulhierr~~ ^{Paracole}.

- Alors, tu vois. Ce beau temps ne fait rien à la chose.

Profitant du silence ~~pointillé~~ ^{pointillé} de chocs liquides, ~~Mulhierr~~ ^{Paracole} s'assimila ce raisonnement.

- Il faut reconnaître, dit ~~Shantant~~ ^{Carogon}, ~~cependant~~ ^{cependant} que c'est bien astucieux, tout de même.

- Un truc de touristes, dit ~~Mulhierr~~ ^{Paracole}.

- Il y a du ~~truc~~ ^{truc} ~~là-dedans~~ ^{là-dedans}, faut pas mé-
généieux.

- On dit qu'ils tuent les grosses baleines à fin de fabrication de ces drôles d'outils.

- Que ça se replie, ~~jamais~~ ^{j'aurais} bien trouvé ça tout seul, mais le manche, ça c'est une invention.

- Faut reconnaître, dit ~~Mulhierr~~ ^{Paracole}, Mais avec des idées comme celle-là, on ~~ne~~ ^{ne} sait pas ~~comment~~ ^{comment} on irait.

- Évidemment. Et à côté du chasse-nuages ça n'est rien du tout.

- Il est bien ~~démoli~~ ^{fontique, foune, foune}. ~~Il a encore essayé l'autre jour~~ ^{J'ai un coup d'oeil} ~~de faire marcher. Mais il est bien démoli.~~ ^{c'est même. Gnapu. Zéro. Onalou. Ceinture.}

- Tout ça, c'est les ~~balloons~~ ^{balloons} qui l'ont voulu.

- Les vaches. Les enfants de vaches.

249
256

-Et les Touristes?

-Des salauds!



Ils arrivaient devant chez Hippolyte, ce qui fait que, continuant leur projet, ils y entrèrent.

Des ruisseaux coulaient le long des marches qu'il fallait descendre pour parvenir dans la salle de cette auberge où l'eau se maintenant à un niveau constant (un peu au dessus de la cheville d'un adulte de taille moyenne) grâce à une pompe ^{albert et benoit, les} que deux gâtes-sauce ~~albert et benoit, les~~ faisaient fonctionner tout le jour, douze heures chacun en alternance. Quelques poissons nageaient là, des carpes pour la cuisine, des rouges pour l'ornementation. Un filtre les empêchait de se faire extravaser avec le liquide.

Les deux clients pataugèrent jusqu'à une table libre. Au fait, toutes les tables étaient libres. Hippolyte somnolait, étendu sur l'une d'elles. Également grimpé, mais sur un tabouret, ^{albert} le ~~gâte-sauce~~ actionnait la vidange. ^{Paracoll} ~~Mulhierr~~ et ^{Catogan} ~~Shanfont~~ se hissèrent sur de hautes chaises (le patron les avaient montées sur échasses); vidèrent leur botte puis leur vessie, hêlèrent ~~leur~~ enfin le tavernier.

-Holà, dirent-ils.

Hippolyte se descendit et vint patauger près d'eux: ils voulaient boire un petit coup de blanc, du fifrequet de l'année quand Yves-Albert Tranath gagna le grand prix de Printanier. Il alla le quérir au grenier où il avait transporté sa cave;

250
557

ignorant l'invention du scaphandre, il n'eut pu^{l'y} aller chercher. Il grimpa donc contre une échelle sur les barreaux de laquelle chaque jour croissait des mousses et des lichens de plus en plus gluants. Aussi, lors de la descente, glissa-t-il, fonça-t-il dans le bain et les flots apportèrent aux pieds des clients la bouteille de fifrequet. Ils la pêchèrent. ~~Mulhierr~~ ^{Paracole} la déboucha de son couteau de poche, le verre vidé, claquèrent la langue les zèbres.

-Il se gâte pas, dit ~~Cartogan~~ ^{Paracole} au cafetier qui se dressait hors de l'eau.

-Il s'améliore plutôt, dit ~~Mulhierr~~ ^{Paracole}.

Ils lampèrent ce qui restait.

-On croyait aux caves; le grenier, c'est tout aussi bon pour la conservation du vin.

Ils approuvèrent Hippolyte.

-Mais tout ça ~~ne~~ ramène pas le beau temps, conclut ~~Mulhierr~~ ^{Paracole}.

-Vous, dit Hippolyte, avez vu encore aujourd'hui? De l'eau, rien que de l'eau; sans arrêt de l'eau.

Et il se mit à verser des larmes. Elles tombent une à une dans la mare, ça fait ~~flop~~ ^{Cartogan} à chaque coup.

-Si t'y mets du tien, dit ~~Shenvent~~ ^{Cartogan}, alors on n'y tient plus. ^{C'est le cas de le dire.}

^{Il rit, en envoyant de petits jets de balivie.}

-Sèche-toi frère, dit son compagnon, sèche-toi.

Hippolyte renifla.

-Vous m'avouerez, dit-il, qu'on ne peut pas appeler ça un temps.



251



-Faut tout de même que ça ait un nom, dit ^{Paracole} ~~Mulhierr~~, du moment que ça existe.

-C'est les ^{nalbonide} ~~Kougard~~, dit ^{Catogan} ~~Shantant~~, qui chahutent toutes les dénominations. Alors, total, ça pleut.

-On ~~pe~~ peut tout de même pas dire, dit Hippolyte, que ce soit la faute du nouveau. Il fait tout ce qu'il faut pour ^{le récupérer} ~~le récupérer~~ le chasse-nuages.

-Un hypocrite, dit ^{Catogan} ~~Shantant~~.

-Il est loyal, dit Hippolyte. Il a repris ^{quejase} ~~Cocorne~~ comme garde urbain.

-Ce qu'on s'en fout- ça n'empêche pas de lansquiner.

-Hélas oui.

Il se remit à chialer.

-Donne-nous donc une autre bouteille de ton fifrequet de l'année où Yves-Albert Tranath gagna le grand prix de printanier.

-Toujours l'offres, dit ~~Mulhierr~~ ^{Paracole}.

-Bien volontiers. De bons clients comme vous. Et puis je peux bien faire pleuvoir moi aussi. Mais du vin, ah ah. Faire pleuvoir du vin ah ah ah.

Il retourna vers son grenier, chut encore au retour et les deux accolés avaient débouché la bouteille ~~lorsqu'il se plaça~~ près d'eux le verre à la main. Trinquèrent. La bouteille se vida. Dehors c'était l'averse qui continuait.

-On ~~se~~ voit même pas comment et pourquoi ça pourrait finir, dit l'aubergiste.

-Tout ~~à~~ une fin, dit ^{Catogan} ~~Shantant~~ sans conviction.





-On dit ça, dit l'aubergiste. Ça console.

Ils soupirèrent.

Une carpe bâilla. Le gâte-sauce de service, rêvant, laissa monter l'eau de quelques pouces. Un cri d'Hippolyte remit la pompe en action.

~~Mulhierr~~ ^{Paracole} cligna de l'oeil du côté de ~~Shantant~~ ^{Catogan}. Il dit à Hippolyte :

-Tu sais nager toi ?

-Qui? Moi ?

L'aubergiste est stupéfait.

-Le scélérat, dit ~~Shantant~~ ^{Catogan} ~~d'un air fin,~~ il cache son jeu.

-Qui? Moi ?

Les deux clients s'égaient et l'aubergiste devient mauvais.

-Faut m'expliquer que je m'amuse avec vous.

-Te fâche pas.

-Alors tu ne sais pas nager?

-Foutez ^{moi} donc la paix.

-Ah ah il ne sait pas nager?

-A cause de quoi la drôlerie?

-De rien, dit ~~Mulhierr~~ ^{Paracole}.

-Il paraît qu'elle va se baigner, dit ~~Shantant~~ ^{Catogan}.

-Tu aurais pu la rejoindre, dit ~~Mulhierr~~ ^{Paracole}.

-Il paraît qu'elle va se baigner en public, dit ~~Shantant~~ ^{Catogan}.

-Maintenant qu'il n'y a plus le cinéma des Etrangers à cause que la pellicule est soluble dans notre eau de pluie à nous, tu sais ça, ^{En bien,} dit ~~Mulhierr~~ ^{Paracole}, elle va nous donner une représen-





tation à nous, nous seuls, les Urbinatiliens: alors elle va se baigner.

-Oui, dit ^{Carogon} ~~Shentent~~, dans le trou qu'on est en train de creuser sur la Grand~~e~~ Place.

-Elle nagera, dit ~~Mulhierr~~ ^{Paracole}.

Hippolyte béait sa béatitude. Il rougit.

-C'est pas très correct ce que je vais vous demander, qu'il dit, c'est même un peu zosé, mais zenfin nous sommes zentre Zommes.

-Eh bien, dit la clientèle.

-Elle nagea comment ? demanda l'aubergiste.



~~-Comment: comment ?~~

-Je veux dire: euh, c'est bien un peu libertin ce que je vais insinuer. Mais zentre nous.

-Accouche, dit ~~Mulhierr~~ ^{Paracole}.

-Elle sera dans ses vêtements pour nager?

La conversation fit là-dessus un petit stop. ^{albéric} ~~Le gâte-sauve~~ de nouveau cessa d'animer la pompe aspifoulante. Un buisson d'écrevisses descendit l'escalier, maladroitement. Un truite bondit. Des sagittaires poussaient.

Les deux bonshommes avaient des attitudes embarrassées.

-Alors? demanda l'Hippolyte à voix basse.

-On n'y a pas pensé, murmurèrent les autres.

Hippolyte reprit :

5 | -C'est pourtant des choses qui demandent qu'on y réfléchisse, cette dame qui va nager devant tout le monde. Il avala sa salive, puis se mit à crier, à cause de l'élévation du niveau de l'eau



70 54

Il y eut trois coups de sonnette, trois temps de silence, un quatrième coup de sonnette.

-C'est Le Bu, dit Rostril. Je vais ouvrir.

Les autres serrèrent les fesses, craignant de voir entrer le garde urbain ~~quelque~~, un traître. Rostril, tremblouillant, tira la bobinette et la chevillette ayant chû le notaire entra. Ils respirèrent tous ensemble et l'on se remit à discuter le bout de gras.

-Il pleut, dit Le Busoqueux pour les mettre au courant de la situation.

Il s'ébrouait,. Il mit son parapluie dans un coin.

-Tiens, dit Rostril.

-Quoi donc?

Rostril lui montra l'objet.

-Ça? dit Le Busoqueux.

~~-Oui.~~



Les autres spirateurs s'étaient levés, pour saluer le notaire ce haut personnage. Il s restèrent droits et silencieux, examinant l'instrument.

-Alors? demanda Le Busoqueux.

-Un parapluie, dit Rostril.

-Eh bien ?

-Un parapluie, dit Rostril puisque c'en était un.

Il apparut que cette remarque irritait l'arrivant, homme sévère. Mais il se calma.



-Bonjour mes amis, dit-il aux spirateurs. Ça ? oui ! un parapluie. Je l'ai confisqué à ma nièce. Un greluchon le lui avait offert.

-Il l'avait acheté chez Mandere[?], demanda Choumaque.

-Sans doute, dit Rostril.

-C'est pratique tout de même, dit Le Busoqueux.

Les autres, un peu choqués, n'insistèrent pas bicoise le respect pour ce sire. On s'assit donc.

-Eh oui, reprit Le Busoqueux, c'est pratique il faut en convenir. Je n'en approuve ^{certes} pas le port chez les jeunes filles, mais enfin, chez un homme d'âge, après tout, cela peut s'admettre. Regardez : Je suis à peine mouillé ! Juste le bas du pantalon. Il se leva pour montrer. C'était humide, effectivement.

-Et naturellement les chaussures, ajouta-t-il.

Il se rassit.

-On dirait que le vôtre est plus petit que celui du maire, dit Rostril qui en avait gros sur la patate.

Rostril n'aimait pas les innovations, surtout celles qui beurreraient les épinards d'un current.

-Les dames, expliqua Le Busoqueux, on leur donne un petit modèle.

-Si nous parlions d'autre chose, dit Saint-Pierre agacé.

-Nous avons un certain nombre de questions à étudier, dit Choumaque qui n'en savait rien.

-Au travail, dit Rosquilly.



257



^{Marqueux}
-Au travail, dit ~~Bathiste~~.

-Au travail, dit Machut.

Le parapluie du notaire avait été une douche. S'encourageant de la voix, ils reprenaient de l'ardeur.

-Procédons par ordre, dit Mostril en élevant la voix.

Ils firent silence, et l'on entendit les gouttes d'eau se multiplier contre les volets.

~~-Ça n'a pas l'air de vouloir cesser,~~ dit quelqu'un.

On approuva.

Dehors, il pleuvait.

-Procédons par ordre, reprit Mostril.

-Ah, fit Le Busoqueux. Une petite chose encore avant de commencer. Je constate que je suis arrivé le dernier. Je suis donc en retard et je m'en excuse.

-Mais non, dit Mostril, mais non.

Ils pensèrent tous: quel emmerdeur, mais à cause du respect ils la bouclèrent.

-Alors on commence, dit ^{Machut} ~~quelqu'un~~.

-Nous, dit Mostril, sommes, je crois, tous d'accord: c'est qu'il y a du nouveau.

-Est-ce que c'est vrai? demanda Rosquilly.

-Il faudrait s'en assurer, dit Saint ^{Pier}.

-Toute la ville en parle, dit ~~Bathiste~~ ^{Marqueux}.

-Ce n'est pas une raison, dit Rosquilly.

-Je ne suis pas au courant, dit Machut.





-Ne fais pas l'ignorant, dit Saint-Pé. ~~l'.~~

-Vous en savez autant que nous, dit Rostril.

-On ne peut pas procéder par allusions, dit Machut.

-C'est bien que je pense, dit Rosquilly.

-Nous sommes entre hommes, dit Saint-Pé. ~~l'.~~

-Mais nous savons de quoi nous parlons, dit Rostril.

-Pas moi, dit Machut.

-On est hypocrite ou on ne l'est pas, dit Rostril.

-C'est pour moi que vous dites ça, dit Machut.

-Ne nous énervons pas, dit Saint-Pé. ~~l'.~~

-Il faudrait quand même savoir à quoi s'en tenir, dit Rosquilly.



-Toute la ville en parle, dit Bathiste. ~~Marqueux.~~

-Mais est-ce vrai, dit Rosquilly.

-Quoi, dit Machut.

-Propos de charcutier, dit Bathiste. ~~Marqueux.~~

-Il faudrait en sortir, dit Rostril.

-Ou plutôt y entrer, dit Saint-Pé. ~~l'.~~

-Dans quoi, dit Machut.

-Dans le vif du sujet, dit Bathiste. ~~Marqueux.~~

-Pas d'obscénités, dit Rosquilly.

-Pas de quoi, dit Bathiste. ~~Marqueux.~~

-Nous perdons notre temps, dit Rostril.

Le Busoqueux donna trois petits coups de paume de mainsèche
paperassière en papyrus d'actes parcheminés à mort d'héritage



avec rides profondes comme le temps des codes à richesses pour
agonies avec sangsues et gros sous à la clé du coffre cachée
dans une chaussette reprise à la lavande et aux doigts de
pieds recroquevillés momies momies momies.

-Nous, dit-il, n'arrièverons jamais à rien si je n'inter-
viens pas.

-Avec un parapluie, dit Nostril.

-Comment ?

-Oui : si vous n'intervenez pas avec un parapluie.

-Il ne s'agit pas de parapluie, dit Rosquilly.

-De quoi alors ? dit Machut. Je ne suis pas au courant.

-Nous n'en sortirons jamais, dit Nostril.

-Ou plutôt nous n'y entrerons jamais.

-Dans quoi ?

-Dans le vif du sujet.

-Pas d'obsénités, dit Rosquilly.

Il y eut alors trois coups de sonnette trois temps de si-
lence, un quatrième coup de sonnette.

-C'est ma fille, dit Le Bu.

Ils se grattèrent les couilles et se levèrent, par polites-
se. Nostril tira la bobinette et la chevillette ~~ayant~~ chu,
Eveline entra.

Elle s'ébroua. S'appuyant contre le mur afin de fonder l'
équilibre, elle ôta ses bottes. Elle avait des jambes assez
bien. Le bout de ses bas était noir d'eau.



260
8600

-Il pleut, dit-elle pour informer les spirateurs de la situation météorologique.

-C'est le temps qui veut ça, dit Saint-Pair.

On ~~offrit~~ offrit une chaise à la visiteuse. Elle s'assit et croisa les jambes, asséchant alternativement chaque pied de la chaleur de ses mains.

On regarda.

-Alors, dit Le Bu. Qu'est-ce qu'il y a de vrai dans ce qu'on raconte?

-Mais qu'est-ce qu'on raconte? demanda Machut.

-Ah vous, dit Saint-Pair.

-Vous avez des précisions, Madame? demanda Roquilly.

Éveline, cessant de manipuler ses petons avec ses menottes, décroisa ses gambettes et fit baisser les yeux à la mâle société.

-Voulez-vous que je vous allume du feu? demanda Rostril.

-Je ne sais pas grand'chose, dit Éveline. Non, merci.

-Le peu que tu sais? demanda Le Busoqueux.

-Tiens, le parapluie de Laodicés.

-Si nous ^{ne} revenions pas sur cette question, dit Saint-Pair.

-Elle est ici?

-Je t'expliquerai cela plus tard. Parle-nous de la question qui nous a réunis ici.

-Laquelle? demanda Machut.

-Ne nous énervons pas, dit Saint-Pair.

-C'est bien notre avis, dit Rostril.





-Alors? demanda Le Busoqueux.

Eveline les regarda.

-Où? demanda-t-elle.

Ils rougirent.

-Aa, fit Machut. *Adairte Hayez.* J'y suis.

-Toute la ville en parle, dit Bathiste *Moufneuf.*

-Pour la prochaine Saint-Glinglin?

-C'est ça même, dit Nostril.

-Son bain?

Ils rougirent tous plus fort, à l'exception de Saint *pier*
qui pâlit, *et de Le Busoqueux qui ne s'en rendait pas compte.*

-Oui oui, bégaya Saint *pier* la bouche sèche.

Eveline les trouvait drôles, mais elle ne comprenait pas
le pourquoi de la présence du parapluie de Laodicée. Aussi ne
rit-elle pas.

-Eh bien, vous voulez le programme de la prochaine Saint-
Glinglin? A la fête de midi, au lieu du cassage de vaisselle, Ma-
dame *Pierre* *Nabouide* *Kougard* inaugurera le Prou à Eau qu'on est en train
de creuser sur la Grande Place. Elle nagera dedans.

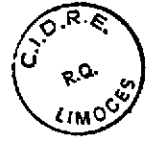
-Elle nagera? demanda Machut.

-Elle nagera.

-Nagera? demanda Machut.

-Oui, dit Saint *pier*, on agite bras et jambes dans l'eau,
on ne coule pas et on avance.

-Debout ou couché? demanda Machut.





261

-Couché.

-Elle sera couchée alors, dit Machut.

-Oui.

-Ca n'est pas décent, dit Machut.

Ils en convinrent.





1054

Il pleuvait lorsqu'ils arrivèrent aux portes de la Ville, ces portes d'ailleurs réduites à leur plus grande commune dénomination, puisque simple plaque et démolies depuis fort longtemps. Ils se trouvaient dans cette partie de la Ville Natale qui s'allonge et s'amincit le long de la Route Extérieure. Par une fenêtre ouverte malgré l'averse qui filait oblique vers l'intérieur, une odeur coupait la route à travers le tissu aqueux, une odeur fade et délavée, plutôt végétale, pas comme l'odeur d'autrefois, mais enfin elle fit plaisir au voyageur qui dit à la personne qui l'accompagnait: Tu sens ?, et l'autre dit: Oui.

- C'est la brouchtoucaille qui cuit chez ~~Madame~~ ^{Sahul}, dit le voyageur.

La personne qui l'accompagnait ne connaissait pas cette odeur.

-Oui, dit-elle.

-On va lui dire bonjour, dit le voyageur.

~~-Oui.~~



Ils poussèrent la porte, entrèrent entraînant derrière et sous eux des mares et des flaques.

-On vous dérange, ~~Madame~~ ^{Sahul}? demanda le voyageur.

-Qu'est-ce qui y a pour votre service? demanda la ménagère.

-Elle a l'air fameux cette brouchtoucaille, dit le voyageur.

-On n'arrivera pas à en faire de la bonne cette année, dit Madame ~~Sahul~~ ^{Sahul}. Il y a trop de légumes et de plantes à cause de toute cette eau. Ça pousse de tous les côtés; l'oseille est géante, l'épinard gigantesque, le cresson monstrueux: ça ne va plus. Ça

270 6.1. 1967

ne sera plus de la bonne brouchetouaille comme dans le temps du temps jadis si on est obligé d'y mettre toute cette verdure.

Elle se tourna du côté des Collines Arides:

-Regardez, nos Montagnes, elles en deviennent toutes vertes avec cette pluie qu'arrête pas. Les arbres poussent, presque à vue d'oeil, c'est phénoménal. On ne sait même pas leur nom. Il y en a de toutes les espèces. Mieux que ça: Un clignement d'oeil, et ça fait une feuille en plus qu'on a pas remarqué, ~~dit le~~ *dit le voyageur.*

-Vous le connaissiez donc avant?

-Oui, dit la personne qui accompagnait le voyageur.

-Vous n'êtes pas un touriste?

-Non, dit le voyageur.

-D'où venez-vous donc ?

-De chez les Médiens, dit le voyageur.

-Oui, dit la personne qui l'accompagnait.

-Et vous êtes déjà venu dans notre Ville Natale ?

-Elle l'est pour moi.

-Natale?

-Sans doute.

me Sahul
Madame ~~Bente~~ s'essclama :

-Mais ~~ce~~ n'est pas possible! ~~Monsieur~~ Jean !!

-Soi-même, dit Jean pour faire une concession à l'esprit médian et se dépayser un peu.

me Sahul
-Monsieur Jean!! se ressolama Madame ~~Bente~~. Vous permettez?





lines. Bientôt il aura des champignons au cul et de la mousse dans les narines, tout comme nos montagnes qu'ont bien trop de végétaux à mon estime. Ah ! cailloux !!



Elle se remit à touiller sa brouchtoucaille.

-Pourtant vrai, dit Jean, autrefois ça sentait plus dru.

-Je crois bien, dit Madame *Madame*. Mais qu'est-ce que vous voulez faire avec tous ces navets, carottes, blettes et topinambours qui nous tombent du ciel tout comme ! Et c'est qu'il y a tant d'eau que notre grand plat ancestral se lave tout seul : plus moyen de conserver le fond de goût.

-Pour moi, dit Jean, malgré tout, je me régalerai si vous m'invitez.

-~~Monsieur~~ Jean ! Bien sûr !! Et votre compagnon aussi !!!

Elle se tourna du côté du compagnon pour qu'il la remerciât, mais il ne dit mot. Elle l'examina. Il avait un blouson, des chortes et des sandales, comme un Touriste. Ses cheveux mouillés allaient de droite et de gauche, parfois en boucles. Il regardait en lui-même, dans la direction de l'intérieur de sa tête.

-Mon compagnon, dit Jean, il souriait, n'a jamais mangé de ~~brouchtoucaille~~ brouchtoucaille. Cela lui fera certainement grand plaisir.

Le dit compagnon inclina poliment la tête; puis il se leva pour aller murmurer quelque chose à l'oreille de Jean. Après un geste de de dernier, le dit compagnon traversa la pièce et sortit dans la cour.

Madame *Madame*, très intéressée, manoeuvra pour approcher de



la fenêtre qui s'épanouissait de ce côté; y ayant jeté un coup d'oeil, elle s'essclama :

-Mais c'est que c'est une demoiselle !

-C'est ma soeur, dit Jean. Hélène.

-Eh bé, dit Madame ~~Récor~~ ^{Sahul}.

Consternée elle s'assit.

-Oui, c'est Hélène.

^A-Je suis bien sotte de n'y avoir pas pensé. Mais, monsieur Jean, c'est que vous n'oserez tout de même pas la promener comme ça dans la ville, montrant ses jambes, habillée comme un Touriste.

-Je croyais que les temps étaient changés.

-Qu'est-ce que vous voulez dire, ~~monsieur~~ Jean ?

-Je suis revenu pour la Saint-Glinglin, dit Jean, la Saint-Glinglin nautique.

^{Madame Sahul} ne répondit pas. Elle regarda par l'autre fenêtre et dit :

-Il pleut.

Hélène rentra; elle se rassit.

-Bonjour, mademoiselle, dit Madame ~~Récor~~ ^{Sahul}. Je ~~ne~~ savais pas.

Hélène lui sourit. Madame ~~Récor~~ ^{Sahul} étudia le chorté, les jambes, le blouson, le visage, les cheveux. Tout cela était d'ailleurs très humide.

-Ça va faire encore des histoires, murmura-t-elle.

-Parlez-moi donc de ma belle-soeur, dit Jean.





-Laquelle? Celle que vous ne connaissez pas ?

-Oh, Eveline. Non, bien sûr. Parlez-moi de ^{Alire Phaye} ~~Cécile Hays~~.

-On dit des choses.

-Il pleut, dit Jean.

^{Riv} Madame ~~l'ahul~~ soupira.

-Elle a fait creuser un grand trou ^{dans} ~~à~~ la ^{Grand Place} ~~Place Principale~~.

Alors l'eau s'y accumule.

-Je vous ai bien-dit que j'étais venu pour la Saint-Glinglin nautique, madame Récif. ^{l'ahul}.

-Tous les hommes ne parlent que de ça.

-On verra, discrète, dit Jean.

~~Et~~ Hélène, cela la fit rire. Elle se leva. Du pouce et de l'index de sa main droite, elle détacha l'étoffe de son chorte de la raie de ses fesses, puis après une légère flexion des jambes, elle dit à son frère :

-On continue ?

-Attends un peu.



Il prononça quelques phrases d'un genre spécial; certains sons, reapparaissaient au bout d'un certain nombre de syllabes, tout n'était pas dit sur le même ton et il y avait des façons pas habituelles de combiner les mots. Lorsqu'il eut terminé, le sol de la cuisine était sec, la brouctouaille sentait bon.

Ils s'éloignèrent. ^{l'ahul} ~~l'ahul~~ raiveusement lairgardait srailloigner.

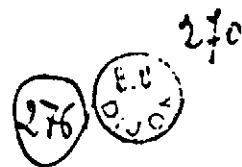
Quand elle se remit à touiller sa tambouille, l'eau recommençait à dégouliner dans la cuistance. L'odeur du mets redevenait fade.



#034

Germaine avait des seins pendants et une besace ventrale stérile et flapie. Ses poils brunâtres pendaient de la tête au cul, défrisés. C'était la mère des trois fils ^{Malouide} ~~Kougard~~, l'épouse du mari ^{Malouide} ~~Kougard~~, la fille à la grand'mère des trois fils ^{Malouide} ~~Kougard~~, la soeur de ses frères, la nièce de ses oncles, la tante de ses neveux, la cousine à ses cousins, la pitoiable vacheuse flêtrie des anciennes mailleries, la pédagogue à la con de moutards futurs pas comme les autres plus ou moins, la complice de la sequestration hélène ^{Malouide} ~~Malouide~~ depuis la pétrification mentale veuve sans ~~xxxx~~ sens et avec avachissement, l'effacée ménagère maîtresse pas tout court mais de maison, la plus rien du tout, regardeuse morne de pluie, la Germaine née Paletot veuve ^{Malouide} ~~Malouide~~ sans fils réellement car ni Pierre ni Paul ne la viennent jamais voir encore moins Jean qui est chez les Médians, mais comme il passe dans la rue juste à ce moment ça l'épate singulièrement. Il ~~est~~ pas seul, il est avec un Touriste en uniforme touristique, ils sont tout éponges, ils ne portent pas de cellophane ni d'ombrelle. Jean n'a guère vieilli. Quant au Touriste, il a un air de famille. Germaine qui est idiote, sottet naïve, et comme reconnaît cependant, ô figures, sous la pluie qui tombe, sa fille. Une telle surprise qui met à mort les cardiaques ^{lui} redonna quelque peu de vie ~~à Germaine~~. Elle ~~xxx~~ ouvrit sa fenêtre, les volets. Elle reçut en plein dans la gueule une belle volée de rafales de billes d'eau. Tout





son salon, tout son tricot, tous ses fauteuils, tout son orme et tout son chêne, tous ses chenets et tous ses cuivres, tous ses cucus bibelots et toutes ses statuettes, toutes ses assiettes et tous ses velours, tous ses velins et tous ses papiers peints, tout son papa peint et toute sa maman peinte et tout son époux peint et tous ses peints fils furent suitants de crachin. Elle se courbant sur l'appui hyrla des prénoms. Ses anglaises séniles mouillèrent et de l'eau coula très abondante dans les ravins de sa face ~~de~~ vioque.

Hélène et Jean regardèrent de ce côté-là.

-Tiens, elle habite là maintenant, dit le fils.

-Cui, dit la fille.



Des gens continuaient leur chemin, car ils ne voulaient pas manquer les bonnes places pour voir le bain de ~~Cécile~~ ^{Alice en fleur} midi. Certains eussent préféré le cassage de vaisselle, comme autrefois. Mais tout changeait, pourquoi pas cela, et puis on ne savait pas très bien ce que c'était que la natation. On avait vu creuser le trou ^{à Eau} piscine dans la ^{Grand' Place} Place Majeure, il/était rempli d'eau tout seul, maintenant on allait voir l'emploi qu'en ferait ~~Cécile~~ ^{Alice}. Et puis, quelques-uns pensaient que, peut-être, ~~Cécile~~ ^{Alice} ne serait pas tout à fait entièrement habillée pour accomplir sa nage et cela donnerait ~~mature~~ ^{plément} ce qu'on avait vu quelquefois ^{sur l'écran} du fond des nuits artificielles dans les cinématographes.

Quand ils eurent sonné, elle se traîna vers la lourde qu'



elle plaqua brusquement contre le mur pour voir d'un seul coup d'un seul la moitié de sa progéniture, très trempée.

-Mes enfants, qu'elle dit.

-Hélène, qu'elle dit.

-Jean, qu'elle dit.

-Hélène, qu'elle dit.

-Mes enfants, qu'elle dit.



-Tu m'as nommé une fois de moins que ma soeur, dit Jean, je fais demi-tour.

-Mon Jean ! Mon Jean ! qu'elle dit la mère.

Finalement ils s'assirent autour d'une table presque ronde avec des creux et des embranchements. Ils burent une larme de cassis dans un petit verre en verre épais.

La boîte à musique débita ses airs menus et grêles tandis que des images bistrées pâles revoyaient ce qui restait de jour et des souvenirs d'enfance se déplaçaient lentement en mots dans le petit espace humide de l'appartement maternel, très légèrement sonores et significatifs moins encore, avant de s'aplatir déchus contre les six parois de l'appartement maternel. Et l'on entendait grougner quelque chose dans la chambre voisine, la grand-mère à son extrémité, un sou d'os et d'oubli, un peu de chair rapée, de laines défuntes, une plaie obscure gonflée d'années et qui se vidait de son existence et l'on entendait les premières décharges.

-Funérailles, dit la mère, la fête commence.

-Oui, dit Hélène.

Elle se leva, son frère aussi. Ils galopèrent. Ils furent



dehors. Ils étaient dans la rue. La foule se pressait. Les gens se mettaient à courir. Ils barbottaient dans l'eau. Ils s'aspergeaient. Le flacflac de leur course se mêlait aux salves. Ils passaient sous les fenêtres, pressés. Germaine ne vit plus ses enfants.

Pas mal d'eau ^{avait pénétré} ~~était entré~~ dans sa chambre. Elle referma la fenêtre et la pluie se remit à grignoter la vitre tandis que les petits canons de leurs déflagrations sourdement foireuses appelaient les populations à la visualisation de la natation de la femme qu'avait épousé le maire en fonction.

La grand-mère inquiétée par ces bruits fouissait dans ses draps, la taupe. Germaine passa dans la pièce voisine, un peu sèche.

-Kigna? dit la vieille, kigna?

-Rien, dit Germaine.

-Kigna? dit la vieille, kigna ?

Elle se mit à râler, pas contente de ne pas être au courant.

Germaine hésitait, enfin elle lui expliqua :

-La fête.

En entendant ces mots, la grand-mère mourut. Tout le monde était à la fête, ~~les canons se taisaient~~ et tout. Il fallait attendre pour l'embourber.

Germaine se remit à tricoter devant sa fenêtre. La rue était vide, sans compter l'eau.





X O 24
Avec de l'acharnement, de l'adresse, de l'astuce, bref avec de l'art, Pierre, suivant les conseils de son ~~frangin~~ maire, parvenait maintenant assez bien, après quelques heures seulement d'essai, ce qui montrait son ~~état~~, à faire des petits poils de marbre sur les bras de la statue, en attendant de les érecter sur les mollets, les cuisses, le pubis et les pectoraux. Pour la première fois de sa vie, devant cette ~~inénarrable~~ inégalable réussite, des sourires ~~élargissaient~~ parfois les lèvres du condamné. Il reposa son maillotin. Il entendit la pluie tomber. Il gratta un peu de mousse qui poussait dans un creux de la pierre.

Eveline entra.

Jamais elle n'avait ramené autant d'eau avec elle.

- Ça y est, dit Pierre, je réussis la toison.

- La putain, dit Eveline.

- Il s'est passé quelque chose ?

- Tous les hommes sont revenus de la Fête de Midi dans un état terrible.

- Comment ça ?

- Tu n'y connais rien.

- Il y en avait même qui faisaient des propositions aux dames.

- Pour quoi faire ?

Eveline ne répondit pas.





- Et Paul ?

Elle sourit, mais n'ajouta rien de plus.

- Je monte. La brouchtouaille sera prête dans un quart d'heure.

- J'ai juste le temps de faire trois poils.

Il se remit à bosser. Au dernier poil, deux personnages entrèrent, peu vêtus, de vraies éponges. Pierre reconnut Jean et devina Hélène. Et intérieurement pesta, étreint d'une envie d'ériger le troisième poil, mais enfin c'était son frère, c'était sa sœur.

- Eh bé, fit-il, en voilà une aventure. Mais ici point d'interrogation.

Il se tourna vers Hélène.

- Mais, dit-il, ma soeur, vous êtes habillée en homme.

Et toute mouillée par dessus le marché.

Elle alla vers lui, l'embrassa sur les deux joues.

Les frères se serrèrent la poigne.

- Nous voilà revenus, dit Jean.

- Pourquoi faire ? demanda le sculpteur.

- Oui, dit Hélène. *Je n'ai jamais crié.*

- Asseyez-vous donc.

Hélène et Jean s'ébrouèrent et posèrent leurs culs sur des morceaux de rocs à sculpter, ce qui leur y fit froid, au ~~vent~~. Mais c'étaient des endurcis, des campigneurs, des collinistes. Bronchèrent pas.



- Oui, dit Pierre, pourquoi donc êtes-vous revenus ici dans notre Ville Natale *point d'interrogation*.

Il regardait le chorté d'Hélène, et ses cuisses, qu'elle avait mollement fermes, courbes vallonnées comme dans un pays où le ciel clément et la terre hospitalière protègent de leur harmonie un petit cours d'eau chantant.

- C'est la statue, point d'interrogation de Jean désignant d'un coup de pouce le bloc de marbre où poussait le duvet.

- Tu es au courant, point d'interrogation de Pierre.

- Oui, dit Hélène.

- Un peu, dit Jean.



Pierre n'avait pas souvent l'occasion de raconter son histoire puisque les ^{Urbinaliens} ~~Nataliens~~ la connaissaient et que les Touristes se faisaient de plus en plus rares et en tout cas on ne les emmenait pas chez lui, pour qu'il cause. Il ouvrit la bouche et dit :

- Ils m'ont botté les fesses hors de la ville parce que j'avais fait pleuvoir. Le fait est qu'il pleut, tu vois, sans interruption, depuis l'an dernier. Je suis resté comme ça un bout de temps, sur les frontières, il continuait à faire mauvais temps. Le Père avait fondu, de pierre en charogne. Paul c'est un bon frère, il était heureux à cause de son épouse, une star qui s'est réalisée ici-même. A cause de son excès de bonheur, il finit par apitoyer les Urbinaliens. Je pus rentrer *en ville* à condition que je ne sorte



pas de chez moi tant que je n'aurais pas refait la forme
pierreuse
~~pierrreuse~~ du Père, - sa statue, quoi - car c'est à cause de
moi prétendaient-ils qu'elle avait fondu. Je la leur avais
apportée. Je la leur avais enlevée, il fallait encore que
je la leur rétablisse. Je me suis mis au travail. Vous voyez :
c'est du boulot.

~~-~~ Oui, dit Hélène.

- La brouchtoucaille est servie, cria Eveline qui appa-
rait. Elle est en haut de l'escalier.

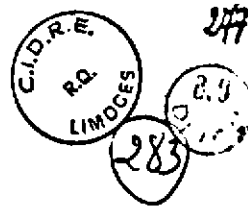
- Ta femme ? demanda Jean.

- Tiens, dit Eveline. Tiens tiens.

- Oui, dit Pierre. C'est curieux. Elle m'a épousé. Quand
j'ai eu commencé ma statue.



Eveline descendit saluer les arrivants et conçut tout
de suite immédiatement le projet de s'habiller un jour en chor-
te, comme Hélène, à moins du maillot de bains de sa belle-soeur.
Celle-ci, Jean l'avait vue, Hélène aussi, quoique les femmes
ne participassent point à la Fête de Midi, lorsqu'il s'agis-
sait de casser de la vaisselle, mais on l'avait prise pour un
garçon. Elle avait donc pu assister au déshabillage de sa
belle-soeur, sur le perron de la mairie, lorsque ~~celle-ci~~ ^{alors} n'eut
plus comme vêtue qu'un deux pièces sportif, les hommes fi-
rent tous ah. Puis elle plongea, et, se tenant ensuite à la
surface de l'eau, se déplaça dans cet élément avec grâce et
facilité. Les hommes, malgré le scepticisme de quelques-uns,
durent convenir du fait : cette femme nageait. Enfin, après



trois ou quatre aller et retours, ^{alice}~~Cécile~~ sortit de l'onde, et le peu d'étoffe qui ~~remplissait~~ couvrait de petites superficies de sa chair semblait s'être fondue. Et tous, les hommes firent de nouveau : ah. Il n'avait pas cessé de pleuvoir. ^{alice}~~Cécile~~ ramassa ses vêtements et rentra dans la mairie. Et tous les hommes firent de nouveau ah, restant là.

Puis ils commencèrent à bouger. Les uns se mirent à parler à des femmes ou à des jeunes filles qu'ils ne connaissaient pas, et c'était propos sans suite.

Et dans les auberges et tavernes ils burent le fifrequet quasiment en silence. Parfois ils se penchaient pour voir l'eau dans laquelle trempaient leurs pieds, ils l'agitaient doucement, et leur regard suivait le déplacement des ondulations, faible rappel des courbes ~~adriennes~~ ^{adriennes}.

- Et vous, demande Eveline à Jean, vous n'étiez pas troublé ?

- Pourquoi l'aurait-il été ? demanda Pierre.

- Laisse donc, dit Eveline.

- On en voit d'autres, dit Jean, dans la Ville Etrangère.

- Une femme est une femme, dit Eveline, et puis elle est très belle, très attirante.

- Qu'est-ce que tu racontes, murmura Pierre.

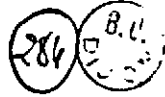
- N'est-ce pas, Jean ?

- Oui, dit Jean. Elle est très belle.

Hélène leva les yeux. Elle l'examina curieusement.

- Oui, dit-elle.

Eveline ne l'examinait pas moins.



- Vous allez manger la brouchtouaille avec nous, dit Pierre. Elle est prête. Ainsi que l'a dit Eveline tout à l'heure. On causera de tout ça devant notre plat urbinatalien. C'est drôle, autrefois, je n'aimais pas tellement ça, je pensais à des choses qui m'empêchaient de goûter, maintenant je travaille.

- Tu as terminé tes trois poils ?

Eveline regarda les jambes d'Hélène et leur léger duvet.

- Ils sont arrivés juste après le second.

- Elle est morte, dit Paul en situant dans un coin de la boutique le dégoulinant de flotte objet dont les commerçants internes commençaient à imposer l'usage venu de l'étranger.

- On doit vous attendre à la mairie, dit Eveline.

- Je ne fais que passer, répondit Paul. Elle est morte.

Il s'ébroua. Des mares avaient giclé autour de lui à droite et à gauche. Il se frotta le visage avec une éponge absorbante et regarda devant lui, voyant son autre frère près d'une jeune femme qui ne pouvait être qu'Hélène.

- Tu sais, dit-il à Jean, je ne tiens pas tellement que ça à rester maire.



~~7/1~~ 0 5/2

Le Busoqueux avait à peine fini de se toucher la figure lorsque Rosquilly sonna. Puis ~~Machut~~ arriva, Machut ensuite, tout couverts de rosées. Nostril et Saint ~~Pier~~ ayant déjeuné avec Le Busoqueux présentaient un aspect légèrement plus sec. Ils s'entre-regardaient avec les signes significatifs de la plus désolée désolation. Ils en remettaient, ce qui leur évitait de parler. Enfin ^{Le} ~~Le~~ Busoqueux toussa. Il dit ces mots :

- Maintenant nous ~~xxxxxxxxxxxx~~ sommes devant un fait. Les autres approuvèrent, soulevant les épaules, étendant les mains, haussant puis abaissant les sourcils.

- Que dit la population ?

De nouveau l'on s'entre-regarda. On se gratta la tête, l'oreille, on se frotta le front, on ~~se~~ écarquilla les yeux. Que disait-elle la population. Elle ne disait ~~rien~~ la population. Elle n'était pas en état de dire quoi que ce soit. Il y avait une femme gravée dans l'oeil de chaque urbinatalien, phénomène nouveau, et qui empêche les urbinataliens de causer.

- Où est-elle ? Que fait-elle ? Maintenant ? dit Nostril.

Et les autres réfléchirent sur le pronom elle et comme ils ~~conspiraient~~ et qu'ils faisaient des efforts de conscience ils parvinrent et peu à peu et un par un à comprendre qu'il s'agissait non de la population mais de ~~celle-ci~~ ^{celle-là} Hays.

On ne savait rien.

Et pour le Printanier ? C'était une autre question à se poser. Là-dessus non plus, pas d'éclaircissements.





Ils soupirèrent, tuas.

Ce vasouillage déprimait le complot.

Le Busoqueux dit :

- Si l'on buvait un verre de fifrequet de l'année où ^{Bonyean} Forêt eut le Grand Prix triomphal de printanier.

Ce qu'approuvèrent les autres qui pensaient cependant tout de même que ce n'était pas une tellement bonne année pour le fifrequet.

Le Busoqueux se leva pour aller chercher le litron. Pendant ce temps les autres se turent en se livrant à des activités diverses relevant pour la plupart du curage (ongles, oreilles, etc..)
Le notaire revint avec le fifrequet débouché. On y goûta. Avant que les appréciations se pussent se formuler, la sonnette sonna.

- Tiens, tiens, dit le Busoqueux.

- Ah, dit Nostril.

- Oh oh, dit Saint-Pierre.

- Eh, dit Bathiste Marfren.

- Non ? interrogea Rosquilly.

- Qui cela pourrait-ce bien être ? proféra Machut.

- Tiens tiens, redit Le Busoqueux.

Il prit son courage à son coup, se leva, dit :

- Je vais ouvrir.

Il le fit.

Deux personnages entrèrent, extraits du déluge. Celui qui était en haut baissa la tête pour ne pas se cogner la tête contre le





trumeau de la porte. Celui qui était en bas zigzag^{ant}, bousculant le notaire et semant boue et eau sur le tapis déjà moisi par de précédentes arrivées. Puis la pyramide humaine se ~~désagré~~^{désagré} et les deux infirmes reconnus par les ~~conspirateurs~~^{conspirateurs} se ramassèrent en ~~fléant~~^{geignant} du gosier et en crissant des os.

- Mange, mange, qu'ils disaient en jurant à coups de salive.

- Vous boirez bien un verre de fifrequet, leur dit aimablement Le Busoqueux. De l'année où ^{Bouy} ~~Foré~~ eut le grand prix de Printanier.

- Bois, bois, qu'ils répondirent les ~~mou~~^{mou}rateurs.

Ils trouvaient que c'était une mauvaise année.

L'aveugle tâtonna vers un siège, le paralytique rampa vers le même. On les répartit sur le nombre des chaises voulues.

- Alors ? dit Nicomède en regardant autour de lui.

- Alors ? dit Nicodème en tapant du pied.

- Alors ? répondirent les autres en se jetant des coups d'oeil et des coups de genou ^{furtifs} et discrets.

Il y eut un silence.

- Comme si on ne savait pas ce qui se passe ici, dit Nicomède.

- Qu'est-ce qui se passe ici ? demanda Le Busoqueux.

- Mange! mange! répondit Nicodème.

Le Busoqueux emplit tout de même les verres qu'il était allé ^{gri}. Les deux visiteurs ~~engorgèrent~~ engorgèrent leur pinard avec des mines de dégoûtés. Ils en jetèrent les der-





nières gouttes sur le parquet où deux glaviots les accompagnèrent.

- C'est pas la peine de parler de ce qui se passe ici, dit Nicodème en s'essuyant la barbe du revers de la main.

- Non c'est pas la peine, confirma Nicodème^{mède} en faisant le même geste.

- Alors ? demande Le Busoqueux.

- Eh bien on a des nouvelles que vous connaissez peut-être pas encore, dit Nicodème.

- Sûrement pas, confirma Nicomède.

- Voire, dit Le Busoqueux.

- On leur explique ? demanda Nicodème à son frère en se tournant vers lui.

- Vas-y, répondit Nicomède en pivotant le visage dans la direction de son interlocuteur bien qu'il ne le vit point, mais c'était une vieille habitude et il avait conservé comme ça quelques gestes qui lui donnaient un peu d'aisance dans la vie.

- Eh bien, commença Nicodème, la grand-mère~~Pauline~~ est morte.

- Il attendit. Les conjurés s'agaminèrent. Ils eurent la même pensée, juste.

- On s'en fout, dit ^{Marqueur}~~Bathiste~~.

L'aveugle fit une grimace.

- Minutes, mites, dit Nicomède, autre chose ~~minutes~~
^{Nabouide} Jean Kougard et sa soeur sont arrivés ce matin.





- Tout le monde le sait, dit ~~Mostril~~.
 - Qui l'ignorerait! s'exclama Le Busoqueux.
 - Secret de polichinelle, dit Saint ~~Paul~~.
 - Et c'est tout ? demanda le notaire aux deux vétérans.
- Ils se grattaient la tête.
- Ils vont aller bavarder partout, dit Saint ~~Paul~~.
 - Il faut prendre une décision de toute urgence, dit

~~Mostril~~.

- Flanquons-les dehors, proposa ^{Machut} Bathiste.
- Ils vont aller bavarder partout, dit Saint ~~Paul~~.
- Enfermons-les ici, proposa Machut.
- Où? demanda Le Busoqueux.



Ils réfléchirent. L'appartement, était un peu fourni par le modernisme et quelques faibles influences de mœurs étrangères, comportait aussi cet appartement, un frigidaire. C'est là, qu'après s'être consultés de l'oeil, les ^{opérateurs} ~~coiffeurs~~ bouclèrent les deux invalides.

X O 3/4



Manuel se moucha, mais il en eut le visage tout mouillé.
Il tordit le pan de sa chemise qu'il utilisait à cet usage et
dit :

- Allons-y.



Bénédict, Robert, Falbert et Albérich se penchèrent en
le regardant. Ils soulevèrent leur fardal.

- Merde, dit Bénédict. Qu'est-ce qu'elle devait se tasser
dans le gobelet la vioque. Du plomb.

- Faut pas exagérer, dit Albérich. Je me sens du biceps.

- Vos gueules, dit Falbert. Emmenons-la et c'est mare.

Ils commencèrent à descendre l'escalier.

C'était boulot. Heureusement kiavai~~kun~~ nétagé.

Ils se trouvèrent devant la porte. Il pleuvait.

- Merde, dit Bénédict, toujours cette bouillasse.

- Ça cessera donc jamais, dit Albérich. Les vieux schnocks
prétendent qu'autrefois pleuvait jamais. ~~L'année dernière par~~
~~exemple.~~

- M'en souviens pas, dit Falbert.

Manuel et Robert les encouragèrent.

- Allons-y! En route pour le ^{four}ferme-tout!

Ils résumèrent leurs forces, soulevèrent le brancard et
firent trois pas. Ils s'arrêtèrent. Il y avait une rombière der-
rière eux.

- Vous venez avec nous ? murmura Manuel à ^{l'ami Nabouche}~~l'ami Kougant~~

- La famille murmura ~~///é///~~ celle-ci, la famille murmura

Nabouide
~~Dame Kougard~~, la famille, murmura la femme de *Nabouide* ~~Kougard~~, la famille,
murmura la belle-fille de la vieille édentée géolière des Collines
Arides.

Les jeunes garçons s'entregardèrent.

- Ça pleut drôlement, dit Bénédicte.

- On peut pas dire le contraire, dit Albérich.

X- En effet, dit Falbert.

Ils jetèrent un coup d'oeil dégoûté sur la forme qui sem-
blait exister ~~sous~~ le linceul. La pluie la moulait peu à peu.

- Vivement qu'on soit au Fourtout, dit Manuel.

- Grouillons, dit Robert.

Dame Nabouide
~~Dame Kougard~~ se mit à pleurer. Elle gémit :

- La famille....la famille...

plus
Les garçons ne voulaient ~~pas~~ l'entendre .

Mais brusquement, la famille surgit.

Elle apparut d'abord sous sa forme à moins virulente. Ils
avaient plutôt l'air de deux touristes. Et ~~l'un~~ c'était une fil-
le, à cause des cuisses rondes et du chandail bosselé.

- On dirait Jean *Nabouide* ~~Kougard~~, murmura Manuel qui ne parlait
pas d'Hélène.

- On dirait, murmura Robert.

Les jeunes garçons ne firent aucun geste qui eût pu les
amener à déplacer le brancard. Ayant entendu le murmure, ils
regardaient avec respect le troisième frère et, avec moins de
respect, la fille soeur.





- C'est vott grand'mère, dit poliment Albérich.

- All est morte, dit Bénédic avec componction.

- On la porte au fourre-tout, expliqua ~~Elx~~ Falbert. x

Hélène dit :

- Je n'ai jamais crié. Jamais.

Les jeunes garçons baissèrent les yeux en rougissant.

- C'est bien, dit Jean.

- Ne perdons pas de temps, dit Paul.

Les jeunes garçons se retournèrent, l'autre morceau de la famille était là.

- Mes enfants, mes enfants, gémit Germaine.

Eveline s'abritait sous le riflard tenu par Paul. *oblique*, toujours en maillot de bain, s'était enveloppée d'un manteau de cellophane. Pierre se tenait là, avec eux.

Ce fut lui que les jeunes garçons remarquèrent .

- Pierre ~~Albérich~~, dit Manuel, la statue est terminée ?

- Finissons-en, répliqua Paul avec agacement. Je l'ai autorisé à sortir aujourd'hui. A cause de ça.

Il désigna le brancard et la morte, d'un seul index.

- Alors, demanda Manuel, la statue n'est pas terminée ?

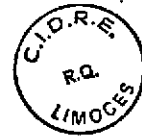
Paul se tourna vers Pierre :

- Non ? hein ?...

- Non, répondit Pierre.

Il fit un pas vers Manuel :

- Mais j'ai une autorisation spéciale de sortir. A cause de ça.





Il désigna le cadavre et la civière, d'un petit coup de menton.

- Tout ça me dégoûte, dit *Alain*.

- La vieille carne, dit Eveline. La sale vache. Elle ne fera plus de mal.

- Je n'ai jamais crié, dit Hélène. Jamais.



Alain découvrit alors qui était cette fille en chorte. Elle l'examina très attentivement. Elle la trouva ~~singulière-~~ment parfaite. Elle se demanda si elle l'était moins, elle. Elle comparait son nez, ses cuisses, ses seins, puis les portions moins remarquées, les lobes d'oreille, les ailes du nez, les sillons d'aisselle, les courbes de cheville, les angles de genou, les pointes de coude, les reflets de cheveu. Elle se demandait, elle se demandait, elle se demandait et finalement Robert dit :

- Vous ne trouvez pas qu'elle commence à puer ?

Il parlait de la grand'mère bien sûr. Ce n'était pourtant pas qu'il négligeât la vue de la star en sa cellophane, il comparait aussi, l'autre avec son chorte, où donner de la tête à queue, où donner de la tête à queue.

- Et la grande famille apparut, la famille des *Apirateurs*. Le Busoqueux notaire beau-père, ~~Marquis~~ *Marquis* ~~Marquis~~ *Marquis*, Resquilly, Machut, *Nostril* et Saint *Paër*, tous ils apparurent dégoulinant de la pluie du ciel. Et derrière eux se ~~filochèrent~~ *filochèrent* ~~se tenant~~ *se tenant* et ~~non moins plus,~~ *non moins plus,* mais à distance se tenant.

Ils s'entreuillèrent, tous. Le Bu identifia la fille en chorte à cause de sa ressemblance vestimentaire avec Jean.



- Eh bien, eh bien, dit-il. Ah c'est toi, Jean.

- Dites-donc vous, répondit Hélène. Moi, jamais je n'ai crié. Jamais.

Les *S*pirateurs la bouclèrent.

- Elle pue, dit Manuel. Allons-y.

Ils allèrent.

Manuel, Robert, Albérich et Fulbert portaient le brancard supportant l'autrefois geôlière. Et derrière ; la famille. La mère Germaine, insignifiante ^{nature.} Puis les fils Pierre, Paul et Jean, chacun avec sa jointe Eveline, Cécile, Hélène, en ce dernier cas, phénomène de fraternité. Eppuis les *S*pirateurs qui reniflaient.

Ils marchaient, ils marchaient.

Ils allaient funéraires.

Il pleuvait il pleuvait.

L'eau se mêlait à l'air.

~~et les fils suivent la mère aux Spirateurs~~

~~(ce mêlaient) et les filles fils accompagnaient.~~

Ils descendirent le long de la gorge sèche où gisaient les marécages du Fourre-tout et la foule des *U*rbinataliens les regardaient à travers les gouttes de pluie et ils les voyaient un peu déformés, un peu *é*longés par leur isolement, un peu étioles par leur deuil, un peu transcrits sur une *sur-*face de *bonne* ^{un faucheur} ~~bonne~~ négative.

Quelque ~~l'un~~ poussa la grille, et ils entrèrent. Ils patageaient dans la marmelade fangeuse où pourrissaient ce qui ne vivait plus de la *V*ille *A*tale. Les quatre garçons choi-





sirent un endroit qui leur parût plutôt creux et bousculant la civière y jetèrent leur fardal. La grand'mère enveloppée de son linge ultime fit floc, puis le ballot taché de gouttes de boue s'enfonça lentement. La terre qui le buvait produisit à l'air libre quelques borborygmes.

Il pleuvait.

Le ballot disparut dans la bourbe.

Manuel, Robert, Fulbert et Albérich s'entreuillèrent.

Alors Manuel dit à Paul :

- Ça fait quatre turpins et trois ganelons.

Le maire les paye. C'est comme ça : ça coûte sans cesse.

Pierre dit :

- Ça fait bon de sentir l'air libre.

- Je n'ai jamais crié, dit Hélène.



Pierre regarda la vase qui couvrait maintenant un résidu de plus.

- Il doit y en avoir des ~~males~~ ^{bêtes} de bêtes là-dedans, murmura-t-il.

- Les gros insectes, les petites bêtes, murmura Hélène.

Ensemble. Gratouillent la nuit. Petites pattes. Grosses ailes.

- Ils vivent! murmura Pierre. Ils vivent! Il est difficile d'imaginer cela. Naître, durer, crever peut-être : obscurs, aveugles.

- Dans mon cachot, dit Hélène, je blanchissais tellement. Mais je n'ai jamais crié. Jamais.



- C'est lorsque je perdis la vie telle que l'homme la comprend dit Pierre, que j'atteins l'objet de ma recherche.

- Mais l'idole n'est pas terminée n'est-ce pas, dit Manuel.

Les quatre garçons zyeutaient la fille en chorte et la star sous cellophane. Eveline leur dit :

- Occupez-vous de votre pot, pas de la statue. Merde alors.

Elle examinait Hélène et Pierre.

~~- C'est frère et soeur. Comme pas, grogna-t-elle.~~

~~Et louchant vers Le Bu :~~

- Alors, papa, tu spires toujours ? Ganache, va.

Le notaire toussa un peu. Des postillons se dispersèrent, inaperçus, indiscernables, parmi les gouttes de pluie.

- Je ne te reconnais plus, murmura Le Busqueur. Ce n'est pas une raison, parce que ton mari sait bien qu'il n'a pas achevé la statue de ton beau-père, pour me parler avec cette désinvolture regrettable. Je proteste.

S'excitant, il dit plus haut :

- Je proteste.

~~Il~~ Il agitait au-dessus de sa tête le riflard de Laodicée. Depuis le début de la cérémonie, Manuel louchait sur l'objet. Il finit par le saisir et s'en étant enparé le referma.

- Vous d'abord, déclara-t-il, vous allez laisser ça.

- Mais il pleut, s'exclama Le Bu.

- Tiens c'est vrai, dit Jean.





- Il pleut, il pleut, il pleut, gueulèrent les Spirateurs.

- Pour dire que ça mouille, ça mouille, ajouta Resquilly dans un effort pour atteindre à la liberté de pensée.

- Il ne fait pas beau, non, confirma Pierre machinalement.

- Vous n'allez pourtant pas nous dire que ce n'est pas à cause de vous que nous sommes trempés ? et qu'il pousse des algues partout ?

Le Bu sentait déjà de la moisissure germer sur son chapeau. Il s'irritait. D'autre part, comme ils étaient nombreux près du Fourre-tout, ils s'enfonçaient peu à peu dans la vase, et, par contre-poids, des déchets commençaient à remonter à la surface. La grand'mère très récente tendait la toute première à cette réapparition. Eveline la désigna du doigt :

- Regardez, on n'en a pas fini avec elle. Si l'on remontaît ?
Comme elle ?
R Ils l'approuvèrent et pataugèrent vers les maisons. Et Pauline ne disparut la Vase-urne.

70 54

298

- Elle n'a pas l'air près d'être terminée, finit par dire Le Busoqueux après avoir tourné quelques minutes autour de la statue.

- Il y a encore du labeur dessus, répondit Pierre. Vous prendrez bien un verre de fifrequet ? Eveline, sers donc à ton père un verre de fifrequet.

- Merci bien, dit Le Busoqueux. Et puis je ne comprends pas très bien. L'autre était évidemment plus naturelle.

- ~~Et~~ Ca c'est une jambe, dit Pierre en suivant le regard du notaire. Elle n'est pas finie. Il manque les poils. Je n'en ai fait que trois encore.

- Et ça ?

- L'oeil.

- Pourquoi l'oeil. Pourquoi pas : un oeil. Votre père avait deux yeux, il me semble. Où est l'autre ?

- Là.

- Je ne le vois pas.

- Je vous montre simplement l'emplacement. Je n'y ai pas encore travaillé.

- Depuis un an. Je trouve que ça ne va pas vite.

- Papa, fous-lui la paix, dit Eveline en versant généreusement le fifrequet.

- Comme tu es devenue insolente.

Eveline haussa les épaules. Les deux hommes trinquèrent.

- Tu es jalouse ? demanda Le Busoqueux.

C.I.D.R.E.
R.Q.
LIMOGES



- Bien. Bien.

Le notaire regarda vaguement la vitre de l'atelier, sur laquelle dégoulinait la pluie, en trombe serrée.

- Et cette petite lope de Manuel qui m'a barboté mon riflard.

- Il était pas à toi. Il était à Laodicée.

- Bien, bien.

Il se dandinait, d'une goutte sur l'autre. Pierre lui tapa dans le dos, faisant jaillir des geyers de la redingote de son beau-père.

- Alors, ^{toto notaire} ~~beau-père~~, qui est-ce que vous pensez de ma statue ?

- Hm! Hm!

- ~~Alors~~ franchement ?

- Alors quoi, vieux con, dit Eveline, dis-la ta pensée, puisqu'on appelle comme ça ce qui te dégouline du bec.

5/51 - Eh bien, dit Le Busoqueux, ^{Il} hésita, ^{Elle} n'est pas terminée.

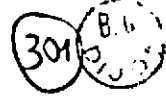
- C'est tout ce que tu sais dire? demande Eveline.

Pierre fit un geste de lassitude :

- Laisse-le donc s'écorcher la langue avec ses évidences.

- J'ai tout de même mon mot à dire à la fin, s'écria Le Busoqueux ~~excédé~~. Ça ne peut pas continuer ainsi. Ta belle-soeur qui se montre pire que nue, et à la Fête de Midi encore. Ta soeur qui revient de chez les Médiens, et





sans crier gare. Et toi qui sors sans autorisation, ça ne peut pas continuer ainsi.

Il me tutoies, cet enfoiré, dit Pierre à Eveline.
~~Et d'une voix très aigue Le Busoqueux :~~



- Ça ne peut pas continuer ainsi.

- Vous parlez d'événements, remarqua Pierre, et qui n'arrivent qu'une fois. Comment pourraient-ils continuer ?

- Si tu crois que tu vas lui faire comprendre quelque chose, intervint Eveline.

- Mais c'est leur suite! s'exclama le notaire. Leur suite!

- Il a entravé ? demanda Eveline.

~~- Et puis cette pluie!~~ ajouta Le Busoqueux, lassé.

- Surtout maintenant que t'as plus de parapluie de Laodicée.

- La pluie, reprit Le Busoqueux en un murmure. La pluie, la pluie.

- Et puis, quoi, dit Eveline, ~~ce~~ c'est que ~~de~~ l'eau après tout!

- Et ces femmes qui s'exhibent nues! C'est encore votre eau! votre eau! votre eau, qui permet ça! Cette ~~adèle~~ rampant à la surface du lac, cette Hélène avec ses fesses mouillées dans son chorte. Voilà, Pierre, de quoi tu es responsable, avec tes poissons et tes aquariums, voilà où ça ~~se~~ mène, voilà où ça conduit.

- Et puis après? dit Eveline.

Pierre lui souffle dans le nez du notaire et prononce ces mots:

- Qu'est-ce que vous me voulez ? après tout. La statue?

Elle n'est pas terminée. ~~Quand à la pluie?~~ elle est tenue ~~et~~. Moi?

~~ce n'est pas à moi de l'arrêter. D'ailleurs~~ Je ne saurais ~~pas~~ l'arrêter.



- Oui. Très bien. Allons, papa, fous-nous la paix avec tous tes bavardages. Et puis tu ne t'imagines pas que ~~la~~ ^{la vaie} devenir maire maintenant, avec l'appui de tes spirateurs ?

- Et pourquoi pas, fifille ?

- Laisse-moi ~~me marier~~ ^{m' marier}

- Toi ? Maire ? Tu ~~ne~~ t'es pas regardé ! Croquignolle, va.

- N'empêche que.

- Tu te fais des illuzes, papa. Tout le monde t'enverra paître. Même tes spirateurs.

- Qui veux-tu que ce soit d'autre ?

- Et Paul, alors ?

- Oui et Paul ? demanda Pierre distraitement.

Il reprend sa mailloche et son ciseau et se mettait à fignoler ici et là, sur ~~sa~~ ^{la} statue en friche de ~~la~~ ^{Nabouide.}

- Paul ! Répondit Le Bu. Après le scandale ?

- Il n'y a pas eu de scandale.

- Ah. Tu trouves, toi.

- Ce n'est pas un scandale que toute la population mâle d'une ville soit érectée.

~~- Non ? Tu trouves, toi ?~~

- Non ? Tu trouves, toi ?

- Oui, dit Eveline. C'est toujours plaisant pour une femme de condition d'érecter toute la mâlité d'un bled.

- Tu déraîlles, fifille. Ce sont là des idées bonnes pour tes deux putains de belles-soeurs. Elles t'ont ~~fourré~~ ^{fourré} ça dans la tête, je ne sais pas comment. Ni pourquoi.

- Une complicité ? suggéra Pierre avec indifférence tout





en continuant son travail.

Il s'activait. Il bossait maintenant soudain avec précision et rapidité. Les miettes de marbre s'envolaient sous sa main. Sa blouse s'imbibait d'une sueur créatrice. Le Bu ne s'occupait pas de lui. Le Bu continua, s'adressant toujours à sa fille :

- Mais elles ne valent rien. La preuve en sera que tous ces gens qui s'amuse à bouleverser le temps n'auront bientôt plus d'autre ressource que la fuite chez les Médians.

Pierre haussa les épaules, silencieusement. Eveline flanqua un coup de pied dans les tibias de son père pour attirer son attention.

- Et, dis-moi, comment comptes-tu faire cesser la pluie ?

- Ah! on voit bien que tu es une femme. Tu es égarée par l'héroïsme. Et ses profaneurs.

- T'occupe pas de lui, dit Pierre à Eveline. Il devient complètement stupide.

- Le beau temps reviendra lorsque je ferai régner la pudeur à coups de trique.

- Quelle trique? demanda Eveline.

Le Bu s'arrache une touffe de cheveux. Ils sont mouillés.

- Funérailles! grince-t-il. Ma fille! mais tu es devenue une obsédée sexuelle!



Ils réfléchirent alors sur la proposition que venait de leur
 faire Jean ^{Nabouide} ~~Labyrothe~~. Il y avait là, présents, Jean ^{Nabouide} ~~Labyrothe~~ bien
 sûr paskivnait dparler, et puis sa sisième en chorte nommée
 Hélène, et puis son frère Paul avec ^{celle} que son épouse ^{Abille} ~~Abille~~ ^{Haye},
 la star, le garde urbain ^{Quifani} ~~Haye~~, et des ^{Paracole} ~~Paracole~~ ^{Latogan} ~~Latogan~~ en nombre indé-
 terminés, ainsi que les râleurs patentés ~~Ministr~~ et ~~Quifani~~,
 ramassés en chemin.

Tout ce petit amas de ^{cellules} ~~cellules~~ se mit à ronronner, à onduler,
 à phosphorer, à geindre, à s'efforcer. Bref, purs miroirs gélati-
 nomocelleux à trois dimensions, qui réfléchissait. Des ondes, des
~~ultrason~~ ^{ultrason} des lumières invisibles transperçaient la matière présente,
~~celle~~ ^{celle} singulière, oh oui singulière était la proposition que venait
 de leur faire Jean ^{Nabouide} ~~Labyrothe~~, le plus jeune des fils du défunt
 maire.

Il proposait la chose ^à ~~à~~ savoir suivante: il parlerait, mais
 de haut.

Ça ~~font~~ ^{font} à la méditation des propositions dans [ce goût-là.

Ils se grattèrent la peau du crâne en ~~stirpant~~ ^{stirpant} une sorte d'
 humus grisâtre dont ils examinaient, rêveurs, la contesture sous
 leur ongle aratoire.

-Je ne vois pas trop ce qu'on risque, dit finalement Ros-
 quilly.

-Peut-être, répondit Machut. Mais maintenant on sait ce qu'
 on a, tandis qu'après...

-On en a soupé de cette pluie, s'essclama ^{Machut} ~~Machut~~





-C'est grave d'engager l'avenir, dit Choumaque.

-Supposons que ça change, reprit Machut. Rien ne dit que ce sera pour le mieux.

-Dame, fit Choumaque.

-Mais la pluie, dit ~~Bathiste~~ ^{Marfoux}, on en a assez de la pluie.

-Ça, dit Saint ~~Pier~~ ^{Pier}, la pluie, on l'a assez vue.

-Et puis, dit Rosquilly, on ne voit pas trop ce qui pourrait y avoir de pire.

-Comment, dit Machut, mais par exemple: la neige.

-La quoi ? demanda ~~Bathiste~~ ^{Marfoux}.

-La neige, lui cria Machut dans le nez. Ça existe la neige, dans les récits des voyageurs.

-Qu'est-ce que c'est ? demanda ~~Bathiste~~ ^{Marfoux}.

-De l'eau solide et blanche en flocons, hurla Machut.

-Pas possible, fit ~~Bathiste~~ ^{Marfoux}.

Machut montra Hélène et Jean.

-Eux, ils doivent savoir, eux. Ils ont voyagé.

Il désigne ~~la neige~~ ^{la neige}.

-Et l'étrangère aussi, elle doit le savoir.

~~Paracole~~ ^{Paracole} ~~Machut~~ ^{Machut} intervient :

-Bien sûr qu'il sait, ce jeune ~~messieur~~ ^{messieur}. C'est probablement pour ça qu'il nous propose son projet. Il aime la neige. Comme son frère aime la pluie. Si vous l'écoutez, bientôt vous serez dans l'ouate jusqu'au cou. Mais de l'ouate frouade.

-Bien dit, gueula Machut. C'est ça. Dlouatt frouade. Dlouatt frouade. Dlouatte frouade.



300
306
R.U.
CON

-Mais enfin, dit Rosquilly, ça n'est pas démontré.

-C'est de la folie cette histoire d'ouatt frouade, dit ^{Machut} ~~Be~~.
~~Be~~. Ça n'existe pas. Tandis que le beau temps: si je m'en souviens. Si je m'en rappelle, même, oserai-je dire. Comme c'est que j'aimerais qu'il revienne, le beau temps pour tous les jours..

Machut interpelle ^{adieu} ~~Be~~:

-Oui ou non, dites-le nous franchement, Madame, n'est-ce pas que ça existe aussi: la neige?

-Naturellement, répond ^{Be} ~~Be~~. Et même la grêle.

-La quoi ? demande ^{Be} ~~Be~~ ^{Machut}.

-La grêle.

-Je ne connais pas ça, reconnaît Machut loyalement.

-C'est de l'eau très solide, explique la star. En petits morceaux très durs. Comme des petits cailloux.

-Qu'est-ce que je disais, s'essclame Machut.

-Pas possible, murmure ^{Machut} ~~Be~~ accablé. Quel univers.

Rostril prend la parole :

-Si on doit essayer de toutes les perturbations de l'air ambiant, on n'en finira pas. A cause des idées aquatiques de notre précédent ^{capitoul} ~~Be~~ subit une pluie continuelle. Bon. On ne va pas en changer. On commence à s'y faire. Je trouve même que ça a un certain agrément toute cette eau, et puis la natation, c'est d'un grand charme pour la ~~vue~~.

Il sourit béatement. Les autres rougirent.

-Et puis j'aime la verdure, ajouta-t-il.

C.I.D.R.E.
R.Q.
LIMOGES



-Pouah, fit Paul.

-Ah! dit ^{Paracole}~~Machut~~. Vous aviez promis que vous n'interviendrez pas dans la discussion.

Tout le monde se tut.

~~Antony~~ prit la parole :

-Sa proposition ne rime peut-être à rien.

-C'est le cas de le dire, répliqua Jean.

-Les voilà qui se mettent à parler, s'essclama ^{Paracole}~~Machut~~.

Tout le monde se tut de nouveau.

-Il n'obtiendra peut-être aucun résultat, dit Machut. Mais il y a un risque.

-Et puis un frère après l'autre, dit ^{Paracole}~~Machut~~. Non. On les connaît maintenant, les ~~Alberride~~ ^{manquent}.

-Mais enfin, gémit ~~Ethiste~~, si on a tout de même une chance de beau temps, une toute petite? Vous ne vous souvenez pas comme c'était bien. La greige, la nêle, on connaît pas. Tandisque le beau temps, si qu'il pouvait revenir, si qu'il pouvait y avoir une chance pour qu'il revienne.

-Cette homme est un aventurier, vocifère ^{Zorhil}~~Machut~~.

-Moi ?

~~Manquet~~, surpris, se passa les mains sur le visage, puis, regardant sa paume, y découvrit quelques gouttes d'un liquide qu'il identifia comme étant de la sueur. Ce n'était certes pas de l'eau de pluie. Il regarda ^{Zorhil}~~Machut~~, droit dans les paupières et prononça ces mots :





-Moi un aventurier? Qui ne suis jamais sorti de la ville? Qui n'ai jamais eu envie d'en sortir? Qui n'ai jamais acheté de porto, ni de parapluie, ni d'aucun autre produit étranger? Qui ai toujours déploré les initiatives quand il y en a eu? Et qui n'avait jamais à me lamenter car il n'y en avait jamais eu, des initiatives, jusqu'à la première, celle de Pierre ~~Labynète~~ ^{Malraude} laquelle nous amena la pluie? et j'ai déploré la seconde itou, je le dois avouer. Celle de condamner Pierre ~~Labynète~~ ^{Malraude} à la sculpture. Mais j'approuve la tierce, qui consiste à vouloir ramener le beau temps. Ramener le beau temps? ça oui! D'acc.

~~Zornil~~ ^{Zornil} se mit à hurler: ~~comme~~ un chien qui prétend que quelque être va cesser de bouger sur la surface de cette terre. Il fit des grands moulinets avec les bras, ets'assit, épuisé. Il ouvrit plusieurs fois de suite la bouche sans réussir à émettre autre chose que des pauses et des soupirs.

-Cré, finit-il par dire, nom d'un fromage de tête, et si, et, si

-Si quoi? demanda ~~Maurice~~ ^{Marguerite}

-Si la pluie n'allait pas tout simplement cesser, lorsque la statue de Pierre serait terminée?

On s'entre^{mit}~~claque~~

-Hein! s'essclame-t-il archifier. Et personne qui y avait pensé!

-Crénom, dit Rosquilly troublé.

-Ça ne tient pas debout, dit Choumaque prenant enfin la parole.

-Vos délibérations tirent en longueur, dit Paul.





Cartouge
-Silence! gueule ~~à~~ ~~Shantane~~. Laissez-nous réfléchir!

-Il y a une solution à tous les problèmes, beugla brusquement Rosquilly.

Cartouge
-C'est ça, disait ~~Bathiste~~. C'est ça.



-Cette statue c'est de la connerie, dit Ghoumaque.

Nostril et Saint ~~Paul~~ le regardèrent avec étonnement.

-C'est donc pour ça que vous vous tdisiez depuis le début de la séance, lui dirent-ils en chœur.

-Cet homme est un aventurier, vociféra ~~Paul~~.

Lorsque se furent tus les derniers échos de sa voix ~~à char-~~
~~rier~~, on entendit une galopade dans les escaliers, comme plusieurs personnes qui auraient couru à fond de train. La porte s'ouvrit grande, poussée véhémentement sans qu'on y cognât, et Le Busoqueux apparut haletant, trempé, langue pendante. Il s'effondra sur une chaise et bégaya :

-Ililveuveul, ililveuveul...

Il était suivi de près par Pierre et par Eveline, qui surgirent, non moins mouillés, non moins haletants.

Le Bu se démena sur sa chaise, comme un qui est péniblement altéré dans sa santé.

-Oui, dit-il dans un souffle, c'est vrai. C'est vrai. La statue est terminée. ~~Proque~~.

Dehors il continuait à pleuvoir.

Parade
-Maintenant, dit ~~Paul~~ on a toute la famille sous la main.

Avec beaucoup de patience, Jean leur esspliqua de nouveau son projet.



0 7 H

L'importateur fut chargé de trouver la nasse. Il n'y en avait pas dans le pays, ni dans la ville, ni dans les faubourgs. La pêche n'avait encore que peu tenté les Urbinatiliens, tant à cause de la rareté du matériel (il est vrai croissant) ichtique, que par manque de moyens. Seuls, quelques gamins essayaient d'attraper un chat nageant dans un ruisseau, en lui proposant, greffé au bout d'une ficelle, un morceau de fer tordu pointu retordu orné de quelque morceau d'une substance sans signification valable. Quant à prendre des poissons par quantité, l'ambition n'alleit pas encore jusque-là.

Pendant ces jours d'attente, la pluie naturellement ne cessa de couler. Paul se démit de ses fonctions et partit pour l'étranger avec *Cécile* ~~Claye~~ ^{Claye} qui venait de se découvrir gravide. *On ne les revit plus. Il fallut désigner un régent.* // *Il eurent des chutes de mêmes* // Quelques uns (les spirateurs) proposèrent Le Busoqueux, d'autres *Paracole* *Catsagan* (~~Shantant~~ et ~~Shantant~~ par exemple) portèrent leur choix sur Nicodème et Nicomède qui se remettaient lentement de leur séjour dans la glacière. Mais tout compte fait ce fut Manuel ^{Boujean} ~~Rouet~~ qui obtint cette charge. Laodicée l'épouse aussitôt, ce qui redonna quelque confiance au notaire dans sa politique familiale. Pierre travaillait marbrement, il fignolait des poils, donnait de la courbe aux mollets, gonflait la bedaine, dévastait les superfluations. Eveline respectait cette absorbante ^{labeur} ~~labeur~~, mais la chasteté la faisait beaucoup souffrir.

Finalement la nasse arrive et Mandace, dans un transport de civisme, paie les frais d'accès. A vrai dire cette nasse

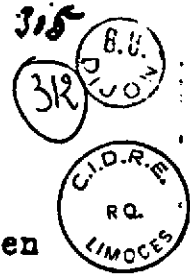




~~Il~~ était un manche à vents, blanc et rouge, comme on en voit aux terrains d'aviation des Médians. Mais qui, parmi les Urbinataliens, eût su distinguer un filet de pêche d'une bi-routte? Et toute la population se réjouit.

Le matin suivant, au petit jour, à l'heure où les coqs mouillés font coin coin coin, on se réunit aux portes de la Ville. Cela fait de la dispersion. On décide de revenir sur la Grand'Place. On comble en vitesse le Trou à Eau avec de la boue, des tuiles et de durs cailloux. Il pleut toujours, turellement. Le ~~mât~~ ^{mat}, les cordages, les treuils sont prêts. Jean ~~Malonide~~ ^{Malonide} embrasse sa soeur, puis il serre la main de Bénédict, de Robert, de Fulbert et d'Alberich. C'est tout. ~~Puis~~ il s'installe dans la nasse. Les quatre jeunes gens peinent, le mât s'élève, il avait environ sept lieues de hauteur (la lieue urbinatalienne fait environ un mètre cinquante). Lorsqu'il a l'air bien vertical, on le consolide. La foule alors se retire, en méditant. Hélène reste au pied. Pierre, frénétique travailleur, n'avait pu venir assister à l'ostentation.

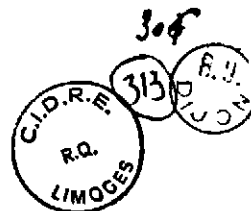
Turellement, la pluie ne cessa pas tout de suite. Tout d'abord, et bien qu'elle tombât tout aussi abondamment que jadis, il parut qu'elle mouillait moins. Peut-être n'était-ce qu'une illusion, mais on se réjouit. Hélène alimentait son frère en lui tendant au bout d'une perche une éponge imbibée de vitamines. Vers ce temps-là, Pierre termina sa statue. Les notables s'en étonnèrent, mais Manuel l'approuva. Elle fut tirée sur la



Il...était un manche à vents, blanc et rouge, comme on en voit aux terrains d'aviation des Médians. Mais qui, parmi les Urbinataliens, eût su distinguer un filet de pêche d'une bi-routte? Et toute la population se réjouit.

Le matin suivant, au petit jour, à l'heure où les coqs mouillés font coin coin coin, on se réunit aux portes de la ville. Cela fait de la dispersion. On décide de revenir sur la Grand'Place. On comble en vitesse le Trou à Eau avec de la boue, des tuiles et de durs cailloux. Il pleut toujours, turellement. Le mat, les corbeaux, les trémails sont prêts. Jean Labynète embrasse son cœur, puis il serre la main de Bénédicte, de Robert, de Fulbert et d'Alberich. C'est tout. Puis, il s'installe dans la nasse. Les quatre jeunes gens peignent, le mât s'élève, il avait environ sept lieues de hauteur (la lieue urbinatalienne fait environ un mètre cinquante). Lorsqu'il a l'air bien vertical, on le consolide. La foule alors se retire, en méditant. Hélène reste au pied. Pierre, frénétique travailleur, n'avait pu venir assister à l'ostentation.

Turellement, la pluie ne cessa pas tout de suite. Tout d'abord, et bien qu'elle tombât tout aussi abondamment que jadis, il parut qu'elle mouillait moins. Peut-être n'était-ce qu'une illusion, mais on se réjouit. Hélène alimentait son frère en lui tendant au bout d'une perche une éponge imbibée de vitamines. Vers ce temps-là, Pierre termina sa statue. Les notables s'en étonnèrent, mais Manuel l'approuva. Elle fut tirée sur la



Grand'Place et fixée juste à côté du mât. Cela fit aussi très bonne impression sur les gens.

Ensuite, la pluie au lieu de tomber roide, ondula, comme un tapis qu'on secoue. Un petit vent se leva, qui se mit à souffler de façon continue. Soutenue par cette poussée, la nasse flottait dans les airs, se déplaçant. Fierre venait souvent l'observer, et cela lui rappelait des souvenirs de jeunesse. Il y avait maintenant plus de trente ans qu'il avait quitté la Ville Étrangère (l'année urbinatalienne n'a pas d'équivalent dans les autres systèmes chronométriques) Il s'était consacré définitivement à la sculpture et faisait quelquefois l'amour avec Eveline.

Enfin on s'aperçut que la pluie cessait. Le petit vent faisant son oeuvre, balayait méthodiquement les gouttes d'eau. Le soleil se montra, tout embué, puis de plus en plus sec. Le petit vent soufflait, soufflait, soufflait et l'eau ne tomba plus. Jean s'abstint alors de vivre, le petit vent lui tomba et le beau temps s'établit définitivement. Il fit même plutôt chaud. La statue se mit à fondre et s'aplatissant, à se caraméliser: décidément, on ne pouvait pas conserver longtemps dans le pays, ces statues. Ses débris concassés furent jetés au fourre-tout, où Fierre, dégoûté, vint les y rejoindre. Sa veuve se remaria plusieurs fois, par la suite.

On laissa le corps de Jean se dessécher au soleil. L'ensemble du mât et de la momie fut dénommé nasse-chuages, puis,

3/4 B.U.
3/4

par contrepetterie, chasse-nuages. Hélène, désespérée au milieu de ses éponges imbibées de vitamines inutiles, s'enfuit dans les Collines Arides; c'est du moins de ce côté qu'elle disparut.

Des fêtes furent instituées en l'honneur de Jean que l'on surnomma saint Glinglin (sans doute parceque, lorsqu'il empêche de pleuvoir- ce qu'il fait toujours- il cingle un grain; mais comment ce terme de marine est-il venu en ces régions?). Le matin, on brise des récipients; l'après-midi, on mime avec les doigts la croissance des plantes (rares); le soir, un feu d'artifices ne provoque aucune perturbation atmosphérique, car le beau temps s'est solidement établi. Et la population se montre très satisfaite de croire savoir pouvoir le faire ou le défaire, si elle le voulait, quand elle le voudrait, en toute quiétude, le temps, le beau temps, ~~le~~ le beau temps fixe.

U.D.E.
R.D.
LIMOGES